



II
SUPPL.
PALATINA
A
128
NAPOLI



II Suppl. Palat. A 128

1870

2

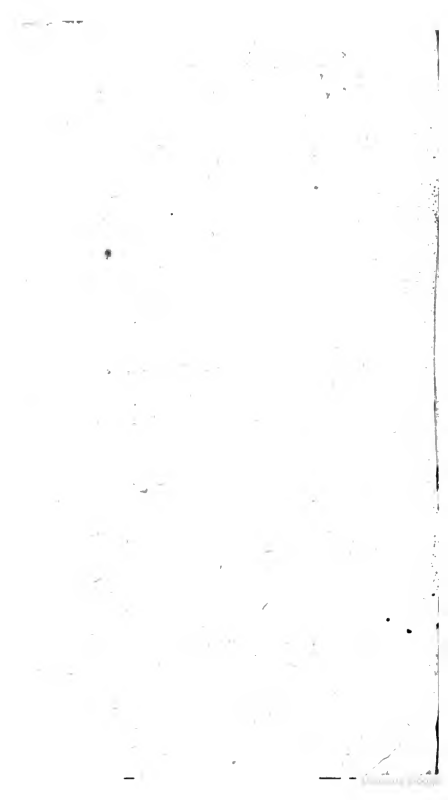
BIBLIOTHEQUE

O U

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME ONZIEME.



ŒUVRES

D E

M. FIELDING.

TOME XI.

AVENTURES

D E

RODERIK RANDOM.

TOME PREMIER.

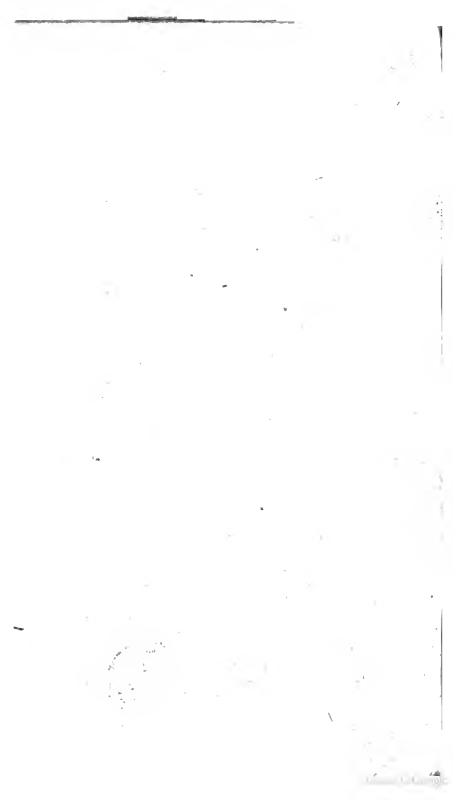


A GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1 7 8 2





PRÉFACE.

DE tous les critiques , il n'en est pas de plus utile , de plus sage , de plus capable de faire impression , que celle qu'on fait introduire ingénieusement dans une histoire. Qu'un philosophe unisse aux principes de la morale les agrémens de la narration ; qu'il ait soin de peindre avec art les différentes passions des hommes , les révolutions du cœur , & qu'il mette son héros dans des situations vraisemblables , naturelles & frappantes , il ne peut manquer de remplir son objet : s'il ne réussit pas toujours dans son projet , il fait au moins sur les cœurs corrompus des impressions qui tournent à l'avantage de la vertu. Un lecteur s'attache malgré lui à l'histoire de quelqu'un , en faveur de qui on a su l'intéresser ; il compatit aux malheurs d'un honnête homme que la fortune persécute , & s'indigne contre les auteurs de ses calamités ; il plaint la vertu qu'on outrage , & voudroit punir le vice qui l'opprime , la mémoire & le cœur se nourrissent de fictions avantageuses à l'humanité. Quelquefois le lecteur se reconnoit dans les portraits qu'on lui offre ; il rougit intérieurement de la ressemblance ; mais comme il n'a d'autre témoin de sa honte que lui-même , l'amour-propre n'est plus écouté : pour n'avoir point à rougir désormais devant les autres , il travaille à se corriger ; il apprend à régler ses passions , &c.

prévoir & prévenir les risques auxquels elles l'exposent , en méditant sur les malheurs qu'elles ont causé à d'autres : enfin , l'imagination , agréablement occupée , se remplit plus volontiers des principes de la morale , qui communément est sèche & rebutante , lorsqu'on l'offre sans agrément. Ce n'est pas assez pour corriger les hommes , & réformer les défauts de leurs caractères , d'en former une espèce de catalogue ; ils ne se persuaderont pas aisément qu'ils soient vicieux , si par des exemples évidens on ne leur prouve pas qu'ils le sont en effet. Peignez un homme avec des vices ou des vertus ; faites-en résulter le bien ou le mal qui lui arrivent ; conduisez-le par degrés de l'indigence à la félicité , son bonheur ou ses infortunes donneront lieu à de solides réflexions.

Les Romains doivent sans doute leur origine à la vanité , à l'ignorance & à la superstition. Quand dans les premiers siècles un homme s'étoit rendu fameux par sa sagesse ou par sa valeur , ses amis ou ses créatures tiroient parti de sa réputation & de son mérite , même après sa mort. Les vertus apparemment étoient si rares dans ces tems , que le vulgaire se laissoit aisément persuader , qu'un grand homme avoit en lui-même quelque chose de surnaturel & de divin. Les honnêtes gens & les héros devinrent donc pour les sots des objets dignes d'adoration : on transmit de postérités en postérités des panégyriques

tissus d'impostures, desquelles d'ingénieux politiques, ou pour mieux dire, d'habiles fourbes, avoient été les auteurs. Tel est sans doute le principe de la Mythologie : on consacra par des autels & des temples la mémoire des premiers héros de l'univers, & le paganisme naquit d'une collection de faits merveilleux & romanesques ; les sciences, les beaux arts, & sur-tout la poésie, prêterent des agrémens à l'histoire : celles-ci fixa davantage l'attention des auditeurs ; l'harmonie lui prêta ses charmes ; on entendoit chanter avec plaisir les vers composés en faveur des gens illustres ; on s'en ornoit plus facilement la mémoire ; c'est ainsi que la tragédie & l'épopée prirent naissance. Les progrès du goût les ont perfectionnées l'une & l'autre. La poésie dans les premiers siècles étoit le seul organe de la gloire & du tems ; on ne connoissoit pas l'histoire en prose ; on l'eût même méprisée : c'est la raison pour laquelle nous n'avons des anciens aucune histoire en prose, aucun roman, dans un tems où la poésie étoit portée chez eux au degré le plus sublime ; à moins que l'on ne veuille donner ce nom à la Cyropédie de Xénophon.

L'irruption des Barbares en Europe l'ayant plongée depuis dans les ténèbres de l'ignorance la plus crasse, quelques personnes, abusant de la confiance que l'on avoit en elles, se crurent en droit à leur tour, de fa-

briquer nombre d'histoires fabuleuses. Les auteurs des romans, qui parurent pour lors, imiterent leurs hyperboles & leurs exagérationsextravagantes. Des écrivains sans force, sans esprit, sans style & sans génie, étoufferent sous un amas de fictions ridicules, la mémoire des poètes anciens ; ils étonnerent leurs lecteurs imbécilles par des productions monstrueuses & sans vraisemblance, sans s'embarasser de rien faire pour le cœur ou pour l'esprit ; ils employèrent le secours des dieux & des diables, des enchanteurs & des sorciers ; ce n'étoit pas la vertu ni la conduite de leurs héros qui triomphoient des obstacles qui s'opposoient au progrès de leur gloire ; ils les gratifioient d'une force surnaturelle qui les rendoit invincibles, & de l'appui de quelque enchanteur, ou de quelque fée, qui opéroient toujours fort à-propos des miracles en leur faveur. Ces absurdités avoient cependant des partisans outrés, des admirateurs sans nombre, & presque tout le monde étoit imbu d'un goût insensé pour les romans de chevalerie, lorsque l'ingénieux Cervantes les attaqua avec tant de succès, & par une admirable parodie de ces mauvais ouvrages, les fit voir dans leur vrai point de vue, en dégouta les gens sensés, & donna à son tour l'idée d'une autre forme de romans, aussi utiles pour les mœurs, qu'amusans pour l'esprit, en ce qu'il y peignit habilement les divers accidens qui se succèdent dans le cours de notre vie.

Cette méthode a été adoptée par tous les auteurs de romans qui lui ont succédé ; mais personne jusqu'à présent ne s'en est mieux acquitté que M. le Sage , surtout dans les aventures de Gilblas de Santillane. Avec combien d'esprit & de sagacité n'y peint-il pas les caprices de la fortune & les miseres de la vie ? Je l'ai pris pour modele ; j'ai dirigé mon plan sur le sien , en me réservant néanmoins la liberté de ne le pas imiter servilement dans l'exécution : mon scrupule est fondé sur les réflexions suivantes.

Le récit des aventures de Gilblas est fait d'un ton si gai, que, quelque malheureux qu'il soit, il ne laisse pas de faire rire; il passe, selon moi, trop rapidement d'une situation à l'autre ; on n'a pas plus le tems de compatir à son infortune , que de s'intéresser à son bonheur. Des contrastes qui se succèdent si rapidement dans une histoire , choquent la vraisemblance; ils ont peut-être empêché l'auteur de réussir dans son projet ; c'est-à-dire , que le lecteur a si peu de tems à réfléchir sur les aventures de Gilblas , qu'il ne s'apperçoit pas. que le but de l'historien étoit de l'instruire , plutôt que de l'amuser. Je me suis , quant à moi , proposé de donner l'histoire d'un homme distingué par un mérite commun à tous les honnêtes gens , qui essuie tous les malheurs attachés ordinairement à l'état d'un orphe-

lin, qu'aucuns amis ne sont assez généreux pour protéger contre l'avarice, l'envie, & la malignité des autres hommes. Pour intéresser davantage les honnêtes gens en sa faveur, j'ai cru devoir lui donner une naissance illustre; ce qui me fera peut-être reprocher de l'avoir engagé dans des scènes basses & triviales; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on sentira qu'il n'est pas naturel qu'il soit le héros de grandes aventures, dans l'état auquel il est réduit. D'ailleurs, les passions des gens du commun, qui ne sont point masquées en partie par une politesse hypocrite, m'ont paru plus aisées à peindre; les caractères se montrent tels qu'ils sont parmi eux; ils n'ont pas l'art dangereux de déguiser la nature; ainsi, je crois pouvoir me dispenser d'en dire davantage pour ma justification; l'exemple des plus grands écrivains en ce genre me justifie.

Je dois en même-tems avertir le lecteur; que ces aventures ne peuvent manquer de lui paroître naturelles, puisqu'elles sont véritables mais pour éviter les personalities, j'ai cru devoir les déguiser par des circonstances de pure imagination.

Je n'ai pas été fort scrupuleux non-plus sur le choix des termes que j'ai mis dans la bouche de mes personnages; mais j'ai craint de faire tort à la nature, en voulant la cor-

P R É F A C E.

xj

riger. Les expressions grossières de quelques-uns d'eux ne doivent pas choquer la délicatesse du lecteur, puisqu'elles peignent les mouvemens de leur ame, bien mieux qu'un langage plus décent, mais en même-tems moins expressif.





AVENTURES

• D E

RODERIK RANDON.

CHAPITRE PREMIER.

*Naissance de Roderik Random ; qui étoient
ses Parens.*

JE suis né dans une province de l'Ecosse, & dans la maison de mon grand-père, qui remplissoit une charge de Judicature très-distinguée. C'étoit un vieillard aussi riche qu'il étoit avare & entêté ; on le craignoit beaucoup plus qu'on ne l'aimoit, & quoiqu'on ne l'estimât pas, on le respectoit par nécessité. Dans sa jeunesse il s'étoit fait estimer dans l'état militaire, qu'il avoit quitté depuis pour celui de Jurisconsulte & de Juge, dont il exerçoit les fonctions de façon à faire trembler tous les malheureux qui étoient soumis à sa Jurisprudence. L'in-

digence étoit à ses yeux un motif légitime de réprobation ; il étoit au-contre l'homme du monde le plus doux & le plus indulgent à l'aspect d'une bourse bien pleine de guinées. Mon pere , qui étoit son dernier fils , étant devenu amoureux d'une jeune parente qui demouroit chez mon intègre ayeul , en qualité de gouvernante , l'épousa secrètement ; & je suis l'unique fruit de leur union imprudente. •

Un songe avoit tellement allarmé ma mere pendant sa grossesse , qu'elle voulut absolument consulter en conséquence un Hermite , qui vivoit sur une montagne voisine , & qui s'étoit acquis une grande réputation à dire la bonne-aventure. Mon pere , qui n'avoit pas plus de confiance aux Devins qu'il n'est convenable à un homme sensé d'en avoir , voulut accompagner ma mere dans son pèlerinage , & pour engager le clair-voyant Solitaire à donner au rêve de sa femme une interprétation favorable , il lui fit , avant de le consulter , un petit présent ; mais sa précaution ne lui réussit pas , ma mere fit le recit de son rêve , & lui dit : „ qu'elle avoit cru accoucher d'une „ balle de paume ; que le Diable lui servoit „ de Sage-femme , & qu'avec une raquette „ il avoit lancé cette balle dans les airs „ avec tant de violence , qu'elle étoit dis- „ parue à ses yeux. Qu'elle pleuroit amè- „ rement la perte de sa progéniture , lors-

„ qu'elle l'avoit vu retourner à elle avec
 „ la même rapidité qu'elle s'en étoit
 „ éloignée ; que la terre s'étoit émue sous
 „ elle , & tout-à - coup avoit produit à
 „ ses yeux un arbre chargé de fleurs ,
 „ dont l'odeur l'avoit affectée si vivement ,
 „ qu'elle s'étoit réveillée sur le champ. „
 notre Prophète , après un instant de réflexion ,
 répondit d'un ton emphatique ;
 „ que leur premier enfant feroit un grand
 „ voyageur ; qu'il feroit exposé à bien des
 „ traverses & des dangers ; qu'enfin il re-
 „ viendrait dans son pays natal , qu'il y vi-
 „ vroit avec autant d'aisance que de répu-
 „ tation & d'honneur. „ Malgré l'effronterie
 de l'Aruspice , je doute bien fort qu'il
 fût persuadé que l'événement justifieroit
 l'horoscope dont il lui plût de me gratifier.

Quelques - uns de ces gens officieux ,
 plus occupés ordinairement de la conduite
 & des affaires d'autrui que de ce qui les
 concerne eux - mêmes , avertirent mon
 grand-pere des privautés qu'ils avoient re-
 marquées entre son fils & sa gouvernante.
 Cette nouvelle alarma le vieux Juge ,
 qui , pour en prevenir les suites , prit sur
 le champ la résolution de marier mon pere.
 Il lui en parla deux ou trois jours après ;
 & lui dit : „ Qu'il étoit tems pour lui de
 „ s'établir , qu'il lui avoit trouvé un parti
 „ convenable , & qu'il n'imaginait pas

„ grand-pere d'un ton de Législateur ,
 „ n'ont pas dédaigné de me consulter
 „ lorsqu'ils ont voulu se marier , &
 „ sans doute vous ne l'eussiez pas fait vous-
 „ même, si vous n'aviez pas eu par-de-
 „ vers vous des ressources pour vous met-
 „ tre à couvert de mon ressentiment. Jouis-
 „ sez-en, Monsieur , & pour vous épar-
 „ gner mes reproches , qui vous ennui-
 „ roient , vous aurez la bonté de for-
 „ tir tout - à - l'heure de ma maison , vous
 „ & votre femme , pour n'y remettre ja-
 „ mais le pied ; j'aurai soin de vous adref-
 „ ser à votre nouveau domicile un mé-
 „ moire de la dépense que j'ai faite pour
 „ votre éducation : vous êtes , continua-
 „ t-il , d'un ton goguenard & plein de
 „ fiel, un jeune homme fort aimable ,
 „ très - poli, très - docile ; il n'est pas dou-
 „ teux que vous réussirez. Adieu , je suis
 „ votre valet , & vous souhaite toute la
 „ satisfaction que vous méritez. » Après
 ce tendre compliment, l'équitable vieil-
 lard quitta brusquement mon pere , qu'il
 laissa dans un accablement que l'on peut
 mieux imaginer que décrire : il lui fallut
 cependant prendre son parti sans balancer ,
 il savoit que les résolutions de son pere
 étoient plus immuables que les loix des
 Mèdes & des Perses. Il se retira donc dans
 une ferme , avec sa chere compagne , qui
 étoit inconsolable d'avoir causé son mal-

heur ; ils subsistoient dans ce réduit affreux , dans une situation déplorable & bien peu conforme à leur condition , par les soins d'un vieux domestique qui chérissoit mon pere. Tant de maux à la fois ne purent l'engager à faire de nouvelles démarches pour fléchir un vieillard opiniâtre & dénaturé.

La grossesse de ma mere étoit cependant fort avancée : elle prévoyoit à combien d'incommodités & d'accidens elle seroit exposée , si elle accouchoit dans un endroit dépourvû des moindres aïssances : elle prit donc , à l'insçu de son époux , le parti de se déguiser pour s'introduire dans la maison de mon grand-pere , se flattant que son état & ses larmes l'attendriroient , d'autant plus que sa faute , si c'en étoit une , étoit irréparable. Elle se déguisa si bien , en effet , qu'elle ne fut reconnue d'aucun des domestiques : on l'annonça comme une femme qui venoit porter plainte contre son mari sur certains cas secrets. Mon grand-pere étoit chargé du jugement de ces sortes de procès , & ma mere conséquemment fut introduite. Dès qu'elle fut en sa présence , elle se jeta à ses pieds , & lui demanda pardon de la façon du monde la plus touchante ; elle lui fit envisager le péril qui la menaçoit , aussi bien que l'enfant qu'elle portoit dans son sein , & qu'elle étoit sur

le point de mettre au jour. Mon grand-pere lui répondit, avec un faux air de compassion, „ qu'il étoit bien fâché que
 » l'indiscrétion de son fils & la sienne
 » l'eussent porté à faire un vœu qui lui
 » ôtoit la liberté de la secourir; que puis-
 » qu'il avoit déjà fait part à son mari de
 » ses résolutions à ce sujet, il la prioit
 » de ne lui point faire essuyer désormais
 » ses importunités chagrinantes. „ Cette réception cruelle fit tant d'impression sur ma mere, qu'elle ressentit sur le champ les premieres douleurs de l'accouchement; & sans une vieille servante, que son état pénétra de compassion, & qui la secourut au hasard de déplaire à mon grand-pere, elle & son enfant fussent pèris sur la place, sans avoir pu émouvoir ce barbare.

Cette pauvre femme ayant conduit ma mere dans un galetas avec beaucoup de peine, elle y accoucha de moi tout aussitôt. Mon pere l'ayant appris, vola au secours de sa malheureuse épouse, auprès de laquelle il trouva moyen de s'introduire secrètement : il l'accabla des marques de sa tendresse; & partageoit ses larmes & ses caresses entr'elle & moi : l'aspect cruel de l'état où nous étions tous deux lui perçoit le cœur; il ne lui restoit aucune ressource pour nous mettre à couvert l'un & l'autre des incommodités les plus in-

supportables, auxquelles nous étions exposés dans un grenier ouvert de toutes parts aux injures du tems. On ne s'imaginera pas que mon grand-pere ignorât ce qui se passoit dans sa maison ; il affecta cependant d'être fort étonné, lorsqu'un de mes cousins, dont il s'étoit promis de faire son héritier, vint lui en parler en compagnie. Sa dureté lui ayant attiré quelques représentations de la part des honnêtes gens qui étoient présens, il en fut outré de dépit ; & trois jours après les couches de ma mere, il la fit mettre dehors de sa maison, en l'accablant de reproches & d'injures, & chassa la servante qui l'avoit secourue.

La triste situation de ma mere, le chagrin, la disette & la misere la firent tomber en langueur, & la mirent en peu de tems au tombeau. Mon pere ne put la venger de la barbarie du sien, que par des imprécations ; la douleur de cette perte lui fit perdre la raison pendant quelque tems. Plusieurs personnes, émues de pitié, me porterent à mon grand-pere, qui parut enfin, ou feignit d'être attendri de l'histoire malheureuse de son fils & de sa bru : il me fit porter en nourrice, & consentit à recevoir mon pere dans sa maison, où, quelque tems après, son esprit rentra dans sa situation naturelle. Soit que mon grand-pere fût touché effectivement des malheurs de son fils, ou, ce qui est

plus probable, qu'il craignît qu'ils ne fissent tort à sa réputation, il en marqua un repentir qui paroissoit sincère ; mais une mélancolie affreuse avoit succédé au délire de ce fils infortuné , qui disparut quelque tems après, & dont on ne put avoir de nouvelles, ce qui fit soupçonner pendant long-tems qu'il s'étoit fait périr lui-même de désespoir. On verra dans la suite de cette histoire, comment je fus moi-même instruit des particularités de ma naissance.



C H A P I T R E X X I.

Education de Roderik Random. Ses parens le prennent en aversion. On obsède son grand-pere, il ne peut en approcher. Il se venge des mauvais traitemens de son maître d'école. Son cousin, heritier du vieillard, le fait poursuivre par ses chiens de chasse. Roderik casse les dents du Précepteur de son cousin.

QUELQUES personnes soupçonnerent mes oncles d'avoir eu part à la disparition de mon pere, & de s'être assurés par sa mort la succession des biens qui devoient lui revenir, après le décès de mon grand-pere. Cette conjecture étoit fondée sur ce qu'aucun d'eux ne lui avoit prêté le moindre secours dans le tems de sa disgrâce, & qu'ils avoient au-contraire tout fait pour aigrir le ressentiment de son pere contre lui. Cependant, des gens sensés, & moins prévenus rejetterent cette opinion, présumant que leur fureur se seroit étendue jusque sur moi, s'ils eussent été capables d'un attentat aussi noir, puisque mon existence étoit un obstacle invincible à leurs prétentions. Je grandissois cependant; ma ressemblance avec mon pere

m'avoit acquis l'affection de tous nos fermiers & domestiques, qui le chériffoient encore en moi; mais quelques soins qu'ils se donnassent, ils ne pouvoient me soustraire à la mauvaise volonté de mes cousins : chaque jour j'étois la victime de leur inimitié, de leur malice, & de leur jalousie. Plus je marquois d'heureuses dispositions, plus ils en concevoient d'aversion contre moi; ils obsédoient tellement mon grand-pere, que je ne le voyois plus que par hazard. Sa maison m'étoit interdite à la ville; & comme il m'avoit relégué à la campagne, sans s'embarasser de ce qui me concernoit, je ne l'approchois que lorsqu'il venoit donner quelques ordres à ses fermiers. » Sois bon garçon, me disoit-il, d'un ton à me faire mourir de peur, & j'aurai soin de toi. Les caresses dont il m'honoroit, en me disant cela, ressembloient si fort à des coups de poing sur les oreilles, que je m'éloignois de lui soigneusement, toutes les fois qu'il paroissoit disposé à m'en faire quelques-unes. Quelque tems après on m'envoya à l'école, dans un village sujet à la juridiction de mon grand-pere; mais comme il ne donnoit rien pour ma pension, ni pour mon entretien, j'étois dans un état affreux. Le maître d'école, qui ne me souffroit chez lui *gratis*, que parce qu'il craignoit le ressentiment de mon grand-pere, se crut dispensé de se donner beaucoup de soin pour

m'instruire. Malgré sa négligence, cependant, j'avois de l'émulation, & je faisois des progrès rapides dans le latin. Comme le maître refusoit souvent de répondre à mes questions, & de seconder mes dispositions, je crus devoir en instruire mon grand-pere : je lui écrivis à ce sujet plusieurs lettres très-pressantes ; mais il en résulta tout le contraire de ce que j'avois imaginé : il fit venir le maître d'école, qu'il réprimanda beaucoup, & à qui il reprocha avec colere les soins qu'il s'étoit donnés pour mon éducation : ajoutant „ que je lui aurois „ obligation de la potence, & qu'avec les „ dispositions que je marquois, je ne manquerois pas d'abuser de mon talent dans „ l'écriture ; qu'assurément je serois quelque jour un fripon & un faussaire, que „ j'en serois puni ; mais que mon sang re- „ tomberoit sur lui. „

Ce pédant, qui ne craignoit rien tant que le courroux de son juge, l'assura que ma capacité étoit le fruit de mon propre génie, & de mon application ; qu'il lui protestoit qu'il n'avoit jamais contribué en rien à mon savoir faire ; mais que, pour prévenir les suites qui pourroient résulter de mes talens acquis, il espéroit, avec l'aide de Dieu, m'empêcher d'y joindre de nouvelles connoissances, en me privant de l'usage de mes doigts. Effectivement, ce scrupuleux pédagogue s'acquitta de ce qu'il avoit

avoit promis avec la plus grande exactitude ; car , sur le prétexte que j'avois écrit des lettres impertinentes à mon grand-pere , il fit percer une petite planche de cinq trous , au travers desquels il me fit passer tous les doigts de la main droite , & me la lia avec une ficelle au poignet , de façon que je ne pouvois plus écrire. Je recouvrai cependant peu après la liberté de ma pauvre main , par un accident qui m'arriva dans une querelle que j'eus avec un autre écolier , comme il me railloit sur mon état malheureux , & sur ma pénitence. Je fus si courroucé de ses propos injurieux , que d'un seul coup de ma menotte , je le jettai tout étendu par terre. Je me trouvai pour lors dans un état cruel : mes camarades d'école , qui le laissèrent par terre , baigné dans son sang , coururent avertir le maître de ce qui venoit d'arriver. J'en fus puni si cruellement , que quand je vivrois autant que Mathusalem , je n'oublierai pas la rigueur du supplice que j'éprouvai , non plus que l'antipathie & l'horreur que j'en conçus contre le pédant qui me le fit souffrir. Mon extérieur indigent m'exposoit au mépris de tous ceux qui me rencontroient ; mon amour propre , & les sentimens élevés que m'inspiroit une naissance , que , par malheur pour moi , on ne m'avoit pas laissé ignorer , me rendoient extrêmement sensible aux affronts qu'on me faisoit essuyer tous les jours : ce qui me

suggera mille fâcheuses aventures , qui m'accoutumerent de bonne-heure à l'adversité ; de façon que je faisois voir un courage & une résolution fort au-dessus de mon âge.

J'étois souvent maltraité pour des fautes que je n'avois pas commises ; tous les tours d'espièglerie qui se commettoient dans le village , & dont on ignoroit l'auteur , m'étoient attribués ; c'étoit toujours moi qui avois volé les fruits des jardins , tué les chats du voisinage , ou dérobé des sucreries dans les boutiques des confisseurs. Un bredouilleur de charpentier sembla avoir acquis exprès l'aisance du langage , & l'éloquence de Démosthenes , pour persuader à mon pédant que j'avois tiré un coup de pistolet dans sa fenêtre , quoique mon hôte & toute sa famille fussent témoins , & protestassent que j'étois couché & endormi , lorsqu'on l'avoit insulté de la sorte. Je fus un jour vigoureusement fustigé , parce qu'en passant la rivière , le bateau dans lequel j'étois , étoit presque coulé à fond , par l'imprudence du batelier. Je le fus de même une seconde fois , pour m'être fait une bosse à la tête contre une muraille , en fuyant une charette qui étoit prête à m'écraser ; & une troisième pour avoir été mordu par le chien d'un boulanger. En un mot , j'étois puni d'un malheur qui m'arrivoit , comme des fautes les plus graves

que j'eusse pu commettre. On me châtoit, sous prétexte d'étourderie, d'accidens qui eussent pu arriver à l'homme du monde le moins distrait, tout comme à moi.

Cette conduite à mon égard, loin de me rendre plus souple, me faisoit comparer mon sort à celui d'un esclave, & me rendoit plus indocile. Plus j'avançois en âge, plus ma raison se développoit, & plus je trouvois le joug auquel j'étois assujetti, barbare & tyrannique. Comme j'avois reçu en cachette les instructions d'un honnête homme, qui s'intéressoit pour moi, parce qu'il avoit accompagné mon pere dans ses voyages, & que les caprices de la fortune l'avoient réduit à la qualité de sous-maître chez mon pédant, j'avois par ses soins généreux fait des progrès si rapides dans les humanités, dans l'écriture & dans l'arithmétique, qu'avant l'âge de douze ans, j'étois, malgré les soins de mon maître, regardé comme le meilleur écolier de sa classe. Mes talens, de la force & de l'agilité, réunis à un certain air de supériorité que je savois me donner, me faisoient presque respecter de mes camarades; j'avois acquis sur leur esprit un ascendant, qui me fit former une espece de conspiration contre mon pédant. Je me mis pour cela à la tête d'une ligue de trente écoliers, dont la plupart étoient de mon âge. Je pris cependant la précaution de les éprouver, avant que de

rien entreprendre , pour savoir si je pouvois compter sur eux , dans l'exécution de mon grand projet. J'attaquai donc à leur tête une troupe d'apprentifs vigoureux , qui s'étoient emparés, pour jouer aux quilles , d'un champ qu'on nous avoit abandonné pour nous divertir. J'eus le chagrin de voir mettre ma troupe en déroute : un de mes camarades eut la jambe cassée d'un coup de boule ; qu'un de nos ennemis lança contre lui par derriere. Cette défaite ne nous empêcha pas cependant de nous escarmoucher à coups de pierre ; je reçus même dans ces combats plusieurs blessures , dont je porte encore les marques. Nous réitérions si souvent néanmoins nos attaques , malgré nos désavantages , que nos ennemis se lassèrent enfin de les soutenir , & ne parurent plus sur le champ de bataille , dont nous restâmes paisibles possesseurs par leur retraite.

J'aurois peine à raconter tous les exploits que nous fîmes pendant notre confédération ; notre petite armée faisoit trembler tout le village. Lorsque la désunion se mettoit dans ma troupe , j'adoptois les intérêts de l'un ou de l'autre parti , & l'honneur de ma protection , une fois acquise à l'un des deux , la faction opposée rentroit sur le champ dans son devoir.

Je profitois de tous mes congés , pour aller rendre visite à mon grand pere ; mais or-

dinairement on m'interdisoit tout accès auprès de lui : mes cousines, qui l'obsédoient, malgré la division & la jalousie qui régnoient entr'elles, se réunissoient cependant à mon approche, comme contre leur ennemi commun. Celui de mes cousins, que mon grand pere avoit désigné pour être son héritier, bernoit ses talens & ses occupations à la chasse du renard : (*) c'étoit, au reste, l'unique chose à laquelle il fut propre ; & malgré les soins & les dépenses de mon grand pere pour son éducation, il n'en étoit pas moins un sot. Pour ne rien perdre de la succession du vieux Juge, il s'étoit muni, par avancement d'hoirie, de toute la mauvaise volonté qu'il présumoit sans doute que mon tendre aïeul lui légueroit par testament contre moi : de sorte que, du plus loin qu'il m'appercevoit, il détachoit ses chiens de chasse, & les mettoit à mes trousses, jusqu'à ce que, pour me mettre à couvert de leurs poursuites, j'eusse trouvé quelque asyle.

Son précepteur, qui prévoyoit sans doute la fortune future de cet impertinent chasseur, & qui vouloit mériter pour l'avenir les bonnes grâces de son élève, en flattant ses inclinations, l'encourageoit lui-même à ces indignités. Je fus si choqué de la fa-

(*) Cette Chasse est de toutes la plus à la mode en Angleterre.

çon d'agir de ce coquin , qu'un jour , que , pour faire sa cour à mon cousin , il avoit lâché ses chiens contre moi , & qu'il courroit lui-même après eux pour les animer davantage , je pris le parti de me réfugier dans une chaumière , où j'étois sûr de trouver de l'appui , & de dedans la maison , je lui lançai une pierre avec tant de violence & d'adresse , que je lui fendis la tête jusqu'au crâne ; je lui cassai les dents , & le rendis pour jamais incapable de remplir les fonctions de clerc dans la paroisse.



CHAPITRE XXIV.

Arrivée de Monsieur Tom-Bouling , Oncle maternel de Roderik. Quel étoit cet oncle , son portrait , sa générosité en faveur de son neveu. Visite qu'ils rendent ensemble au juge. Ils sont l'un & l'autre attaqués par les chiens de chasse du neveu. Combat sanglant entr'eux & l'oncle de Roderik. Conversation de celui-ci avec le juge.

LE seul oncle que j'eusse du côté de ma mere , qui , parce qu'il étoit Lieutenant d'un vaisseau de guerre , s'étoit absenté depuis long-tems , revint dans ce tems-là dans le pays. Ayant appris la mort déplorable de ma mere , & l'état malheureux auquel j'étois réduit , il en fut si touché , qu'il vint me voir ; & malgré la médiocrité de sa fortune , il me donna tout ce dont j'avois besoin , & m'habilla très-proprement , en comparaison de la façon dont je l'avois été jusqu'alors : il prit en même-tems la résolution de rendre visite à mon grand pere , & de l'engager à me donner quelque chose , pour me faire subsister plus aisément à l'avenir ; mais il ignoroit combien d'obstacles s'opposoient au succès de son entreprise. Mon oncle étoit un de ces bons marins , qui , loin de pouvoir juger du caractère d'un

homme en particulier , jurent de tous par le leur propre : quoique né en Ecosse, il ne connoissoit point du tout les mœurs de l'Europe, & croyoit tous les hommes aussi francs & aussi défintéressés que ceux de son équipage. il étoit d'une taille avantageuse & robuste, quoiqu'il fut, ainsi que tous les marins, assez mal sur ses jambes; son teint étoit extrêmement hâlé. Il portoit une camisole de flanelle rayée, un gros habit à la matelotte, qui avoit été rapiécé grossièrement en différens endroits par un tailleur du vaisseau. Il avoit outre cela de grandes culottes rouges, tachées de goudron, de gros bas gris, & de larges boucles d'argent, qui couvroient la moitié de ses fouliers; son chapeau, bordé d'argent, avoit une forme pointue, qui passoit les bords d'un demi pied, & sous lequel il portoit une petite perruque fort noire, qui n'avoit qu'une seule boucle tout autour; sa chemise étoit de toile rayée, il portoit au col un mouchoir de soie; un sabre énorme, monté sur une vieille garde de cuivre, & soutenu par un vieux ceinturon brodé, lui pendoit jusque sur le genou gauche: il tenoit dans sa main droite un gros bâton de chêne, qui lui servoit de canne. Ce fut dans cet équipage qu'il me conduisit chez mon grand-pere. Quant à moi, je me rengorgeois sous l'habit qu'il m'avoit donné; je ne m'étois jamais vu si bien mis.

Mais en arrivant chez mon grand pere , nous fumes d'abord accueillis par César & par Mélampe , qui furent détachés contre nous par mon bienveillant cousin , du plus loin qu'il nous eut apperçus. J'étois prêt à me sauver à leur approche ; mais mon oncle m'ayant pris d'une main , porta de l'autre un coup de bâton si vigoureux au hargneux César , qu'il l'étendit par terre ; & s'étant apperçu que Mélampe alloit le mordre par derriere , il tira son sabre , fit volte face , & d'un seul coup lui fit sauter la tête. Mon brave cousin accourut avec trois domestiques armés de fourches au secours de ses chiens , qu'il trouva étendus sur le champ de bataille. Quoique ce spectacle le mit en fureur , il eut cependant la prudence de ne pas approcher mon oncle de trop près ; mais il chargea ceux qui l'accompagnoient de le faire , & leur ordonna , en l'accablant de reproches & d'imprécations , de venger sur lui la perte de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mon oncle alors s'avança vers les défenseurs de la meute infortunée d'un air si déterminé , qu'ils jugerent à propos de prendre le parti de la retraite. Il joignit cependant mon cousin , & l'arrêtant par la main , il lui dit d'un ton de franchise : » écoutez , l'ami , vos » chiens sont venus sur moi , sans que je » les aie insulté ; ce que j'en ai fait , n'étoit » que pour m'empêcher d'être mordu par

» ces mâtiens-là : en conscience , frere , vous
» avez tort de vous fâcher , ce n'est pas ma
» faute ».

Soit que mon cousin crût que mon oncle , en lui parlant si raisonnablement , eût peur de lui , ou que le chagrin d'avoir perdu ses chiens , lui eût fait naître l'envie de se battre , il se jetta sur une fourche , qu'il arracha des mains d'un de ceux qui l'accompagnoient , & parut vouloir se jeter sur mon oncle , qui , se mettant en garde de son côté , continua sa capitulation dans ces termes .
» double batard , dit-il , si tu avance , je te
» mets en hachis , & je t'apprendrai si c'est
» ainsi que l'on doit recevoir un honnête
» homme » . Il fit alors le moulinet avec tant de force & d'agilité , que mon prudent cousin s'arrêta tout court : il regarda derriere lui , & voyant que ceux qui l'accompagnoient s'étoient retirés , il jugea à propos de rentrer aussi dans la maison , & d'abandonner le champ de bataille à mon oncle . Il avoit soigneusement fermé la porte , & vint lui parler ainsi par la fenêtre : » Que
» veut donc ici ce coquin , c'est sans doute
» quelque fripon de matelot qui a déserté :
» vas , vas , scélérat ; tu peux compter que
» je te ferai pendre ! puisse , avec toi toute
» ta maudite parenté parer le gibet de la
» ville ; elle ne vaut pas , toute ensemble ,
» un seul des chiens que tu m'as tués , en-
» tends-tu , gueux que tu es . Paix , bavard ,

» répondit mon oncle , autrement je vous
 » repasseraï le pourpoint; j'épouffetterai, con-
 » tinua-t-il en montrant son bâton , votre
 » veste galonnée avec cette houffine. »
 Mon oncle , en disant cela , remit son sabre
 dans son fourreau.

Cette querelle cependant mit toute la
 maison en rumeur ; une de mes cousines
 étoit accourue au bruit , & demanda par
 la fenêtré ce que c'étoit. » Ce que c'est ;
 » pas grand'chose , ma belle enfant ! je veux
 » parler à votre grand pere , cet étourdi-là
 » s'y oppose , je ne fais pas pourquoi , voilà
 » tout , ma grande fille ! » Ma cousine ,
 sans nous répondre , que par un coup d'œil
 méprisant , alla sans doute raconter ce qui
 se passoit au vieux Juge , & nous fumes
 quelques minutes après , admis à son au-
 dience. Mon cousin & mes cousines for-
 moient de part & d'autre une haie ;
 nous passâmes au milieu , & l'on nous ho-
 nora des deux côtés de regards très-signi-
 ficatifs : mon oncle , après deux ou trois
 brusques révérences , entama ainsi la con-
 versation.

» Bon jour , vieux Papa , serviteur , eh
 » bien , comment vous en va , cette santé ,
 » hem ?..... Vous ne me connoissez pas ;
 » mais vous me connoîtrez bien-tôt , je
 » m'appelle Tom-Bouling : voilà votre
 » petit fils , vous faites comme si vous ne
 » le connoissiez pas non-plus ; est-ce parce

» qu'il a un habit neuf ? savez - vous bien
» qu'il est mon neveu , cet enfant-là ; par-
» bleu , je l'ai trouvé dans un équipage qui
» vous faisoit bien de l'honneur ; ses gue-
» nilles cingloient à tous vents » : appro-
» che-toi , petit nigaud , ajouta mon oncle ,
» en s'adressant à moi , qui me tenois éloi-
» gné par timidité , viens baiser ton grand
» pere , pourquoi recules-tu » ? J'obéis à
mon oncle ; mon grand pere , qui étoit at-
taqué de la goutte , s'excusa sur son indis-
position , de ce qu'il ne se levoit point de-
vant mon oncle , & répondit à sa franchise
avec cette froideur & cette gravité qui le ca-
ractérisoient , & lui dit d'un ton flegmatique
& judiciaire , qu'il étoit très - flatté de sa
visite , & le pria de s'asseoir.

» Tenez , point de façon , répartit mon
» oncle , j'aime à être debout : Or ça ,
» parlons raison , vieux comme vous êtes ,
» vous devez en avoir : quant à moi , je
» n'ai pas besoin de vous , je ne vous de-
» mande rien : mais pour peu que vous ayez
» de conscience & de naturel , vous de-
» vez donner quelque chose à ce petit gar-
» çon-là , que vous avez traité jusqu'à pré-
» sent comme un chien de basse-cour ;
» Pourquoi mon neveu est-il plus négligé
» que ce grand flandrin-là , continua mon
» oncle , en montrant mon cousin & mes
» cousines , n'est-il pas votre petit fils , aussi-
» bien que toute cette graine-là ? il est ,

» ce me semble , mieux tourné que ce be-
 » nêt-ci : allons , vieux patron, la main sur
 » le cœur , ne vous embarquez pas sans
 » biscuit ; il faut avoir une pacotille de bon-
 » nes œuvres pour le voyage que vous allez
 » bien-tôt faire ; songez que vous courez
 » risque de faire capot , si vous ne réparez
 » le tort que vous lui avez fait : si sa mere
 » est morte , & si son pere est perdu , vous
 » savez bien que c'est votre faute , ainsi ,
 » ainsi , la moindre chose que vous puissiez
 » faire , c'est de faire pour lui ce que vous
 » faites pour les autres. »

Mes cousines étoient trop intéressées
 dans la proposition de mon oncle , pour se
 contenir plus long-tems ; leurs langues se
 déchaînerent toutes en même-tems contre
 mon protecteur , qui s'écria en se bouchant
 les oreilles , que tous les diables de l'enfer
 étoient à ses trousses. » Coquin , maraud ,
 » fripon , impertinent , lui crierent-elles , il
 » te sied bien de prescrire ici des regles de
 » conduite ; on a pris de ton neveu cent
 » fois plus de soin qu'il ne mérite ; vrai-
 » ment il eût été bien juste , n'est-ce pas ,
 » que notre grand papa ne mît aucune dif-
 » férence entre un fils libertin & volon-
 » taire & des enfans respectueux , qui n'ont
 » jamais rien fait sans son aveu ?

Cette réplique généreuse fut suivie d'un
 torrent d'invectives , qui n'eussent , sans
 doute , cessé que par notre retraite , si

mon grand-pere n'eût imposé silence : il reprocha à mon oncle son peu de politesse, qu'il lui passoit, cependant, disoit-il, eu égard à son état, dans lequel on ne se piquoit pas de savoir vivre ; il ajouta qu'il avoit toujours eu soin de moi, qu'il m'avoit envoyé à l'école dès mon plus bas âge, jusqu'à présent, quoi qu'on l'eût informé que je n'y faisois aucun progrès, & qu'on reconnût en moi les penchans les plus dangereux ; que cela pouvoit se prouver clairement, par ce que j'avois fait à quelques-uns de mes camarades, & surtout au précepteur de mon cousin ; que cependant, pour m'éprouver & voir à quoi j'étois propre, il vouloit bien faire un dernier effort, & consentoit à me mettre en apprentissage chez quelque artisan, à condition que je changerois de conduite.

Mon oncle fut indigné de cette proposition : il répondit nettement à mon grand-pere, » que s'il m'avoit envoyé à l'école, » il savoit très-bien qu'il ne lui en avoit » jamais rien coûté, ni pour ma nourriture, » ni pour mon entretien ; qu'il n'étoit pas » étonné conséquemment que je n'eusse » pas fait de grands progrès : je n'en juge pas » par moi-même, ajouta-t-il, mais je sais » cependant, à n'en point douter, que mon » neveu, malgré votre malin vouloir, est » le meilleur écolier du pays. »

Mon oncle alors, pour soutenir la vérité

de ce qu'il avançoit , tira sa bourse & défia toute la compagnie de parier le contraire. » Il n'est pas si méchant que vous le dites , » continua-t-il , mais quand cela feroit , à » qui s'en prendre qu'à vous-même , qui » l'avez laissé rouler comme un bâtiment » sans agrêts ; quant à votre chapelain , il » eût mieux fait de lui mettre la cervelle » au vent , que de lui casser la machoire ; » je jure par mon ame , que s'il me tombe » sous les mains , il n'en sera pas quitte à » si bon marché. Grand merci de votre » offre , de mettre mon neveu en appren- » tissage , vous voulez apparemment en » faire un savetier ? (*) J'aimerois mieux » moi , qu'il fût pendu , que d'accepter une » pareille proposition ; viens-t-en , mon » pauvre Rorik , (**) viens , il n'y a rien » à gagner avec ce ladre-là ; mais va , con- » sole-toi , mon garçon , tant que j'aurai » un scheling dans mon gouffet , tu peux » compter sur la moitié. Adieu , vieux » cancre , vous allez bientôt crever , Dieu » merci ; mais vous êtes damné comme un » chien , comptez sur ma parole. »

Mon oncle sortit : je le suivis pour retour-

(*) L'anglois porte le mot de Tailleur , parce que c'est de toutes les Professions la plus méprisée en Angleterre.

(**) Diminutif de Roderik , comme en françois l'on dit Charlot ou Colin pour Charles.

ner avec lui au village d'où nous étions sortis ; & pendant toute la route je l'entendis *maugréer* contre le grand-pere & sa postérité , qu'il honoroit d'épithètes maritimes , dont l'énergie exprimoit admirablement ce qu'il pensoit sur le compte de l'un & de l'autre.



CHAPITRE IV.

Le juge tombe malade. Il fait son testament. Monsieur Tom - Bouling lui rend une seconde visite. Le juge meurt. Ouverture du testament. Preuves singulieres du chagrin de ses nieces. Oraison funèbre du défunt par l'oncle de Roderik.

QUELQUE tems après notre visite , nous apprîmes que mon grand-pere étoit tombé dans une langueur , qui le consommoit depuis trois jours , qu'il étoit proche de sa fin , & qu'il avoit en conséquence envoyé chercher son notaire pour rédiger son testament. On vint nous dire de sa part , que comme il sentoît bien qu'il n'avoit pas encore long-tems à vivre , il vouloit avant de mourir , avoir la satisfaction d'embrasser toute sa famille & voir tous ses parens , sans exception. Mon oncle apprit cette nouvelle avec un plaisir qu'il ne put cacher. Pour satisfaire aux dernieres volontés du vieillard , il partit sur le champ , & m'emmena avec lui pour recevoir sa bénédiction. » Nous le tenons enfin , ce vieux corsaire , » me disoit-il , chemin faisant ; tu vois » mon pauvre Roderik , ajouta-t-il , tu » vois ce que c'est que de parler raison aux » gens. » Nous arrivâmes en discourant

ainfi chez mon grand-pere ; nous trouvâmes l'appartement rempli d'une légion de parens , & nous approchâmes de fon lit , mais il étoit prêt d'expirer. Deux de mes coufines lui foutenoient la tête ; elles pleuroient l'une & l'autre du mieux qu'il leur étoit poffible ; mais on s'appercevoit malgré elles , qu'elles avoient quelque peine à réuffir ; elles effuyoient de tems en tems le vifage du moribond , qu'elles baifoient avec de grandes démonftrations de douleur.

Mon oncle s'approcha cependant du malade & lui parla ainfi : » Bon foir , Patron ,
„ eh bien ! faut-il vous chagriner , n'eft-il
„ pas tems de partir , comment cela va-
„ t-il ? fi vous avez l'ame nette , Dieu en
„ aura pitié. » Mon grand-pere tourna vers nous des yeux languiffans , qui ne marquoient pas qu'il fût content du dialogue de M. Bouling ; qui ne laiffa pas de lui continuer ainfi fes exhortations mortuaires.

« Eh bien ! voilà votre pauvre Rorik
„ qui vient vous voir avant que vous mou-
„ riez ; fi vous voulez être fauvé , penfez
„ à lui , au cas que vous ne l'ayez pas
„ encore fait : vous avez été grand pécheur ,
„ j'en conviens ; mais il eft encore tems
„ de réparer vos fautes ; repentez-vous en ,
„ & faites-lui le plus de bien que vous
„ pourrez , pendant le peu de tems qui vous
„ reffe à vivre ; ni le ciel , ni les hommes

„ ne vous en demandent pas davantage ;
„ avant qu'il soit peu , les vers vont vous
„ ronger ; & si vous n'êtes pas converti
» depuis que je vous ai vu , vous pouvez
» compter que . . . » Mon oncle alloit sans
doute lui dire qu'il iroit à tous les diables ,
lorsqu'il fut interrompu par un ministre qui
étoit présent , & qui fut apparemment scan-
dalisé , ainsi que toute la compagnie , de
voir un Laïc empiéter si cavalièrement sur
son ministère. On nous obligea l'un & l'autre
de passer dans une chambre voisine ,
où, quelques minutes après, nous fûmes in-
struits de la mort de mon grand-pere , par
un *concerto* lamentable de pleurs & de gé-
missemens , exécuté presqu'au naturel par
mes cousines : mon cousin , qui n'avoit pas
autant de talent qu'elles , s'étoit retiré dans
un cabinet , sous prétexte de se livrer à sa
douleur avec plus de liberté ; mais ce cha-
rivari l'ayant averti d'un événement qu'il
attendoit depuis long - tems avec impa-
tience , il parut dans la salle , & demanda
d'un ton moitié chagrin & moitié inquiet ,
s'il étoit bien vrai que son grand-pere fût
mort ? S'il est mort , repartit mon oncle :
» ô parbleu , je vous réponds qu'il est
» aussi-bien trépassé qu'une merluche :
» Dieu me damne , cela ne pouvoit pas
» lui manquer d'arriver ; car j'ai rêvé cette
» nuit , que j'étois sur le gaillard de mon
» vaisseau , & delà j'ai vu une nuée de

» corbeaux s'élancer sur le cadavre du dé-
» funt ; mais le diable qui s'étoit perché
» sur notre beaupré, sous la forme d'un
» ours, dont le poil étoit bleu, s'est em-
» paré du défunt & l'a emporté avec ses
» griffes dans le fond de la mer. Malheu-
» reux que vous êtes, s'écria le ministre,
» tout bouillant de zele & de colere,
» impie, osez-vous bien penser que l'ame
» d'un si digne homme, soit devenue la
» proie du diable ? »

Il s'éleva dans un instant un murmure général dans l'appartement ; & mon oncle, que le ministre, pendant sa brusque apostrophe, avoit fait reculer d'un bout de la chambre à l'autre, fut obligé de se mettre en défense : il enfonça son chapeau jusques sur son sourcil, jura sur sa tête, que si quelqu'un étoit assez hardi pour tenter de le faire sortir de l'appartement, sans lui avoir auparavant prouvé qu'il en avoit le droit, il lui couperoit les oreilles. » Point de manigance, ajouta-t-il, votre vieux Fesse-Matthieu a peut-être eu assez de conscience pour laisser du bien à mon neveu, en ce cas, Dieu veuille avoir son ame ; c'est tout ce que j'ai envie de savoir, voyons ce testament, & je pars, car vous m'ennuyez tous. »

Comme la menace de mon oncle avoit fait impression, & qu'on voyoit bien à sa mine, qu'il étoit homme à tenir parole, un

des exécuteurs testamentaires, pour éviter le bruit, protesta à M *Bouling*, qu'on me rendroit toute la justice possible, & qu'après les obseques du défunt, on indiqueroit un jour pour examiner ses papiers en présence de toute la famille; que, jusqu'à ce jour, tous les coffres, armoires & cabinets de la maison resteroient sous le scellé, qu'on apposa sur le champ en notre présence. On voulut en même-tems donner des ordres pour le deuil de tous les parens; mais mon oncle ne voulut pas souffrir que je le portasse avant de savoir si mon grand-pere m'avoit assez bien traité, pour honorer ainsi sa mémoire. Les opinions étoient extrêmement partagées sur le contenu de son testament: les uns présumoient que tous les biens fonds, qui consistoient en sept cent livres sterling de rente, écheroient à mon cousin, qu'il avoit toujours désigné pour son héritier, & que les immeubles, l'argent comptant & les dettes passives qui devoient rentrer dans sa succession, & dont chacune étoit une usure des plus criminelles, seroient également partagées entre mes cousines & moi. Quelques honnêtes gens croyoient, que pour réparer ses injustices, il m'auroit laissé tout son bien, à l'exception de deux ou trois cent livres sterling de rente, qu'il auroit léguées à ses petites-filles, qui étoient au nombre de cinq, & dont les peres

& meres avoient reçu des dotes assez considérables.

Le moment décisif arriva enfin , le testament fut ouvert : rien n'eût été plus amusant pour des spectateurs désintéressés , que les regards avides des héritiers ; l'altération de leur visage peignoit exactement l'inquiétude de leur esprit , mais on auroit peine à exprimer l'étonnement & le chagrin dont elles furent frappées , quand le notaire eut lu à haute & intelligible voix , que mon aimable cousin étoit l'héritier unique & légataire universel de tous les biens du défunt , tant meubles qu'immeubles.

Mon oncle , qui avoit écouté avec beaucoup d'attention , frappa le plancher de son talon avec tant de force , & prononça d'un ton si terrible un le *diable l'emporte* , qu'il fit frémir toute l'assemblée. L'ainée de mes cousines , qui avoit toujours été extrêmement officieuse & prévenante auprès de mon grand-pere, demanda, d'un ton lamentable , s'il étoit bien vrai qu'il ne fût point du tout question d'elle dans le testament , on lui répondit que rien n'étoit plus certain. Cet arrêt accablant la fit tomber en foiblesse.

Les autres , dont les espérances n'étoient pas apparemment si bien fondées , supporterent leur malheur avec un peu plus de résolution ; mais elles ne laisserent pas de barbouiller la mémoire du défunt , de plu-

leurs qualifications scandaleuses & diffamantes. Leur douleur, en ce moment, paroïssoit beaucoup plus sincere & plus naturelle; & n'avoit point du tout l'air de celle qu'elles avoient fait paroître dans l'instant de la mort de mon grand-pere. Mon oncle accompagnoit leurs imprécations des juremens les mieux conditionnés: » Tu n'as
 », donc rien à espérer, mon pauvre garçon,
 », me dit-il, en trépignant de rage; ce vieux
 », chien avoit le diable au corps, je te dé-
 », fends de prier Dieu pour lui, car il est
 », damné comme un Belzebuth. »

Le ministre étoit toujours présent : ayant été le directeur spirituel du défunt, il avoit été élu exécuteur testamentaire; sous prétexte de charité, il avoit su tirer aussi sa cotte-part du vivant du bon homme; aussi avoit-il pour sa mémoire une vénération sans égale : les apostrophes de mon oncle le scandaliserent une seconde fois. » Misé-
 », rable hérétique que vous êtes, lui dit-il,
 », ne voulez-vous pas cesser d'inquiéter par
 », vos malédictions, l'ame d'un bon chré-
 », tien qui vous demande des prieres. » Le pasteur s'imaginoit que tout le monde seroit comme la première fois dans son parti; mais il fut d'abord détrompé, car mes cousines l'accuserent d'avoir, par de mauvais conseils, empêché leur grand-pere de suivre sa bonne volonté à leur égard, étant persuadées qu'il ne les auroit pas ainsi des-

héritées , si ses avis hypocrites ne l'y eussent déterminé ; elles joignirent à ce reproche une kyrielle d'invectives , qui contraignit le prédicateur de prendre la fuite.

Cette scène mit le digne légataire de la meilleur humeur du monde. „ Si vous „ n'eussiez pas tué mes chiens , dit-il à „ mon oncle , je les aurois mis aux trouffes de cette bête noire. „ M. Bouling , qui n'étoit pas disposé à goûter cette impertinente faillie , lui tourna le dos , en lui disant : „ Que vous & vos chiens aillent „ aux diables ; fussiez-vous tous trois au „ fond de l'enfer avec votre vieux damné : „ allons Roderik , me dit-il, en s'adressant à „ moi, virons de bord, & nous partîmes. „



CHAPITRE V.

Roderik est maltraité par son pédant. Son oncle l'aide à s'en venger, lui fait quitter le village, & le fait entrer dans l'université.

Nous prîmes le chemin de notre village. Pendant une heure de chemin, mon oncle ne me dit pas un mot ; je l'entendois marmoter entre ses dents, je remarquois de tems en tems sur son visage des mouvemens d'indignation, qui lui faisoient oublier que nous étions ensemble. Il marchoit si vite, dans ces momens de distraction, que je ne pouvois le suivre : quand il s'en apercevoit, il s'arrêtoit tout court pour m'attendre. „ Allons donc, me disoit-il, d'un „ ton fâché, petit paresseux, à quoi t'a- „ muses-tu ? „ Il me prenoit alors par la main, & me faisoit trotter à toutes jambes sans y prendre garde. Après une couple d'heures de réflexion, il reprit sa belle humeur. „ Allons, mon garçon, me dit-il, „ console-toi, ton vieux coquin de grand- „ pere grille à présent comme un pour- „ ceau ; ainsi, point de chagrin, mon en- „ fant, tu me suivras sur mer ; tiens, avec „ du cœur, & une bonne paire de culottes „ on peut aller par tout le monde. Allons,

gai, toujours gai, comme dit la chanson. „

Quoique ce projet ne s'accordât point du tout avec mon inclination, je crus cependant devoir lui cacher dans cet instant, l'éloignement que je me sentoís pour le parti de la mer. J'avois à ménager en mon oncle le seul homme qui me voulût du bien. Il jugeoit du bien d'autrui par le sien propre, & s'imaginait ne pouvoir rien me proposer de plus agréable & de plus avantageux que la navigation. Heureusement pour moi, notre sous-maître, à qui, comme je l'ai déjà dit, j'avois l'obligation de savoir quelque chose, combattit sa résolution, & le fit changer de sentiment. Il assura mon oncle que c'étoit me faire un tort infini, que de ne pas profiter des heureuses dispositions que je marquois pour les sciences, ajoutant qu'elles feroient inmanquablement ma fortune, si j'étois cultivé. Monsieur Bouling, qui, comme on l'a vu, étoit l'homme du monde le plus généreux, quoiqu'il ne fût pas riche, prit sans balancer le parti de m'envoyer dans quelque université. Il m'affigna une pension, pour me faire subsister honnêtement, dans une petite ville située à quelques milles de notre village, & dont l'université étoit en réputation.

Mais quelques jours avant notre départ, le maître d'école du village, qui ne craignoit plus mon grand-pere, m'accabla d'in-

vectives les plus atroces, vomissant cent injures contre le défunt, à qui il souhaitoit charitablement la damnation éternelle, en réparation du tort qu'il lui avoit fait, en ne le payant d'aucun des soins qu'il s'étoit donnés pour moi. Les indignes propos de cet insolent Pédagogue, qui devoit sa fortune & son établissement à mon grand-père, me déterminèrent à me venger. Je complotai avec quelques-uns de mes camarades, & consultai avec eux sur les moyens d'y réussir. Je les trouvai tous prêts à seconder mon dessein, qui devoit s'exécuter de belle façon la veille de mon départ pour l'Université : voici comment il étoit conçu.

Je devois profiter du moment auquel le sous-maître sortiroit comme à son ordinaire pour satisfaire à ses besoins : je devois ensuite fermer la porte en dedans, afin qu'il ne pût venir au secours du pédant, & pour signal de l'attaque, je devois cracher au visage du proscrit. Les grands & les plus forts des écoliers promirent de me prêter main-forte, pour le lier sur un banc, couché sur le ventre, & son maigre postérieur étoit désigné la victime expiatoire de tous les maux qu'il m'avoit fait souffrir.

Nous étions trois principaux chefs de la conspiration ; & c'étoit par nous que devoit commencer l'attaque : nous étions sûrs

d'ailleurs d'être secondés par la plus grande partie des écoliers. J'étois le premier des conjurés, comme auteur de la conspiration. Les deux autres chefs étoient le fils unique d'un riche gentilhomme du voisinage, nommé Gawky, que le pédant n'avoit jamais osé maltraiter, & l'autre se nommoit Hugues Strap, & que le pédant avoit toujours ménagé, parce que son pere, qui étoit cordonnier du village, l'avoit toujours gratuitement fourni de chaussure. J'avois une fois sauvé la vie au premier, en me jetant à la nage, & l'empêchant de se noyer. Je l'avois quelquefois préservé des bastonnades auxquelles son intolence l'exposoit de tems en tems, j'avois mis aussi quelquefois son derrière à couvert de la flagellation, en lui faisant ses tâches; de sorte que tant de motifs m'assuroient de son attachement à mes intérêts. Quant à Strap, ma confiance en lui étoit fondée sur notre amitié réciproque, & sur la conformité de nos caractères. J'avois reçu, quant à moi, mille services désintéressés de sa part, qui me le rendoient extrêmement cher. Comme ces deux champions avoient pris leurs mesures pour quitter l'école dès le lendemain de l'exécution du projet, je ne doutai point de leur bonne volonté. Le premier avoit reçu ordre de son pere de revenir chez lui; & l'autre devoit entrer en apprentissage chez un

Barbier, dans une Ville située aux environs.

Mon oncle, qui avoit été instruit de la façon dont j'avois été maltraité par ce pédant, m'ayant paru dans la résolution de l'en faire repentir, je crus devoir lui communiquer notre projet, qu'il rejeta, par la difficulté dont il le croyoit dans l'exécution. „ Ne t'y fie pas, me dit-il, en „ mâchant du tabac, & relevant sa culotte, „ c'est trop vous exposer tous les trois; „ cet âne bête ne manquera pas de braire „ de toutes ses forces; on viendra sans „ doute à son secours, & vous en ferez „ les dupes. Mort de ma vie, que n'est-il „ à portée de mon navire, je ferois en- „ sorte de l'y attirer, & je le ferois en- „ suite étriller comme il faut par quatre „ ou cinq bons vivans de l'équipage! Par- „ bleu, je lui apprenois si le poignet d'un „ marin vaut bien celui d'un donneur de „ fêrules. »

Après bien des réflexions pour & contre, comme tout autre moyen de vengeance nous manquoit, mon oncle enfin adopta le projet, & voulut nous aider à l'exécuter. Il partit donc sur le champ, pour acheter des cordes dont nous avions besoin pour en venir à bout. On juge bien du plaisir que nous fit l'assurance de sa protection. Il nous avoit donné avant de nous quitter, de tenir nos chevaux, &

notre équipage tout prêts pour partir aussitôt l'affaire faite. Nous obéîmes ponctuellement.

Enfin, l'heure arriva ; nous l'attendions avec impatience : le sous-maître sortit comme à son ordinaire ; & mon oncle, qui étoit aux aguets, saisit cet instant pour entrer. Ayant fermé la porte sur lui aux verroux, le sous-maître resta dans la cour, & mon oncle vint empoigner le maître par le collet. Le pédant se mit alors à crier de toute sa force qu'on l'assassinoit ; jamais *Stentor* ne se fit mieux entendre : je tremblois qu'il n'échappât à mon oncle. Je courus cependant à lui, & sautai sur son postérieur que je mis sur le champ en évidence. Strap le prit par une jambe & le fit tomber ; Gawky, qui, jusqu'alors s'étoit contenté d'observer l'action, sortit de sa place, en criant victoire, & vint nous aider à lier le pédant à un poteau.

Le sous-maître étoit cependant accouru au bruit ; il frappoit, menaçoit & supplioit tour-à-tour, pour qu'on lui ouvrit la porte. Mon oncle ayant mis le pédant hors d'état de nous échapper, nous chargea du soin de le depouiller, & vint lui-même parler au sous-maître, & lui dit qu'il » eut à ne », plus faire de bruit, s'il ne vouloit par- », tager la disgrâce du magister. Croyez- », moi, ajouta-t-il, si vous êtes prudent, », demeurez en repos ; vous savez comme

„ ce cuistre a maltraité mon neveu , vous
 „ ne trouverez donc pas mauvais que je l'en
 „ fasse repentir. „

Mon oncle, après cela, referma la porte au nez du sous-maître , qui se remit à frapper de plus belle , de façon que monsieur Bouling craignant que ce tapage n'excitât enfin la curiosité des voisins , vint lui rouvrir la porte. Dès qu'il fut entré , il la referma avec beaucoup de précaution , & s'adressant à lui :
 « Ecoutez , monsieur Sintaxe , je vous crois
 » honnête-homme , j'ai même du respect
 » pour vous ; mais il est bon & prudent que
 » nous vous mettions hors d'état de vous
 » opposer à notre entreprise. » En disant cela , il tira de sa poche quelques bouts de corde. Monsieur Sintaxe , à cet aspect , se mit à pleurer comme un enfant , protestant à mon oncle qu'il ne m'avoit jamais fait aucun mauvais traitement , qu'il s'étoit au contraire prêté de tout son cœur à mon avancement , qu'il falloit que je fusse bien ingrat pour lui attirer une pareille avanie.

« Je fais bien , dit mon oncle , que mon
 » neveu vous a de grandes obligations ; aussi
 » ne veux-je vous faire aucun mal , tout au
 » contraire , mais vous faites tant de bruit ,
 » que vous pourriez attirer des témoins , &
 » nous n'en avons que faire ; ainsi trouvez
 » bon que je vous attache à votre pupitre ,
 » jusqu'à ce que notre opération soit ache-
 » vée , je pense qu'elle vous divertira ; mais

» sur-tout point de résistance , car je vous
» mettrois en la place du patient. » Monsieur Syntaxe fut donc obligé de consentir à tout.

Mon oncle alors s'adressant au magister , que nous avions si bien garotté , qu'il ne pouvoit remuer , lui fit une sermone des plus grâves , & commença ensuite l'exécution. Le pauvre fustigé nous accabloit d'imprécations grecques & latines que mon oncle n'entendoit pas ; aussi ne l'empêchèrent-elles pas d'aller son train & de l'étriller , conjointement avec nous , pendant un grand quart-d'heure.

Enfin le supplice cessa , & mon oncle adressa ces paroles consolantes au patient.
« Il est bon de savoir ce qu'on fait , monsieur le magister , on doit réfléchir sur
» la conséquence de ses actions : vous don-
» niez cruellement le fouet à vos Ecoliers ,
» sans vous imaginer que cela fît beaucoup
» de mal , remerciez-moi , vous voilà sorti
» d'erreur. Pour peu que vous soyez re-
» connoissant , vous vous ressouviendrez
» de moi tout le tems de votre vie ; je
» vous ai sans doute inspiré plus d'human-
» nité , que vous n'en avez eu jusqu'à pré-
» sent. C'est une qualité qu'il est bon d'avoir ,
» & je suis charmé que vous m'en ayez
» l'obligation. Allons , continua-t-il , mes
» enfans , en s'adressant aux écoliers , venez-
» vous-en au cabaret prochain , que Roderik

» vous régale pour vous dire adieu. »

Tous mes camarades acceptèrent la proposition, & sortirent. Mon oncle pria pour lors Mr. Syntaxe de nous accompagner ; mais celui-ci le refusa avec un air de mépris , en lui disant brusquement qu'il étoit un ivrogne. Nous n'en serons pas moins bons amis, malgré votre air fâché , lui dit mon oncle ; vous êtes un fort bon diable , à ce qui me paroît ; & si jamais je suis capitaine de vaisseau , foi de lieutenant , je vous ferai , si vous voulez , maître d'école de mon équipage.

Mon oncle sortit ensuite , tira la porte sur lui , & laissa monsieur Syntaxe auprès du pédant , pour le consoler & le panser. Il nous conduisit au village , les autres écoliers & moi , & nous régala dans une auberge. Nous nous quittâmes enfin , après bien des témoignages & des marques de regret de part & d'autre. J'arrivai le lendemain à la ville où je devois demeurer. Mon oncle avoit pourvu généralement à tous mes besoins. Il me mit en pension chez une parente de ma mere , dont le mari étoit apoticaire. Il partit quelques jours après , & nous nous séparâmes l'un de l'autre en versant un torrent de larmes , qu'une tendresse véritable nous arrachoit réciproquement.



CHAPITRE XXVIII.

Roderik fait de grands progrès dans ses études. Il se fait beaucoup de connoissances. Ses cousines cherchent à renouer avec lui. Il rejette leur amitié. Moyen qu'elles emploient pour s'en venger. Il arrive une affaire malheureuse à M. Bouling. Elle influe sur la fortune de Roderik qui se trouve dénué de tout secours. Mauvaise conduite de Gawki à son égard. Vengeance de Roderik.

COMME je commençois à réfléchir, je sentis parfaitement que comme mes espérances n'étoient fondées que sur les bontés d'un seul homme, exposé sans cesse à des dangers qui pouvoient m'en priver, que d'ailleurs tous ceux dont j'aurois eu droit d'attendre quelque secours, étoient mes ennemis déclarés, il étoit nécessaire que je me misse absolument en état de me faire un sort par moi-même. Je m'attachai donc à mes études avec une application extrême, & je le fis avec tant de succès, qu'en moins de trois ans je savois, non-seulement le grec & le latin, mais j'étois encore très-avancé dans l'étude des mathématiques & de la philosophie. Je m'appliquai par préférence à la morale & à la physique. Je me

distinguai même dans la littérature, & donnai au public quelques pièces de vers de ma façon, qui me firent assez d'honneur. Je joignois à plusieurs talens agréables une taille parfaite, avec une figure assez aimable. j'acquis la connoissance des personnes les plus distinguées de la ville; je remarquai que plusieurs dames me voyoient avec plaisir; ce qui flattoit beaucoup mon penchant à l'amour & à la vanité; je triomphai même des scrupules de quelques-unes, par la complaisance que j'eus de faire quelques couplets impertinens & satyriques contre plusieurs de celles qui leur dispuetoient ma conquête. Deux de mes cousines demeuroient dans la ville avec leur mere, dont le mari leur avoit partagé son bien par son testament, de sorte que si elles n'étoient pas les plus belles femmes du lieu, elles étoient au moins les plus riches partis qu'on pût y trouver. Leur maison étoit conséquemment le rendez - vous de presque tous les petits maîtres & tous les beaux de la ville: comme elles m'avoient extrêmement méprisé pendant mon enfance, malgré leur richesse, je leur rendois parfaitement le change; l'état de ma réputation, parmi les dames, flattoit tellement leur vanité, qu'elles ne dédaignerent pas de me faire des avances, & me firent prier de leur faire visite. On conçoit aisément, qu'outre que ma complaisance leur auroit fait une espece d'hon-

neur , elles envifageoient encore le plaifir qu'elles auroient à fe venger des femmes plus jolies qu'elles , par l'abus de mes talens ; peut-être auffi craignoient-elles les fuites de mon reffentiment , qu'elles fentoient bien n'avoir que trop méritées. De mon côté , je fus charmé de trouver une occafion de me venger d'elles : non-feulement je refusai de les voir , mais de tems en tems je leur décochois quelques épigrammes. Se trouvoient-elles dans quelques cercles de femmes , en faveur defquelles on intéreffât ma mufe , elles étoient les feules dont je négligeois de parler , ce qui choqua tellement leur amour-propre , qu'elles formèrent la réfolution de m'en punir du mieux qu'il leur feroit poffible.

Elles engagerent donc un jeune écolier à faire des vers contre moi , par lesquels il me reprochoit l'état malheureux dans lequel on m'avoit élevé , auffi-bien que les difgraces de ma naiffance ; je ripoftai fi vigoureuſement , & je prouvai fi bien qu'elles devoient elles-mêmes rougir de mon malheur , qu'elles n'oſerent plus m'attaquer ſur cet article. Comme elles n'avoient pas réuſſi dans ces premières tentatives , elles prirent la réfolution de ſ'en dédommager cruellement par une autre. Elles perfuaderent à un jeune gentilhomme que j'avois attaqué la réputation de ſa maîtrefſe par des vers difſamans , & furent lui inspirer tant de haine

contre moi, qu'il résolut de me faire payer de la vie l'insulte prétendue que j'avois fait à sa belle. Il m'attendit un soir, qu'il faisoit fort obscur, avec deux autres bretteurs de ses amis, qui, après m'avoir assassiné, devoient l'aider à me jeter dans la rivière; mais ayant eu avis de ce dessein, je m'en revins chez moi par un autre chemin. L'impatience de ne me point voir arriver, les ayant conduits sous mes fenêtres pour s'éclaircir si je n'étois pas rentré; j'en avertis l'apprentif de la maison, & nous les saluâmes conjointement avec nos pots de chambre, dont nous leur jettâmes tout le contenu sur les oreilles, de sorte qu'ils s'en retournerent chez eux bien & dûment aspergés & parfumés. Cette aventure fut publiée le lendemain, & fit rire si fort à leurs dépens, qu'ils furent contraints de se bannir de la ville.

Ces mauvais succès n'empêcherent pas cependant mes cousines de continuer à me susciter des scènes désagréables; leur dépit & leur malice s'envenimoient à mesure que je venois à bout de les confondre; je ne voyois d'ailleurs aucune ressource pour me mettre à couvert de leur mauvaise volonté; je savois trop bien, que, de même que les personnes qui sont le plus constamment ingrates, sont celles qu'on a le plus constamment obligées, de même aussi les ennemis les plus implacables qu'on puisse jamais avoir,

sont ceux qui nous ont fait le plus de tort. Mes bonnes cousines eurent enfin recours à un stratagème qui leur réussit ; elles séduisirent un de mes amis , en qui j'avois une confiance aveugle , & à qui je n'avois jamais caché aucune de mes intrigues amoureuses ; dès que son indiscretion les eut mis au fait , elles publièrent des vérités dont elles aggravèrent le scandale par des circonstances , qui n'avoient jamais subsisté que dans leur imagination. Toutes les femmes dont j'avois été bien traité me défendirent leur maison ; celles qui avoient été dans la disposition d'en faire autant , les imiterent , & je me trouvai bientôt privé de toutes mes connoissances. Je n'étois pas encore venu à bout de découvrir l'auteur de cette trahison , & je pensois trop bien de mon ami , pour oser concevoir le moindre soupçon contre lui : j'étois tout occupé de ma justification , lorsqu'un soir , en rentrant chez moi , je trouvai mon hôtesse plongée dans une rêverie qui me causa beaucoup d'inquiétude , je lui en demandai le sujet ; elle me répondit froidement que son mari venoit de recevoir une lettre de M. Bouling , mon oncle , à qui il étoit arrivé une affaire très-malheureuse , ce qu'elle avoit toujours craint , & lui avoit mille fois prédit , prévoyant à combien d'accidens son caractère brusque l'exposeroit : elle ajouta que , malgré la disgrâce de mon oncle , elle n'en étoit pas

moins disposée à me rendre service , ce qu'elle me prouveroit dans l'instant même , si le ciel l'eût mise en état de le faire ; mais qu'ayant une famille à soutenir , il n'étoit pas juste qu'elle disposât du bien de ses enfans en faveur d'un étranger , que je favois bien que charité bien ordonnée commence par soi-même , qu'elle me conseilloit en amie de me mettre en apprentissage chez quelque tisserand , ou quelque cordonnier , plutôt que de m'amuser à des études frivoles qui ne me conduiroient à rien. J'écoutois ses avis charitables sans y rien répondre ; elle me présenta deux lettres , que je reçus en tremblant ; la première , qui étoit adressée à monsieur Potion , étoit conçue en ces termes :

MONSIEUR,

« Celle-ci est pour vous informer que j'ai
 „ été obligé de quitter le vaisseau que je
 „ montois pour avoir tué mon capitaine ;
 „ ce que j'ai cependant fait en brave homme ,
 „ sur la pointe du cap Tiberoon , dans l'île
 „ Hispaniola. Notre combat s'est fait au pistolet ; il m'a tiré le premier sans me toucher ; j'ai été plus heureux ou plus adroit ,
 „ il a reçu mon coup au travers du corps ; je
 „ suis , dieu merci , en bonne santé dans cette
 „ île , qui est habitée par des François dont
 „ j'ai tout lieu de me louer , quoique je n'en-

„tende pas leur langage. J'espère obtenir
 „bientôt ma grace par le moyen de mes
 „amis; je leur ai envoyé un mémoire con-
 „cernant cette affaire pour le présenter à la
 „cour; je me flatte que Sa Majesté ne vou-
 „dra pas qu'un de ses fideles sujets soit long-
 „tems privé de son service, & qu'on fasse
 „contre lui aucune procédure deshono-
 „rante. Mes complimens à votre femme.
 „Je suis toujours votre fidèle ami & servi-
 „teur. THOMAS BOULING.

L'autre lettre, qui m'étoit adressée, con-
 tenoit ce qui suit :

CHER RORIK,

“ Ne sois point en peine de mon affaire ;
 „continue de bien étudier, mon enfant ;
 „je n'ai point d'argent à t'envoyer quant à
 „présent, mais je suis convaincu que mon-
 „sieur Potion voudra bien pourvoir à tes
 „besoins, & qu'en conséquence de l'a-
 „mitié qu'il m'a toujours témoignée, il ne
 „te laissera manquer de rien, jusqu'à ce
 „que je sois en état de reconnoître toutes
 „les bontés qu'il aura eues pour toi. Je
 „n'ai rien de plus à t'apprendre; ne t'afflige
 „point, sur-tout, & sois persuadé que je
 „serai toujours tout à toi ton oncle.

THOMAS BOULING.

Cette lettre , aussi-bien que l'autre , étoit datée du Port-Louis , dans l'isle Hispaniola. M. Potion entra lorsque je les tenois encore l'une & l'autre à la main ; je lui communiquai la mienne ; mais l'ayant lue , il me dit en secouant l'oreille , je considere infiniment M. Bouling , & ce seroit absolument me faire tort d'en douter ; je suis persuadé que s'il étoit jamais en état de me satisfaire il le feroit avec toute l'exactitude possible ; mais je suis fâché de vous dire que les tems sont si durs , que je ne puis absolument vous rendre le service qu'il exige de moi ; l'argent est si rare que je ne puis en arracher ; je crois , Dieu me pardonne , qu'on l'enterre ; il y a cependant un mois que je vous nourris sans qu'il soit question d'argent entre nous. Dieu sait si j'en aurai jamais un denier ; je vous l'avoue , j'étois déterminé , quoiqu'avec peine , à vous donner congé , tant pour cette raison que parceque j'ai besoin de votre chambre pour un apprentif qui doit m'arriver incessamment de la campagne , ainsi vous me ferez plaisir de vous chercher un logement dans la semaine.

Je fus si choqué de ce discours , que , sans penser au peu de ressources que j'avois , je lui dis avec indignation , que bien loin de vouloir lui être à charge , je mourrois plutôt de faim que de lui avoir obligation d'un seul repas , & que je le méprisois trop pour rester un instant de plus dans sa maison ; je lui

payai sur le champ tout ce que je lui devois, & je sortis de chez lui dans un accablement & un désespoir que je ne puis exprimer. Je ne savois où donner de la tête, il ne me restoit plus qu'une seule guinée en bourse; cependant, quand mes premiers transports furent calmés, j'allai louer une petite chambre garnie, sur le pied d'un scheling & demi par semaine; je fus obligé de payer d'avance, l'hôtesse ne voulant pas me recevoir sans cette condition; j'envoyai chercher mes hardes chez l'apothicaire, & je les y fis transporter; je me couchai sans boire ni manger, & passai sans dormir la plus cruelle des nuits; je me levai pour aller rendre visite à un homme très à son aise, avec lequel j'avois fait connoissance, & qui m'avoit fait mille offres de service, dans un tems où je n'en avois aucun besoin.

Dès qu'il me vit il me fit l'accueil le plus obligeant, & m'embrassa comme si j'eusse été la personne qu'il eût le plus aimé. Il voulut avant tout que nous déjeûnassions ensemble: j'augurai de ses caresses qu'il accepteroit généreusement la proposition que je venois lui faire dans mes malheurs; je lui contai en déjeûnant les raisons qui m'obligeoient à lui rendre visite, j'eus encore assez de bonne foi pour attribuer à son bon cœur l'air chagrin & déconcerté que je lui voyois prendre pendant mon récit, mais il ne me laissa pas long-tems dans l'er-

reur, car lui ayant aussi raconté la scène qui s'étoit passée entre l'apothicaire & moi, il fronça le sourcil, & me répondit d'un ton sévère : Comment donc, monsieur ; ne sentez-vous pas le tort que vous avez eu de traiter avec tant de hauteur un homme qui vous parloit si raisonnablement ? Ce langage me fit tomber de mon haut ; je lui répondis avec un peu de hauteur, que j'étois surpris d'un procédé si lâche & si contraire à l'humanité. L'aigreur de ma réplique fournit à cet insolent personnage un prétexte spécieux pour me congédier & me défendre sa maison ; j'y souscrivis volontiers, en lui protestant, que si je l'eusse connu du caractère dont il étoit, il n'auroit jamais été dans le cas de me faire un pareil compliment.

J'étois en chemin pour retourner chez moi, lorsque je rencontrai Gavki, mon ancien camarade d'école, que son pere avoit envoyé à la ville pour y faire ses exercices & se former dans le monde. Comme depuis son arrivée nous vivions ensemble avec toute l'affection & l'intimité de deux anciens amis, je l'informai sans scrupule de l'état où je me trouvois, & le priai instamment de me prêter quelque argent pour m'aider à subsister. Il tira de sa poche cinq ou six schelings avec quelque monnoye, en m'assurant que c'étoit tout ce qu'il possédoit pour vivre quatre ou cinq jours, ayant perdu la veille la plus grande partie de son argent au

billard. Quoique cela put être, l'air froid avec lequel il me donna cette excuse, & le peu de part qu'il parut prendre à mon malheur, me fit douter de sa sincérité : je lui tournai brusquement le dos sans lui répondre ; mais ayant appris, deux ou trois jours après, que c'étoit lui qui avoit aidé mes cousines à répandre les bruits défavantageux qui m'avoient privé de mes connoissances, & qui les avoit instruites de la triste situation où j'étois réduit, ce qui les faisoit triompher à mes dépens, je résolus d'en tirer vengeance. Je lui envoyai donc un cartel, par lequel je lui indiquois l'heure & le lieu où je prétendois le punir de sa perfidie. Il accepta ce défi pour le lendemain. Je me transportai sur le lieu ; j'avoue cependant qu'en y allant je sentis beaucoup d'émotion, & que je souffrois intérieurement tous les combats que l'on éprouve aux approches d'une première affaire ; mais le desir de me venger, la honte de me rétracter, & l'espoir de la victoire l'emportèrent sur mes craintes. J'étois arrivé au rendez-vous une heure avant le moment indiqué ; j'attendis vainement le reste de la journée, mon ennemi ne parut point. J'avoue encore franchement que je ne fus pas fâché de ce qu'il m'avoit manqué de parole ; j'oubliai ma situation présente, pour ne penser plus qu'à tirer parti de la démarche que j'avois faite, en publiant par-tout la lâcheté de mon ad-

verfaire. Quoiqu'il ne me restât plus qu'un bord de chapeau d'argent à vendre, dont le prix suffisoit à peine pour payer le loyer de ma chambre, je ne laissai pas que d'en sacrifier une partie, pour faire insérer cette affaire dans les nouvelles publiques.



C H A P I T R E XXVI.

Roderik est obligé d'entrer en qualité de garçon chez M. Crab, apoticaire envieux de M. Potion. Portrait de cet homme, & son caractère. Roderik lui devient nécessaire. Un accident oblige M. Crab à donner de l'argent à Roderik qui part pour Londres.

LA dépense que j'avois faite pour satisfaire mon ressentiment & ma vanité, me jetta deux jours après dans un embarras extrême. Mon hôtesse me pressoit sans relâche, & me faisoit payer par ses importunités la sottise que j'avois faite. Je courois toute la ville, sans projet & sans espoir de ressource; tous ceux qui m'avoient flatté de leur amitié, tournoient les yeux à mon aspect, & me fuyoient comme un pestiféré.

Enfin, j'étois réduit au désespoir, lorsqu'un matin l'on vint me dire qu'une personne m'attendoit dans un café; j'y courus sur le champ, j'y trouvai un homme près d'une table, qui buvoit seul du Popin. Il me dit, en me prenant la main, que c'étoit lui qui m'avoit envoyé chercher, qu'il se nommoit Ansel-Crab, & qu'il étoit apoticaire & chirurgien de la ville. Avant de rendre compte au lecteur de son dessein, je crois devoir faire le portrait de cet

homme, & donner quelqu'idée de son caractère.

Il paroissoit âgé d'environ cinquante ans ; de la taille de cinq pieds, à peu près ; mais son ventre en avoit au moins dix de circonférence ; son visage étoit comme une pleine lune, son teint ardent & plombé ; & son nez, copieux & rouge comme une betterave, ombrageoit une bouche des plus étendues, deux petits yeux gris & louches se cachotent sous deux gros sourcils fort épais. Il haïssoit mortellement l'apothicaire Potion, qui, quoique plus jeune que lui, faisoit infiniment mieux ses affaires. Comme ce dernier avoit entrepris avec succès un malade que M. Crab n'avoit pu guérir, celui-ci ne pouvoit le regarder de bon œil. Quelques amis communs avoient cependant tenté de les raccommoder : ils y auroient peut-être réussi, mais leurs femmes s'étant rencontrées dans une noce, s'injurierent respectivement ; elles en vinrent même aux voies de fait, avec un acharnement qui fit désespérer les médiateurs de pouvoir jamais rétablir la paix entre les deux parties.

La crise étoit dans la fermentation la plus vive, lorsque M. Crab m'envoya chercher. Il me reçut aussi poliment que je le pouvois attendre d'un homme de son caractère. Après m'avoir fait asseoir à côté de lui, il me demanda pourquoi j'avois quitté son

confrere Potion. Je lui racontai mon histoire. « Voilà un grand faquin , me dit-il ,
„ cela ne m'étonne pas de sa part ; c'est
„ un cagot qui a l'ame noire comme Bar-
„ rabas. S'il fait mieux ses affaires qu'un
„ autre , c'est qu'il fait bien mieux faire le
„ patelin. Vraiment , vraiment , tous ces
„ cafards sont de bons hypocrites : c'est
„ un crasseux d'ailleurs & un vilain. »

M. Crab fut interrompu dans cet endroit par un ivrogne qui venoit d'entrer , & qui s'étoit assis à côté de lui. « Vous avez raison , mon compere , dit-il ; c'est un ladre ,
„ qui refuse chaque jour de boire bouteille
„ avec ses amis ; vive moi , je suis un bon
„ vivant , je bois avec tous ceux qui en
„ ont envie. Je n'ai vu Potion gris qu'une
„ seule fois en ma vie , encore n'étoit - ce
„ pas à ses dépens , puisque nous dînions
„ ensemble chez un ministre. Personne au
„ monde n'a le vin si dévot que ce bigot
„ là : il vous récita les deux tiers de l'office
„ *ex tempore*. » Après ce panégyrique ,
Crab reprit la parole , & s'adressant à moi ,
„ j'ai entendu parler de vous comme d'un
„ honnête garçon , me dit-il , je veux faire
„ quelque chose pour vous , envoyez cher-
„ cher vos hardes , & faites-les porter chez
„ moi , j'ai donné des ordres pour que vous
„ soyez bien reçu. » Comme mon amour
propre me faisoit encore hésiter d'accep-
ter la proposition de M. Crab : « Quoi donc

me,

» me dit-il d'un ton brusque, vous balan-
 » cez ; allez au diable , si cela ne vous con-
 » vient pas ; vous moquez-vous de moi ? »
 Je lui répondis avec soumission , que , loin
 d'être insensible à ses offres , je lui en étois
 au contraire fort obligé ; mais que je le
 priois de me dire sur quel pied il prétendoit
 que je demeurasse chez lui. « Sur quel pied ,
 » répliqua-t-il , parbleu la question est belle
 » & bonne ! vous faut-il un valet de cham-
 » bre avec un équipage ? Non mon cher
 » Monsieur , lui repartis-je , il s'en faut bien
 » que je pense de la sorte ; la seule grace
 » que je vous demande , c'est de me rece-
 » voir en qualité de garçon de boutique , je
 » suis en état de vous en tenir lieu. Je fais
 » un peu de Pharmacie , & j'ai peut-être
 » même autant d'acquit en cet art que M.
 » Potion. Je me suis d'ailleurs appliqué
 » quelque tems à la chirurgie , pour ma
 » propre satisfaction. Oh ! voilà de nos
 » grands docteurs , s'écria M. Crab , en éle-
 » vant les bras , & ouvrant une bouche
 » d'un demi-pied de diamètre ; il a peut-
 » être lu deux ou trois livres de chirurgie ,
 » & croit déjà tout savoir. Vous imaginez-
 » vous être au fait du mouvement des
 » muscles ? & connoître le mécanisme
 » des nerfs dans le cerveau ? avec le....
 » je voudrois bien vous y voir. Vous êtes
 » en état , n'est-ce pas , de faire une saignée ,
 » de donner proprement un clistère ; d'ap-

„ pliquer un emplâtre , & de composer
„ une potion ? „ J’assurai M. Crab que
j’étois en état de faire parfaitement toutes
ces opérations. Dieu le veuille , me dit-il ,
en secouant la tête d’un air incrédule ; si
cela est , on peut tirer de vous quelques
services : en considération de tous ces ta-
lens , je consens de vous recevoir chez moi
par charité ; les profits de ma boutique vous
tiendront lieu de gages.

Ma situation ne me permettoit pas de ba-
lancer ; j’acceptai la proposition. Ce marché
conclu , nous sortîmes du café , & je le
suivis dans sa maison. Mon amour propre
souffroit infiniment de l’état où je me
voyois réduit : nous arrivâmes à la maison
de Mr. Crab , on établit mon domicile
dans un grenier ; quoique ce logement ne
fût pas absolument de mon goût , je bénis-
sois cependant le ciel de me l’avoir procuré.
Je fus installé dans la boutique , & je connus
quelques jours après les motifs qui avoient
engagé M. Crab à me prévenir : sa géné-
rosité apparente à cet égard , étoit une cri-
tique tacite de la dureté de Potion , & la
comparaison sur cet article lui faisoit beau-
coup d’honneur parmi ses connoissances.
Son garçon , d’ailleurs , étoit mort depuis
peu des suites de sa brutalité , & il avoit
absolument besoin de quelqu’un qui fût au
fait de sa profession , pour le remplacer.

M. Crab étoit l’homme du monde le plus

brutal & le plus emporté; sa femme effuyoit tous les jours mille duretés de sa part. Il étoit si fort attaché à ses opinions, qu'il se brouilloit avec ses meilleurs amis, lorsqu'ils osoient le contredire; & quand une fois il prenoit querelle avec quelqu'un, il étoit impossible de l'appaiser, sur-tout lorsqu'on prenoit vis-à-vis de lui le parti de la soumission & de la douceur. Quand une fois je connus son caractère, je sentis bien, que pour gagner quelque chose sur lui, il falloit prendre un ton ferme & déterminé.

Un jour, donc, que pour une cause très-légère, il me traitoit d'ignorant, & de gredin, je lui répondis fièrement, que je n'étois pas un ignorant, puisque je m'acquiescois de mon devoir avec assez de capacité, pour le défier lui-même de mieux faire. Que quoique j'eusse un fort mauvais habit, il n'ignoroit pas que je n'étois pas non plus un gredin, & que je valois mieux que lui par la naissance & par les sentimens. M. Crab, irrité du ton dont je lui parlois, leva sa canne, & menaça de me frapper, si je continuois de lui répondre. Quoique je craignisse qu'il ne le fit effectivement, je me jettai sur le pilon du mortier, & lui jurai que s'il s'avisait de me donner un seul coup, je lui en payerois l'intérêt au double. Comme je sentois que cette scène devoit décider sur l'avenir, & régler désormais notre façon de vivre ensemble, je joignis

le geste à l'action , & j'avois le bras levé pour riposter en cas de besoin. Crab , tout interdit , resta quelque tems immobile & sans dire mot ; enfin , abaissant prudemment sa canne , il me parla de la sorte. » Par-
» bleu , voilà une jolie façon d'agir avec
» son maître , vous êtes un garçon bien
» docile & bien respectueux ; en vérité , vous
» êtes un mignon tout aimable ; a-t-on ja-
» mais vû rien de plus indigne ; mais ne
» t'embarrasse pas , vas , je te montrerai
» ce que c'est que de lever la main sur
» moi ? » Il sortit ensuite tout écumant de
rage , en jurant comme un porte-faix.

Je craignois beaucoup que cette scène ne me fit donner mon congé ; j'étois dans des inquiétudes mortelles , & je pensois au moyen de me tirer d'affaire , au cas qu'on me mit dehors , lorsque M. Crab rentra avec un air riant. Il fit servir le dîner , pendant lequel il ne parla point du tout de notre affaire , & me fit donner un verre de punch à mon dessert. Enfin , la fermeté que j'avois fait paroître dans notre dispute , m'acquit un tel ascendant sur son esprit , que dans la suite il ne juroit plus que par moi , qui lui étois devenu très-utile , en ce que je dirigeois sa boutique avec plus d'intelligence que lui-même. Mon assiduité , sur laquelle il comptoit , faisoit qu'il ne s'embarrassoit de rien , & qu'il passoit librement les deux tiers du jour au cabaret.

Je m'appliquai extrêmement de mon côté à acquérir toutes les connoissances nécessaires à la profession que j'exerçois, & j'y réussis au-delà de mes espérances. Je m'étois acquis aussi la bienveillance de Madame Crab, en médissant beaucoup de madame Potion, son ennemie capitale. Je la plaignois aussi de tems en tems, de ce qu'elle avoit à souffrir de la brutalité de son mari : ce qui m'attiroit de sa part des marques d'attention auxquelles je n'eusse pas osé prétendre.

Je vécus de cette façon pendant deux ans, sans entendre parler de mon oncle ; mes malheurs & mes réflexions m'avoient rendu mélancolique & froid ; je ne voyois personne. M. Crab ne me donnoit point de gages ; les profits de la boutique suffisoient à peine pour mon entretien. Ma mauvaise fortune m'avoit fait perdre cette confiance en mon mérite, sur lequel j'avois fondé mes plus hautes espérances. J'étois convaincu par mes malheurs combien les gens heureux doivent peu se confier aux caresses qu'on leur fait. La modestie avoit succédé dans mon esprit à l'étourderie & à la fatuité, j'étois devenu insensible à mon état présent. Ma misantropie m'empêchoit de regretter les agrémens dont j'avois joui dans un commerce assez brillant, & je ne considérois plus les choses que d'un œil philosophique. Cette métamorphose me rendoit méconnois-

fable aux yeux de tout le monde ; & j'étois devenu si fort le maître de mes passions ; que Gavky crut pouvoir reparoître dans la ville , sans avoir rien à craindre de mon ressentiment. Je le vis effectivement avec toute l'indifférence d'un homme qui n'avoit aucune raison de le hair ni de l'aimer.

Quand je crus cependant pouvoir tirer un meilleur parti de mes talens , que celui d'être garçon de boutique , il me prit envie de voyager ; mais un obstacle insurmontable s'y opposoit ; je n'avois pas d'argent , & je ne savois comment faire pour en avoir. M. Crab n'étoit pas assez généreux pour contribuer à ma satisfaction. Je lui étois d'ailleurs trop utile pour pouvoir espérer qu'il prêteroit l'oreille à ma proposition ; mais un heureux hazard l'y contraignit.

La servante de la maison s'étoit aperçue qu'elle portoit dans son sein le fruit d'un commerce libidineux , auquel je savois que M. Crab avoit tout autant de part que moi : comme j'avois prévu cet événement , j'eus aussi la prudence de n'en point faire paroître de jalousie ; & lorsque cette fille vint me dire qu'elle ne pouvoit imputer qu'à moi l'état dans lequel elle étoit , & qu'il falloit que je consentisse à l'épouser , ou à la dédommager par quelque somme d'argent , de la perte de son honneur ; comme ni l'une ni l'autre de ces propositions ne me convenoit , je lui dis

ce que je savois de son commerce avec M. Crab ; je lui reprochai sa perfidie ; je passai des reproches aux caresses ; je lui fis envisager en même-tems que mon indigence étoit un obstacle à notre union , mais qu'il ne tenoit qu'à elle de tirer un meilleur parti de sa situation , en faisant tomber tout le poids de l'accusation sur M. Crab. Elle goûta mes avis , & dès le lendemain elle l'informa du succès de leur amour clandestin.

M. Crab , qui n'auroit jamais imaginé que ses facultés s'étendissent jusques-là , fut frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre : il en prévint les fâcheuses conséquences , & résolut de les prévenir , non qu'il craignît les reproches de sa femme , il l'avoit accoutumée à se taire sur sa conduite , quelque raison qu'elle eût de s'en plaindre ; mais il craignoit que si l'aventure transpiroit , l'Apoticaire Potion n'en prît avantage contre lui. Il voulut donc persuader à sa servante qu'elle n'étoit pas enceinte , & que la situation , dans laquelle elle se trouvoit , étoit commune à toutes les filles de son âge , & il lui promit qu'il la guériroit entièrement de cette incommodité. Il lui fit lui-même une médecine , qu'il m'ordonna de lui faire prendre , ignorant que je fusse instruit de l'état de cette fille. Je pénétrai aisément ses intentions ; mais , après avoir averti la prétendue malade des risques qu'elle

couroit, si elle prenoit rien de la main de son maître, je jettai la médecine par la fenêtre. Quelques jours après, M. Crab, s'apercevant que son remède n'avoit fait aucun effet, voulut engager sa servante à le réitérer; mais elle lui dit qu'elle n'étoit pas la dupe de son projet, qu'elle ne prendroit rien absolument; & que s'il osoit encore tenter de pareils moyens, elle iroit publier à tout le monde ce qu'il avoit tant envie de cacher; que, d'ailleurs, le tems naturel de sa guérison approchoit, & qu'elle lui conseilloit de faire ses réflexions.

M. Crab fut donc obligé de changer de batteries. Il entra un jour en conversation avec moi, & me tint ce discours. « Je suis » surpris, Roderik, que vous ne pensiez » pas mieux à votre établissement; vous » êtes cependant d'un âge assez avancé » pour travailler à votre fortune : à dix- » huit ans j'étois déjà de retour d'un voyage » de Guinée. Vous voyez qu'on arme » contre l'Espagne, que ne profitez-vous » de l'occasion ? A votre place je me » mettrois sur un vaisseau, en qualité de » chirurgien ; c'est un fort bon parti, » croyez-moi, vous y pouvez gagner de » l'argent. »

J'écoutois ce discours de M. Crab avec autant de surprise que d'attention. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux; mais que ne possédant pas un sol de bien,

& n'ayant aucun ami en état de me prêter l'argent nécessaire pour faire le voyage de Londres, j'étois conséquemment hors d'état de suivre ses bons conseils. N'est-ce que cela ? me répondit M. Crab, oh bien, bien, je vous prêterai, moi, non-seulement de quoi faire le voyage de Londres, mais même je vous donnerai de quoi subsister avec honneur dans cette ville, jusqu'à ce que vous ayez acquis un emploi sur quelque vaisseau de guerre. Je remerciai mille fois mon maître de ses offres obligeantes, quoique je sentisse bien que son dessein étoit de profiter de mon départ, pour pouvoir mettre l'enfant de sa servante sur mon compte.

Je partis donc environ quinze jours après pour Londres. Toute ma pacotille consistoit en deux habits, une demi douzaine de chemises garnies, autant d'autres, des bas, des instrumens de chirurgie de poche, mon étui à lancettes, un Horace, & le traité de chirurgie de Wisman, avec une bourse de dix guinées que M. Crab m'avoit prêtées, & dont il m'avoit fait faire un billet portant cinq pour cent d'intérêt. Il m'avoit donné en même tems une lettre de recommandation pour un des membres du parlement, député de notre ville à Londres, par le crédit duquel il m'assuroit que mon affaire réussiroit infailliblement.

D v

CHAPITRE XXVII.

Arrivée de Roderik à Newcastle. Il y rencontre Strap, son ancien camarade d'école, qui se détermine à le suivre à Londres. Ils couchent, faute d'auberge, dans un cabaret à bière. Aventure qui leur arrive pendant la nuit.

COMME il n'y avoit point de coche de notre ville à Londres, & que je n'étois pas assez riche pour prendre la poste, je partis le premier novembre 1736, avec des forains, dont quelques-uns avoient des chevaux de bagage qui n'étoient pas chargés. Je louai donc celui qui me parut le moins mauvais; son bât me servit de selle, & deux grands paniers, suspendus de part & d'autre, me tenoient lieu de bottes. Le pas de ma monture étoit si dur, & j'étois si peu accoutumé à monter à cheval, que je mourois de froid & de lassitude, lorsque j'arrivai pour dîner à Newcastle. Je pris donc la résolution de continuer le reste de ma route à pied, plutôt que de voyager d'une façon si désagréable.

Ayant dit à l'hôte de mon auberge que je me rendois à Londres, il me proposa de profiter d'une barque qu'il y envoyoit pour charger du charbon, m'assurant qu'elle

n'y mèneroit en très-peu de tems. Il me fit observer aussi, que ne paroissant pas d'une complexion robuste, & ayant plus de trois cent milles à faire par de très-mauvais chemins, je ne pouvois mieux faire que d'accepter sa proposition.

Comme je devois séjourner le reste du jour pour attendre cette barque, qui ne devoit partir que le lendemain, j'entrai dans la boutique d'un barbier, pour me faire raser. Le garçon qui se préparoit à me raser, m'ayant examiné de la tête aux pieds, à plusieurs reprises, me demanda si je n'étois pas Ecoffois : je lui répondis qu'oui ; il me demanda ensuite de quel endroit j'étois ; je satisfis encore à cette question : le pauvre garçon continua de me parler du pays avec tant d'émotion, qu'il ne s'apercevoit pas qu'il m'avoit déjà mis un ponce de savon sur le visage. Enfin il me demanda mon nom, que je lui dis : « Comment » c'est toi ? s'écria-t-il avec transport, » mon cher Roderik ! quoi, tu ne recon- » nois pas ton ancien camarade d'école, » Hugues Strap ? » A ces mots je laissai tomber le plat à barbe, je me jettai à son col, &, sans considérer l'état où j'étois, je lui barbouillai le visage, & lui restituai, en l'embrassant de tout mon cœur, une partie du savon qu'il m'avoit mis sur la face. Cette embrassade comique fit beaucoup rire le maître & ses garçons. Quand nos pre-

miers transports furent calmés , je m'assis ; pour que Strap achevât de me raser ; mais le pauvre garçon étoit si ému du plaisir de me revoir , qu'il pouvoit à peine tenir son rasoir , & me coupa le visage en deux ou trois endroits. Il étoit si agité , que son maître fut obligé d'ordonner à l'un de ses autres garçons d'achever ma barbe ; & pour donner à Strap le tems de se remettre de son émotion , il lui permit d'aller se promener avec moi le reste de la journée.

Nous allâmes sur le champ à mon auberge , où je me fis servir de la bière. Je priai Strap de me conter ses aventures , depuis notre séparation. Il me dit que son maître d'apprentissage étoit heureusement mort avant l'expiration de son tems ; qu'il étoit venu chercher une boutique à Newcastle , & que depuis un an il demouroit chez un maître , dont il avoit tout lieu d'être satisfait , & chez lequel il comptoit demeurer jusqu'au printems prochain ; que pour lors il iroit à Londres chercher une place. Quand je lui eus fait part réciproquement de mes avantures & de mes dessein , il n'approuva point le parti que je prenois d'aller par mer , vu l'inconstance des vents , qui dans l'hiver pouvoit allonger de beaucoup mon voyage ; au lieu que si je voulois faire le chemin par terre , il s'offroit à me tenir compagnie , & à porter mes hardes pendant toute la route. Que si

si nous étions trop fatigués, nous trouverions aisément à moitié chemin de Londres des chevaux de renvoi, ou des chariots qui nous y conduiroient pour peu de chose. La proposition de Strap me fit tant de plaisir, que je l'embrassai tendrement, & le priai de disposer de ma bourse comme il jugeroit à propos; mais il me dit qu'il avoit assez d'argent pour faire le voyage, & que quand il seroit une fois à Londres, il comptoit assez sur un de ses amis, qui y demenroit, pour espérer qu'à sa considération il me rendoit quelque service.

Cette résolution prise, nous nous proposâmes de partir le lendemain matin à la pointe du jour; ce que nous fîmes effectivement, ayant chacun un bâton à la main; Strap portoit dans un havresac mon équipage & le sien. Nous avions cousu notre argent dans la ceinture de nos culottes, nous réservant seulement quelques monnoies pour les besoins du voyage. Nous marchâmes avec vigueur pendant toute la journée; mais comme nous ignorions la situation des auberges sur la route, nous nous trouvâmes si fort éloignés de celle où nous aurions dû rester pour coucher, que, par l'avis de quelques personnes que nous rencontrâmes, nous nous écartâmes du grand chemin d'environ un demi mille, pour aller chercher le couvert dans une petite chaumière où l'on vendoit de la

bierre. Nous y trouvâmes par hasard un quincaillier de notre village, qui colportoit des marchandises dans ce canton. Nous nous associâmes avec lui pour souper, & l'on nous servit, auprès d'un bon feu, une bonne omelette au lard, avec d'excellente bierre. Pendant le souper, nous conversions avec notre hôte & sa fille, qui me parut jolie & d'humeur assez traitable. Je crus m'appercevoir qu'elle m'honoroit de quelques regards de bienveillance, & si je n'eusse pas été trop fatigué, j'en serois infailliblement venu avec elle à des éclaircissements.

On nous conduisit sur les huit heures du soir dans une chambre à deux lits; le quincaillier en prit un, Strap & moi nous nous accommodâmes de l'autre. Le quincaillier, avant de se coucher, avoit pris la précaution de fermer la porte en dedans, avec des vis de fer, qu'il portoit toujours sur lui pour cet usage. Il avoit aussi visité tous les coins de la chambre avec beaucoup d'exactitude. Strap & moi, qui croyons n'avoir pas autant d'intérêt que lui à prendre d'aussi sages précautions, nous nous étions couchés, & endormis avec toute la sécurité possible. Mais à minuit je sentis le lit s'agiter sous moi, ce qui m' alarma beaucoup; je voulus réveiller mon camarade, & fus fort étonné de ne plus le sentir à côté de moi; je l'appelai envain à voix

asse : je me levai pour le chercher. A la n, je le trouvai sous le lit, tremblant de peur, & couvert d'une sueur froide : il me dit d'une voix entrecoupée, que c'étoit fait e nous ; qu'il favoit, à n'en pouvoir douter, qu'il y avoit un voleur armé de deux pistolets dans la chambre voisine : & pour n'en convaincre, il me fit voir par le trou d'une cloison, qui séparoit cette chambre de la nôtre, un grand coquin, bien dédoublé, assis auprès d'une table, vis-à-vis la fille de notre hôte. Je prêtai l'oreille à leur conversation, & je lui entendis prononcer ces paroles d'un ton terrible.

„ Le diable puisse-t-il étrangler ce filou d'Esmack, pour le tour qu'il m'a joué ; je voudrois lui avoir tordu le cou : mais, morbleu, il s'en rongera les ongles ; j'ap prendrai à ces gueux-là à me tenir parole. „ La fille de l'hôte faisoit de son mieux pour apaiser la fureur de ce coupe-jaret, en lui disant que peut-être d'Esmack n'étoit pas cause que le coche eut été volé par d'autres que par lui ; qu'au reste il étoit en état de lui procurer assez d'autres occasions, qui le dédommageroient de cette perte. „ Tu as beau dire, ma pauvre Betty, répliqua le voleur, je veux perdre mon nom de Rifle, si jamais d'Esmack est en état de me procurer un si bon butin ; je veux être un coquin, s'il n'y avoit pas plus de quatre cent mille livres sterling dans le

„ coffre de la voiture , qu'on envoyoit de
„ la cour pour la paie d'un régiment. Pres-
„ que tous les voyageurs avoient des bi-
„ joux , des montres , des épées , & de
„ bonnes bourses de guinées. Morbleu , je
„ perds ma fortune ; j'aurois eu le moyen
„ après cette expédition d'acheter une com-
„ pagnie ; vois , mon enfant , ce que tu
„ y perds ; tu aurois pourtant été la maî-
„ tresse d'un capitaine. „ En disant cela ,
le voleur coula sa main dans le corset de la
belle , qui s'en vengea par un baiser des
plus impudiques ; en lui disant : „ conso-
„ les-toi , mon cœur , la providence est bonne
„ & sage , il faut espérer qu'elle te dédom-
„ magera de cette perte. Mais , dis-moi ,
„ n'as-tu point trouvé du tout à grappiller
„ après ces autres messieurs ? Pas grand
„ chose , répondit Rôle ; je n'ai trouvé que
„ cette paire de pistolets montés en argent
„ que tu vois ; je les ai pris à un officier , à
„ qui l'on avoit déjà volé le prêt de son
„ régiment. Je lui ai pris encore une montre
„ d'or , qu'il avoit caché dans sa culotte.
„ J'ai pris deux piastras dans les souliers
„ d'un Quakre , pendant qu'il s'amusoit à
„ me prêcher la pénitence. J'ai outre cela
„ trouvé dans le sein d'une jolie fille , une
„ tabatiere d'or , ornée d'un fort joli por-
„ trait en miniature. „

La conversation du voleur & de l'hôtesse
fut interrompue en cet endroit par le Quin-

caillier, qui se mit à ronfler comme un taureau. „ Ah , ventre , lui dit le voleur , d'un ton furieux , je suis trahi ; qui est-là ? „ Betty , pour calmer ses allarmes & sa colère , lui dit qu'il n'avoit rien à craindre ; que c'étoit trois voyageurs , qui , s'étant écartés du chemin , étoient venus demander à loger , & que c'étoient eux qu'il entendoit ronfler. „ Des voyageurs , dit le voleur , ce sont des espions ; mais puiffé-je être écartelé , si je ne les égorge tout-à-l'heure. „ En disant cela , il fit quelques pas vers notre porte ; mais Betty l'arrêtant par son juste-au-corps , lui représenta que ses soupçons étoient mal fondés , puisque , des trois voyageurs , deux étoient de pauvres Ecossais , qui paroissoient trop nus pour qu'il eût rien à craindre de leur art , & que le troisieme étoit un Quincaillier presbytérien du même pays , qui venoit de tems en tems loger dans la maison. Le voleur , apaisé par ses discours , dit en se frottant , & reprenant son verre , qu'il étoit charmé qu'il y eût-là un Quincaillier , parce qu'il avoit besoin de quelque marchandise.

Strap , effrayé par les mouvemens qu'avoit fait le voleur , s'étoit de nouveau couché dessous le lit ; j'eus toutes les peines du monde à l'en faire sortir , & à lui persuader que nous n'avions rien à craindre. Je crus cependant qu'il étoit à-propos

d'avertir le marchand de ce qui se passoit. Je m'approchai de son lit, & pour l'éveiller je le tirai par le bras assez brusquement; mais le pauvre homme s'éveillant en sursaut, se mit à crier au voleur de toute sa force, appelant en même-tems tous les saints du paradis à son secours. Le voleur, allarmé par ce bruit, se leva brusquement, prit ses pistolets pour brûler la cervelle au premier de nous qui sortiroit de la chambre. Mais sa Dulcinée le retint encore, après un éclat de rire; elle dit à Rifle que ce marchand avoit coutume de rêver qu'il étoit attaqué par des voleurs; que toutes les fois qu'il avoit couché dans la maison, il avoit fait le même songe, & qu'assurément il rêvoit encore en ce moment comme à son ordinaire.

Strap ayant fait sentir au marchand combien il avoit eu tort de faire tant de bruit, le pauvre quincaillier se tût, nous en fîmes autant, & notre silence, aussi-bien que le discours de Betty, contribua à calmer les craintes & la fureur de Rifle. Le quincaillier, après avoir fait une longue prière, & promis fermement à Dieu, de ne vendre plus rien qu'en conscience, s'il daignoit le sauver des mains du scélérat, vint regarder au trou de la cloison, par lequel il vit le voleur, dont la mine rébarbative & patibulaire l'effraya si fort, qu'il alla se tapir dans son lit, sans oser donner aucun signe de

vie. Heureusement pour lui, le voleur & sa maîtresse s'endormirent, & quand il les entendit ronfler, il se leva tout doucement, & par le moyen d'une corde, descendit son balot dans la cour, avec le moins de bruit qu'il lui fût possible; cela fait, il vint nous dire tout bas adieu, & prit le même chemin qu'il avoit fait faire à sa marchandise : ce qu'il fit sans aucun accident, la fenêtre n'étant élevée de terre que de cinq ou six pieds.

Je ne jugeai pas à-propos de l'accompagner; je craignois cependant que le voleur ne s'en prît à nous, lorsqu'il viendrait à s'appercevoir de sa fuite, ayant envie, selon toutes les apparences, de s'approprier toute sa marchandise. Mon compagnon étoit encore bien moins rassuré que moi; il employoit toute son éloquence pour me persuader de suivre l'exemple du marchand, pour échapper, disoit il, au ressentiment du voleur, qui ne manqueroit pas de se dédommager à nos dépens de ce qu'il perdoit par sa fuite.

Je représentai à Strap qu'il étoit infiniment plus sage de rester; qu'en nous esquivant, ce seroit persuader à Risle que nous l'avions découvert, ce qui l'engageroit peut-être à nous poursuivre pour se défaire de nous, & qu'il nous auroit bientôt rejoint, étant à cheval & nous à pied. Je lui fis observer encore, que Betty paroïssoit avoir

A V E N T U R E S

trop d'humanité pour ne pas s'opposer à ce qu'il nous fit aucun mal. Strap convint que j'avois raison; il se remit au lit à côté de moi, & nous concertâmes ensemble à voix basse sur la façon dont nous nous conduirions, pour ne point faire soupçonner au voleur que nous le connoissions pour ce qu'il étoit.

A peine fut-il jour que Betty entra dans notre chambre: „ Oh! oh! dit-elle, il faut „ que messieurs les Ecoffois aient bien de „ la chaleur de reste, pour coucher ainsi la „ fenêtre ouverte pendant l'hiver. „ Je feignis de m'éveiller au bruit qu'elle faisoit; j'entr'ouvris le rideau, & demandai qui étoit-là: elle me répéta à-peu-près la même chose. Je fis l'étonné, & lui dis que j'avois eu soin de la fermer avant que de me coucher, & qu'assurément ni moi, ni mon camarade ne nous étions relevés pour l'ouvrir. „ Bon, dit-elle, en regardant dans le „ lit du quinceaillier, je ne suis plus étonnée, le marchand avec qui vous avez „ soupé hier est deniché par la fenêtre: à „ qui diantre en avoit-il? je l'ai entendu „ crier cette nuit comme un fou. „ Comment, dis-je, il s'est en allé de la sorte? le coquin ne nous aura-t-il pas volé? Je pris alors ma culotte, je comptai ma monnoie deux ou trois fois; Dieu merci, dis-je, j'ai tout mon argent. Strap, à son tour regarda dans le havresac, il dit qu'il ne lui

nanquoit rien. Nous demandâmes à Betty, en feignant une inquiétude obligeante, s'il ne lui avoit rien pris : Non, répondit-elle, si ce n'est son écot qu'il n'a pas payé.

Betty sortit en disant cela, & rentra dans sa chambre de son galant, qu'elle trouva éveillé. Il sauta du lit tout en fureur, lorsqu'elle lui conta la façon dont le marchand s'étoit esquivé. Il fit mille imprécations contre le pauvre quincaillier, qu'il se promit de tuer, si jamais il le rencontroit. Le coquin n'a entendu, disoit-il, c'est contre moi qu'il a crié, mais il me le paiera. Puis, étant descendu dans la cour, il monta à cheval, & nous le perdîmes bientôt de vue. Son départ nous fit un vrai plaisir ; Betty nous fit cent questions plus fines les unes que les autres, pour découvrir si nous le soupçonnions pas qui étoit Rifle. Nous répondîmes si bien sur nos gardes, & lui répondîmes Strap & moi d'une façon si simple & si naïve, qu'elle en fut la dupe.

Nous conversions encore avec elle, quand tout-à-coup nous entendîmes entrer un cavalier dans la cour. Strap le reconnut pour le voleur : il fut tellement frappé de cette vue, qu'il en devint plus pâle que la mort, & s'écria indiscrettement : ô ciel ! mon cher Random, voilà le voleur revenu. Betty ayant entendu cette exclamation de Strap, lui demanda ce qu'il vouloit dire :

que parlez-vous de voleur ? pensez-vous que nous en logions ici ? Quoique j'eusse beaucoup de peine à cacher le trouble où m'avoit jeté l'indiscrétion de Strap, je lui répondis cependant, en affectant de rire de la peur de mon camarade, que nous avions rencontré la veille un homme à cheval avec des pistolets, que Strap avoit pris pour un voleur ; & que, depuis, toutes les fois qu'il entendoit le pas d'un cheval, il croyoit toujours en avoir un à ses trousses. Betty feignit d'ajouter foi à ce que je lui disois ; mais je m'apperçus bien que ma réplique ne l'avoit point - du - tout désabusée.



CHAPITRE IX.

Roderik & Strap continuent leur voyage. Ils sont poursuivis par le voleur, qui tire un coup de pistolet à Strap, & lui fait plus de peur que de mal. Le voleur est poursuivi, ce qui sauve la vie à Roderik.

NOUS payâmes notre écot, & nous prîmes congé de notre hôtesse, qui m'honora d'un baiser très-tendre ; elle prétendoit apparemment, par ses caresses, nous guérir de nos soupçons. Dès que nous fûmes sortis, nous nous mîmes à marcher avec précipitation ; mais en regardant derrière nous à chaque instant. Nous avions déjà fait cinq milles de chemin sans accident, & nous nous en félicitions mutuellement, lorsque nous aperçûmes de loin un cavalier qui venoit à nous à toute bride, nous l'eûmes bientôt reconnu pour le voleur qui nous avoit fait tant de peur. Il s'arrêta vis-à-vis de nous ; & s'adressant à moi, il me demanda d'un ton formidable, si je savois qui il étoit ; mais j'étois si fort interdit, que je ne pus proférer une parole pour répondre à sa question, qu'il réitéra cinq ou six fois, en jurant de la façon la plus terrible.

Strap voyant que je ne disois mot , se laissa tomber dans une ornière pleine de fange , & béguya cette priere du ton le plus humble : „ Hélas oui , nous vous „ connoissons très-bien ; mais , pour Dieu , „ M. le voleur , ayez pitié de deux pauvres „ diables qui n'ont pas vaillant trente schellings à eux deux. „ Oh , oh , repartit le voleur , vous me connoissez ! Je jure par mon ame que vous ne déposerez de votre vie contre moi : il accompagna cette replique d'un coup de pistolet , qu'il tira sur le malheureux Strap. Le pauvre garçon tomba par terre , sans proférer aucune parole. L'état où je voyois mon camarade , le péril auquel j'étois moi-même exposé , m'avoient si fort troublé la raison , que je ne fis pas le moindre mouvement pour échapper à la fureur de ce scélérat , qui se dispoisoit à m'en faire autant , lorsqu'il aperçut venir à lui quatre hommes à cheval : à cette vue il piqua des deux , & s'enfuit à bride abattue , il me laissa presque sans sentiment , & planté comme un terme au milieu du chemin. J'étois encore en cet état , lorsque les quatre cavaliers arrivèrent auprès de moi. J'appris dans la suite que l'un des quatre étoit le capitaine qui avoit été volé la veille , & qui s'excusoit de ne s'être pas servi de ses pistolets , par considération pour les dames de la voiture , qu'il n'avoit pas voulu exposer aux ressentimens du voleur.

Ce

Ce capitaine étant arrivé dans la maison d'un homme de considération de ses amis, qui demouroit sur sa route, il l'avoit prié de lui prêter trois domestiques, pour l'accompagner dans la poursuite du voleur ; ce fut lui qui me parla, & me demanda d'où parloit le coup de pistolet qu'il avoit entendu. J'étois encore si stupéfait, que je ne pus lui répondre : il jeta pour lors les yeux sur mon camarade, qui ne remuoit point, & qu'il crut mort aussitôt que moi ; je m'aperçus qu'il changeoit de couleur à cet aspect : Messieurs, dit-il, d'une voix entrecoupée, descendons, sachons un peu quelles sont les circonstances de ce meurtre. A quoi d'antre voulez-vous vous amuser, lui dit un des gens de sa suite ? il est bien plus à-propos de courir après l'assassin, & de trouver l'occasion de le prendre. Quel chemin a-t-il pris, jeune homme, dit-il, en adressant à moi ? J'étois revenu à moi-même ; je répondis à celui qui m'interrogeoit, qu'il n'étoit tout-au-plus éloigné que d'un quart de mille, & qu'étant bien monté, moi & ceux qui l'accompagnoient, ils ne pouvoient manquer de le joindre. Je priai le même-tems un de ses gens de m'aider à transporter le corps de mon camarade dans la maison la plus prochaine, où je prenois les mesures nécessaires pour le faire enterrer. Ma proposition fit apparemment

faire de nouvelles réflexions au capitaine ; la vue d'un homme qu'il croyoit mort intéressoit sa prudence ; mais comme il alloit de son honneur de ne pas rejeter la proposition qu'on lui faisoit de poursuivre le voleur , il s'avisa , pour avoir un prétexte spécieux de s'arrêter , de ferrer la bride de son cheval ; & lui appuyant les talons , il lui fit faire cent haut-le-corps , & autant de sac-cades ; il marquoit beaucoup d'impatience , & se plaignoit très-fort du cheval , qu'il accusoit d'être ombrageux & rétif ; il le caressoit de la main , & feignoit toutes les inquiétudes d'un homme mal monté ; mais un des cavaliers , qui connoissoit le cheval ; parbleu , dit-il , monsieur le capitaine , comment vous y prenez-vous donc ? mon maître ne monte jamais d'autre cheval ; c'est le plus doux de son écurie que cet alezan-là. Il accompagna ces mots de deux coups de fouets vigoureux qu'il appliqua sur la croupe du cheval , qui le firent partir avec tant de vigueur , qu'en moins d'un demi quart-d'heure le capitaine auroit bientôt joint le voleur malgré lui , si la fangle n'eût rompu. Cet accident démonta le cavalier , qui pour lors bénissoit le ciel en lui-même , de lui avoir donné une bonne raison pour rester en chemin. Les deux cavaliers qui l'accompagnoient continuerent à poursuivre Rifle , au lieu de rester à racommoder l'équipage du capitaine. Celui des

vois domestiques qui étoit resté avec moi, pour m'aider à emporter mon camarade, ayant retourné pour voir sa blessure, fut fort étonné de ne lui en trouver aucune; s'aperçut que le prétendu mort respiroit encore; je lui tâtai le poulx & le cœur, m'aperçus avec plaisir que mon ami vivoit encore, & je le saignai sur le champ. Le rap revint à lui; nous eûmes assez de peine à lui persuader qu'il étoit encore en vie: quand il en fut convaincu, nous lui prîmes le bras, & le domestique & moi nous le conduisîmes à une auberge éloignée d'un demi mille: nous le mîmes au lit; le domestique sortit alors, pour aller chercher le cheval du capitaine, qu'il ramena par la bride avec son équipage, qui étoit fort endommagé. Le capitaine le suivit à pied, & quand il fût arrivé dans l'auberge, comme il se plaignoit beaucoup de contusion qu'il s'étoit fait dans sa chute, le témoignage du domestique, qui lui avoit dit beaucoup mon savoir faire, il me le fit saigner, & me donna pour ma peine une demi-couronne.

Pendant qu'on préparoit notre dîner, je m'amusai à regarder jouer aux cartes deux fous, un rat-de-cave, & un jeune homme, dont l'extérieur amphybie m'empêcha de deviner la qualité. On me dit que c'étoit le vicaire d'un village voisin. La partie n'étoit pas égale; les deux pay-

sans jouoient en communauté contre les deux autres , qui ne se piquoient pas d'une conscience scrupuleuse. Un des deux payfans , soupçonnant qu'on l'avoit triché , le reprochoit aux deux escamoteurs ; je fus fort surpris d'entendre l'ecclésiastique jurer comme un payen , & protester avec serment qu'il étoit honnête-homme. Lorsque le campagnard fut revenu de son opinion , l'ecclésiastique , pour dissiper tout-à-fait sa mauvaise humeur , se mit à chanter des chansons libres , d'un ton aussi gaillard qu'indécemment ; & , pour dédommager les dupes de la perte de leur argent , il tira de sa poche un petit violon , dont il se mit à jouer , pendant que d'autres chantoient de tout leur cœur ; puis , pour rendre la fête plus complète , le joyeux vicaire les fit danser avec les filles de l'auberge , & quelque mal qu'elles s'en acquittassent , le violon n'en étoit sûrement pas moins bien payé. J'avois pris part à la fête , & nous étions fort en train de danser ; mais nos plaisirs furent interrompus par l'arrivée d'un gros homme , qui vint descendre de cheval dans la cour de l'auberge.

Dès que le vicaire l'eut apperçu , il remit son violon dans sa poche , & nous dit à voix basse : Dieu me pardonne , mes amis , voilà notre gros cochon de docteur qui arrive ; il partit en disant cela , & s'en fut au-devant du ministre , lui tint l'étrier

pour descendre de cheval & l'embrassa. Quand il fut descendu, il lui demanda, tu ton le plus cordial & le plus affectueux, les nouvelles de sa santé & de celle de toute sa famille. Le pasteur, qui étoit un homme d'environ cinquante ans, & qui étoit un de ces enfans gâtés de l'église, après avoir déchargé son cheval du poids de son énorme individu, le remit au vicaire pour le conduire à l'écurie. Il entra dans la cuisine avec la gravité d'un archevêque qui officieroit pontificalement; il se mit auprès du feu sans regarder personne, demanda une bouteille de bière & une pipe; ne répondoit que par des signes de tête orgueilleux, & par des gestes de protection, aux politesses de ceux qui lui demandoient des nouvelles de sa santé, se tenant about devant la cheminée, & présentant alternativement le nez & le derrière au feu, sans proférer une seule parole. Le vicaire entrant lui fit une révérence la plus respectueuse du monde, & lui demanda très humblement s'il ne vouloit pas nous faire l'honneur de dîner avec nous; le pasteur répondit péfamment que non, qu'il venoit boire jusqu'au *nec plus ultra* avec monsieur Rubicon, & qu'il avoit dit, en passant devant sa maison, à mademoiselle Lotat (c'étoit le nom de sa gouvernante) qu'il reviendrait dîner. Quand il eut fini sa bouteille & la pipe, il sortit de sa cuisine,

avec autant de gravité qu'il y étoit entré ; monta à cheval & partit avec son valet.

A peine étoit-il sorti, que son vicaire entra dans la cuisine, en sautant comme un poulain. „ Dieu merci, dit-il, le vilain „ est sorti, puisse le diable en faire son gibier. Vous voyez, Messieurs, comme va „ le monde, ce gros pourceau ne gagne pas „ l'eau qu'il boit ; il a cependant deux bénéfices, qui lui valent quatre cent livres „ sterling, tandis que moi qui n'en ai que „ vingt pour tout revenu, je suis obligé „ de faire tout son ouvrage, & d'aller tous „ les dimanches prêcher dans une paroisse „ située à plus de vingt-milles de mon logis : je ne me crois pas plus merveilleux „ qu'un autre, mais il m'est bien permis „ d'être persuadé que je mérite un bon bénéfice, autant que cet épicurien qui dort, „ boit & mange à son aise, & tout son saoul : „ je ne veux rien dire de Madame sa gouvernante, elle passe pour sa parente [il „ a raison, il faut éviter le scandale] ; „ d'ailleurs, les revenus de l'Eglise ne doivent être employés qu'à de bonnes œuvres, ils ne nous appartiennent point ; „ ils ne nous sont donnés que pour en „ faire part aux malheureux, & nous ne devons en prendre que pour notre nécessaire, sans y admettre aucun superflu. Bu- „ vons toujours pour m'en consoler. A votre „ santé, Monsieur, me dit-il, en se ver-

„fant. „ Nous nous mîmes à table , à
 l'exemple du vicaire ; on nous servit , &
 nous dînâmes gaiement & de bon appétit.
 Le dîner fini , comme chacun se disposoit
 à payer son écot , le vicaire sortit sous pré-
 texte de quelque besoin , monta à cheval &
 partit , laissant son contingent à payer aux
 deux campagnards. Comme ils s'informoient
 de ce qu'il étoit devenu , le valet d'écurie ,
 qui entra pour lors , dit qu'il l'avoit vu
 prendre le chemin de chez lui. „ Bon , bon ,
 „ dit le commis , en hochant la tête , je
 „ reconnois bien là maître Shufle , ce sont
 „ de ses tours ordinaires ; j'ai eu toutes les
 „ peines du monde à m'empêcher de rire ,
 „ quand il a proposé de nous régaler ; c'est
 „ un drôle qui s'est diablement dessalé pen-
 „ dant le tems qu'il a demeuré avec le jeune
 „ Mylord Triffle ; je ne crois pas qu'il y
 „ ait au monde un filou plus effronté que
 „ ce drôle-là ; il a cependant frisé la corde ,
 „ pour s'être avisé de voler les habits de
 „ son maître , qui s'est contenté de lui
 „ donner des coups de bâton , au lieu de
 „ le faire pendre , parce qu'il savoit quel-
 „ ques anecdotes scandaleuses de sa con-
 „ duite ; c'est pourquoi il s'est cru obligé
 „ de le ménager ; mais , ma foi , sans cela
 „ le gaillard eût fait le saut : j'ai appris tout
 „ ce que je vous dis-là chez le Lord Ratfle ,
 „ dont j'étois le valet de chambre , & qui
 „ étoit l'ami le plus intime du maître de

„ Shufle. Ce Seigneur , pour s'en débar-
„ rasser , sans le mettre cependant en état
„ de lui nuire, lui a fait prendre l'état ec-
„ clésiastique , l'a mis auprès du Curé que
„ vous venez de voir , qui ne lui donne ,
„ à la vérité , pas grand chose ; mais son
„ adresse supplée parfaitement au défaut
„ de son revenu ; il tire d'ailleurs très-bien
„ parti de ses talens , il est assez amusant
„ en compagnie , & comme il joue passa-
„ blement du violon , il est ordinairement
„ bien reçu par-tout où il se présente ; je
„ crois qu'à dix lieues à la ronde on ne trou-
„ veroit pas son pareil pour escamoter une
„ carte ; aussi , où l'a-t-on jamais vu perdre
„ au jeu ? Comment donc , reprit un des
„ payfans qui avoit joué avec lui , ce fri-
„ pon-là nous a donc trichés ? pourquoi
„ donc , continua-t-il , en s'adressant au
„ rat de cave , n'avez-vous pas été assez
„ honnête homme pour nous en avertir ?
Le Maltotier répondit que ce n'étoit pas ses
affaires ; qu'au reste ils ne devoient pas igno-
rer que Shufle étoit un coquin , puisqu'il
étoit connu pour tel dans tout le pays. Ces
raisonnemens ne satisfirent point les pay-
fans ; ils taxerent le maltotier d'avoir par-
ticipé aux friponneries du vicaire , & lui
demanderent la restitution de ce qu'il
leur avoit gagné avec lui ; le commis le re-
fusa , protestant , que , quoique Shufle fût
ordinairement un fripon , il s'étoit conduit

en honnête homme dans la partie qu'ils avoient faite ensemble , & qu'il l'attestoit sur sa conscience : cela dit , le commis paya son écot & partit. Le cabaretier le suivit de l'œil , & dès qu'il lui parut suffisamment éloigné ; » Dieu me bénisse , dit-il , à tous
 „ péchés miséricorde ; je le veux croire ,
 „ mais ce fripon de monopoleur en aura
 „ plus besoin que personne ; je vous aurois
 „ bien avertis , dit-il , en s'adressant aux
 „ payfans , mais vous savez que les caba-
 „ retiers ont tout à craindre de ces coquins
 „ de rats de cave ; tout ce que je puis vous
 „ dire , c'est que le ministre Shusle & celui-
 „ ci dans une balance , ne l'emporteroient
 „ pas l'un sur l'autre d'un grain en filou-
 „ terie ; n'en parlez pas au moins.



CHAPITRE X.

Le voleur est arrêté. Strap & Roderik sont retenus pour déposer contre lui. Il se sauve pendant la nuit. Les deux voyageurs arrivent dans une autre auberge. Ils sont réveillés pendant la nuit par une apparition effrayante. Ils couchent le lendemain chez un maître d'école. Comment ils y furent reçus.

Nous étions sortis de l'auberge, & nous continuions notre route, lorsque nous vîmes venir vers nous une troupe de gens qui faisoient de grands cris, au milieu desquels étoit un jeune homme à cheval, qui avoit les mains liées derrière le dos. Nous le reconnûmes pour le voleur qui nous avoit attaqué, & qui, n'étant pas si bien monté, que les cavaliers qui avoient laissé le capitaine sur le grand chemin, avoit été heureusement arrêté par ces deux hommes. Une foule de paysans, ravis de cette capture, les accompagnoit, pour les aider à le conduire au Juge de paix, qui demeurait dans un village voisin. Les deux cavaliers rentrèrent dans l'auberge, pour rejoindre leurs compagnons & se rafraîchir. Nous retournâmes sur nos pas par curiosité. On fit descendre le voleur de cheval: il étoit gardé

par une foule de paysans , armés de fourches. L'air soumis & consterné de ce coquin , qui , un instant auparavant , avoit une contenance si terrible & si déterminée , me surprit ; & je me fus mauvais gré d'avoir eu tant de peur d'un scélérat , en qui les approches de la mort opéroient une telle métamorphose.

Strap , qui en fut aussi frappé que moi , s'enflamma pour lors d'une colere toute martiale contre le voleur , & lui proposa de se battre au poing ou au bâton contre lui ; il proposa une guinée pour prix de la victoire , & commençoit à se déshabiller. Je l'empêchai cependant de le faire , lui représentant que la justice nous vengeroit bien mieux que son courage , & qu'il ne courroit aucun risque de perdre son argent en la laissant faire. Nous eumes cependant lieu de nous repentir de nous être amusés ; car , lorsque nous nous disposions à partir , nous fumes arrêtés par ceux qui avoient pris le voleur ; ils nous obligèrent à les accompagner , pour déposer contre lui.

Heureusement , l'endroit où l'on devoit le conduire étoit sur notre route , & nous arrivâmes , avec le voleur , avant la fin du jour , à l'endroit de sa destination. Par malheur pour nous , le juge étoit allé voir un seigneur , qui demouroit dans un château voisin , chez lequel il devoit coucher. Ce contretems nous fit craindre d'être obligés

de séjourner ; mais à peine y avoit-il deux heures que nous étions arrivés , que le voleur , par sa fuite , nous tira d'inquiétude. Comme on l'avoit enfermé dans un grenier élevé de trois étages , dans lequel on le croyoit parfaitement emprisonné , il sortit par la fenêtre , & de toits en toits il gagna une maison voisine , dans laquelle il se cacha , jusqu'à ce qu'il pût risquer d'en sortir sans être apperçu. Lorsqu'on voulut lui porter à manger , on ne le trouva plus. Son évafion fit beaucoup de peine à ceux qui l'avoient pris , parce qu'ils se voyoient privés par-là de la récompense que fa capture leur avoit acquise. Quant à nous , on nous laiffa la liberté de continuer notre route ; & nous réfolumes de marcher ce jour-là , le plus vîte & le plus long-tems qu'il nous feroit poffible , pour regagner le tems que nous avions perdu.

Nous marchames donc pendant tout le jour , & nous arrivames à la nuit dans une petite ville , à vingt milles de l'endroit d'où nous étions partis le matin , fans avoir rencontré le moindre accident qui pût nous arrêter dans la route. Mais je me trouvai fi fatigué , lorsque nous fumes entrés dans une auberge de cette ville , que je défefpérai de pouvoir me remettre en route avant trois ou quatre jours. Je priai donc mon camarade de me trouver des chevaux de renvoi , ou quelqu'autre voiture à bon marché , pour

partir le lendemain. Il n'en trouva point, mais il apprit que le coche de Newcastle devoit séjourner le lendemain à quelques lieues de la ville, & que nous pourrions le joindre le même jour ou le surlendemain. Cette heureuse découverte me mit de la meilleure humeur du monde. Nous soupâmes Strap & moi avec beaucoup d'appétit : on nous conduisit après notre souper dans une chambre, dans laquelle il y avoit deux lits. Nous n'en eumes cependant qu'un, l'autre étant destiné pour un autre voyageur, soit-disant officier, & qui soupoit dans la chambre voisine. Comme il n'y avoit point d'autre lit dans l'auberge, nous couchâmes ensemble Strap & moi, après avoir pris la précaution de mettre notre équipage sous le chevet de notre lit.

Nous dormions profondément, lorsque, vers l'heure de minuit, nous fûmes éveillés en sursaut par un bruit étonnant, & qui nous fit grande frayeur à tous les deux : on crioit à perte de gosier, *main forte, tue, passe-moi la hallebarde au travers du corps de ce coquin-là ; je vais brûler la cervelle à l'autre*. Strap, mourant de peur, se jeta en bas du lit, en criant *au feu* de toutes ses forces. Il rencontra par hasard, au milieu de la chambre, l'homme qui crioit si fort, ce qui l'effraya tellement, qu'il en tomba demi mort par terre, en criant au voleur, & qu'on l'assassinoit. Toute la maison fut dans l'instant en

alerte : j'ouvris la porte de la chambre ; vingt personnes y entrèrent dans un état aussi risible qu'indécent : on apporta enfin de la lumière , & dès qu'on se vit , on fut bientôt la cause de ce tintamare. L'officier, qui couchoit dans notre chambre , étoit étendu sur le plancher , sur lequel il avoit passé la nuit : les cris de Strap , & de ceux qui y étoient accourus , l'ayant réveillé , il demanda en ouvrant de grands yeux effarés , d'où venoit tout ce tapage. On lui demanda à lui-même la raison pour laquelle il étoit couché sur le plancher , & si c'étoit pour faire mourir de peur le pauvre Strap , qu'il lui avoit donné une si chaude allarme. L'officier , ou plutôt le sergent , car c'en étoit un , répondit :
 „ qu'étant venu faire des recrues dans le
 „ pays , il avoit engagé la veille deux pay-
 „ fans ; qu'il rêvoit qu'ils s'étoient mutinés
 „ contre lui : que c'étoit-là la raison du bruit
 „ qu'il avoit fait. Quant à ce qu'il étoit par
 „ terre , il ne se souvenoit pas trop des rai-
 „ sons qu'il avoit eues de s'y mettre , &
 „ & que probablement on ne devoit s'en
 „ prendre qu'à son souper de la veille.

Quand notre peur fut une fois calmée ; que la curiosité des assistans fut satisfaite , & qu'ils eurent amplement ri de l'aventure , ils jetterent mutuellement les yeux les uns sur les autres. Presque tous étoient en chemise , notre hôtesse seulement s'étoit affublée d'une large brassière de peau d'ours ,

qu'elle avoit mise à l'envers. Le mari, de son côté, au lieu de robe de chambre, s'étoit jetté sur les épaules une des jupes de sa femme ; un de ses garçons étoit enveloppé dans sa couverture ; un tambour, qui secundoit le sergent dans ses recrues, & qui, avant de se coucher, avoit donné à blanchir à la servante de l'auberge la seule chemise qui fût en sa possession, parut tout nud, à l'exception du traversin de son lit, dont il ne cachoit qu'à moitié des choses qui ne méritoient pas absolument l'honneur d'être regardées. Quand on se fut raillé réciproquement assez, le sergent & les autres allèrent se mettre au lit ; mon compagnon & moi en fîmes autant, & dormîmes tranquillement jusqu'au lendemain, que nous nous levâmes pour déjeuner ; après quoi, nous partîmes pour attrapper le coche de Newcastle. Cependant, nous ne fûmes pas encore assez heureux pour le joindre ce jour-là. J'étois extrêmement fatigué : nous nous arrêtâmes donc dans un village, où nous ne trouvâmes qu'une auberge de très-mince apparence. L'hôte de cette auberge avoit cependant un certain air de probité qui nous plut. Il étoit assis auprès d'un bon feu, dans une cuisine très proprement meublée : *Salvete pueri*, nous dit-il d'un ton gracieux ; *ingredimini*. Je fus ravi d'entendre notre hôte parler latin ; je crus que je gagnerois son affection par la conformité de nos talens,

Je lui répartis donc sans hésiter, *dissolve frigus ligna super focum large reponens*. Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles, que le vieillard accourut à moi, me prit par la main : *fili mi dilectissime*, me dit-il, *undè venis ? à superis ni fallor*. Après ce beau compliment, prononcé d'un ton à faire croire que notre hôte étoit idolâtre des savans, il ordonna à sa fille, qui étoit une bonne grosse réjouie, d'aller à la cave, & & de nous apporter une bouteille de son *quadrimum* : il ajouta en même-tems ce vers d'Horace :

*Deponne quadrimum sabina, ô Thaliarche ;
merum dictâ.*

Ce prétendu *quadrimum* étoit la meilleure bière de sa cave, dont il nous dit qu'il avoit toujours provision de quatre années pour lui & pour ses amis.

Dans la suite de notre conversation, toujours lardée de latin, nous apprimes que notre hôte étoit un maître d'école, dont la doctrine ne lui produisoit qu'un revenu fort mince, ce qui l'avoit obligé de se faire aubergiste du lieu. Il me dit aussi, que pour s'attirer des pratiques, il avoit la meilleure bière d'Angleterre : „ j'ai perdu ma femme, „ continua-t-il, Dieu veuille avoir son „ ame, je vais marier ma fille la semaine „ prochaine ; vous voyez devant vous tous

„ mes plaisirs , & l'unique objet de mon „ ambition. „ Il nous montrait en disant cela sa bouteille , avec un volume d'Horace , de la plus grosse édition. „ Je suis déjà vieux , ajouta-t-il , mais il faut s'en consoler , c'est l'avis de notre ami Flaccus. „ *Tu ne quæsieris nefas quem mihi , quem tibi finem dii dederint ; carpe diem , quam minimum credula postero.* Le verbeux pédagogue , après nous avoir entretenu de ses affaires & de sa morale , nous fit quelques questions sur notre état & sur nos projets : nous lui rendimes franchement compte de nos desseins ; il nous donna en conséquence beaucoup d'avis sur la maniere dont nous devons nous comporter dans le monde , nous priant en même-tems de lui pardonner la liberté qu'il prenoit , observant néanmoins que son âge & son expérience l'autorisoient à cela. Il ordonna ensuite à sa fille de nous faire rôtir un chapon pour notre souper , en nous disant qu'il nous regardoit comme ses amis , & qu'il vouloit nous traiter de même , *permittens divis cætera.* Nous bumes assez copieusement du quadrimum , pour nous dédommager de la conversation de notre hôte , qui commençoit à nous ennuyer , parce qu'il n'étoit question que de lui dans tout le dialogue.

Nous eumes assez de peine à nous dérober à son babil pour nous aller coucher ; il nous souhaita enfin une bonne nuit , en nous fai-

fant espérer que nous rattrapperions le coche le lendemain matin, & qu'il n'y avoit que quatre voyageurs.

Avant de nous endormir, nous nous entretenimes Strap & moi des façons gracieuses de notre hôte, de qui mon camarade avoit conçu une opinion si avantageuse, qu'il s'imaginait que nous ne payerions rien, ni pour notre gîte, ni pour notre souper. Comme je lui marquois quelque doute là-dessus, „ comment, tu ne t'es donc pas aperçu, me disoit-il avec chaleur, qu'il t'aime, comme s'il te connoissoit depuis cent ans? d'ailleurs, la façon dont il nous a donné à souper doit t'en convaincre. Auroit-il fait tant de dépense, sans nous demander auparavant si nous voulions que cela fût? Vas, vas, mon pauvre Roderik, sois-en sûr, nous sommes quittes ici. La confiance de Strap ne détruisit point mes pressentimens. Nous nous levâmes le lendemain de grand matin; nous déjeunâmes, après quoi nous voulûmes compter, & priâmes notre hôte de nous dire combien nous lui devions. „ Pas grand chose, nous dit-il, mes bons amis, Catherine va vous le dire, car pour moi je ne me mêle jamais de ces sortes d'affaires. *Crescentem sequitur cura pecuniam.* Catherine ayant calculé notre dépense sur une ardoise, nous dit que notre écot se montoit à huit schelings sept sols. „ huit schelings & sept sols!.... s'écria Strap;

„ mais vous n'y pensez pas , il faut abso-
 „ lument que vous vous soyiez trompée ;
 „ Mademoiselle. Refaites votre addition ,
 „ ma fille , dit notre hôte , peut-être vous
 „ êtes-vous trompée effectivement. Non ,
 „ non , mon pere , répliqua Catherine , avec
 „ un ton qui nous présageoit qu'elle étoit
 „ sûre de son fait , est-ce que je vous ai
 „ jamais rien fait perdre ? Depuis que je
 „ fais l'arithmétique , graces au Ciel , je fais
 „ mes quatre regles , de façon à pouvoir
 „ jouter contre le plus fameux banquier de
 „ Londres. N'importe , dit le maître d'é-
 „ cole d'un air benin , il faut voir ; quoique
 „ ce prix ne soit pas assez considérable pour
 „ étonner ces Messieurs , comme ils font
 „ semblant de l'être , il faut cependant les
 „ satisfaire ; je veux que tout le monde
 „ sorte content de chez moi. „ Il prit en-
 „ suite la plume & le cornet , vérifia le mé-
 „ moire , qui se trouva monter effectivement
 „ à huit schelings sept sols.

La politesse avec laquelle il nous le presen-
 ta ensuite , me ferma la bouche , malgré
 toute l'envie que j'avois de lui dire des inju-
 res. Il avoit pris sur moi , par ses façons gra-
 cieuses , un ascendant qui lui sauva de ma
 part tous les reproches qui lui étoient dûs.
 Je me contentai de lui dire qu'Horace ne lui
 avoit point appris à écorcher ainsi les voya-
 geurs qui séjournoient dans son auberge. Il
 me répondit que j'étois un jeune homme ,

qui n'avoit pas assez l'usage du monde pour lui donner des leçons ; que quand je serois plus au fait , je me repentirois de l'injustice que je lui faisois ; qu'il me le pardonnoit cependant de bon cœur , & me prioit en même tems d'être persuadé qu'il étoit *contentus parvo* , & qu'il bornoit son ambition à vivre exempt de misère , parce que *importuna pauperies*..... Strap , que tout ce latin & ces politesses intéressées n'accommodoient point , l'interrompit , & jura qu'il s'en iroit sans payer , si l'on ne rabattoit un tiers de l'écot. La dispute s'échauffoit : je vis la fille de l'hôte sortir , j'en conçus aisément le motif ; c'est pourquoi , pour finir la discussion , je payai le montant du mémoire.

A peine eus-je fini de compter l'argent , que Catherine rentra , avec deux gros garçons , qui feignirent de demander à déjeuner , mais qui , probablement , n'étoient venus que pour nous faire payer de force ce que notre hôte nous demandoit avec tant de politesse & si peu de conscience. Strap , qui ne pouvoit digérer son écot , dit au maître d'école d'un ton piqué , *semper avarus eget. Animum rege* , repliqua le pédant , en souriant malignement , *qui nisi paret imperat*.



CHAPITRE XI.

Roderick & Strap joignent le coche. Quels étoient leurs compagnons de voyage. Strap commet une méprise dans l'auberge, qui donne lieu à des événemens singuliers.

DEPUIS que nous étions sortis de chez le maître d'école, nous avions fait un deminille de chemin mon camarade & moi; nous méditions chacun de notre côté sur la fourberie des hommes, & sur les moyens honnêtes qu'ils emploient pour se tromper réciproquement. La diminution de nos finances nous avoit mis à tous deux un peu de noir dans l'esprit. Strap, qui n'avoit pas accoutumé de se taire si long-tems, entâma la conversation. " Nous voilà bien avancés, me
,, dit-il; je n'ai presque plus d'argent; pour-
,, quoi m'empêchiez-vous aussi de me bat-
,, tre : ce vieux ladre de magister n'auroit eu
,, que le tiers de ce qu'il nous demandoit. Par
,, saint James, combien faut-il à présent que
,, je fasse de barbes, pour regagner les qua-
,, tre schelings qu'il m'en coûte. J'aurois mis
,, de bon cœur une guinée contre ces coquins
,, qui sont entrés; j'en ai rossé en ma vie de
,, plus vigoureux. ,, Strap ne disoit rien de
trop, il étoit extrêmement nerveux, & très-
en état de se battre à coups de poing; mais il

avoit une aversion insurmontable pour toutes les armes offensives. Je crus appaiser son chagrin , en lui disant , que pour me punir de mon indiscretion , je consentois à payer pour lui ce qu'il trouvoit de trop dans la dépense. Strap , qui n'étoit pas de trop bonne humeur , se piqua de ma proposition. Apprenez , me dit-il aigrement , que tout garçon barbier que je sois , personne ne paie pour moi ; je ne le souffrirois pas même du seigneur le plus riche & le plus puissant de toute l'Angleterre.

Je ne repliquai point , & laissai Strap murmurer à son aise. Nous marchâmes tout le jour sans nous arrêter , même pour nous rafraîchir. Nous découvrîmes enfin vers le soir le coche , qui marchoit devant nous , éloigné tout-au-plus d'un quart de mille ; nous y courûmes , & l'attrappâmes heureusement , dans un tems où je n'eusse pas eu la force de faire une demi-lieue sans m'arrêter. Nous convinmes avec le cocher qu'il nous meneroit pour un scheling à la couchée , où nous devions rencontrer le maître de la voiture , & pourrions traiter avec lui pour le reste du voyage. Thomas (c'étoit le nom du cocher) ayant placé un escabeau pour le faire entrer dans le coche , Strap y montoit avec notre équipage ; mais il fut arrêté tout-à-coup par une voix de tonnerre. „ que cent diables m'emportent , lui dit-
„ on , si je souffre qu'on me donne un fra-
„ ter pour compagnon de voyage. „ Le ton

le voix de l'opposant fit croire à Strap qu'il entendoit un géant. Il s'arrêta tout stupéfait. Thomas se mit à rire de notre étonnement ; & mettant le nés dans la voiture. Parbleu , M. le capitaine , dit-il , voulez-vous m'em pêcher de gagner quelques sous ? est-il bien honnête de vous opposer au profit d'un pauvre diable comme moi ? montez , montez jeune homme , ajouta-t-il , en s'adressant à Strap , M. le capitaine est un bon vivant ; allez , il fait plus de bruit que de mal. Strap ne voulut pas tenter avant moi une seconde escalade , malgré les exhortations du voiturier ; je fus donc obligé de lui montrer l'exemple. J'entrai dans la voiture , ce ne fut pas cependant sans émotion , j'entendois encore murmurer sourdement le capitaine. “ Dieu me damne , disoit-il , que l'on , ne s'avise pas de me gêner ; si quelqu'un , m'incommode tant soi peu , foi de capitaine , je le..... ” J'allai toujours mon train , cependant , & j'étois déjà assis sur une des bottes de paille de la voiture , que j'avois trouvée vacante. Je ne pouvois discernar quels étoient mes compagnons de voyage. Strap , qui m'avoit suivi , se disposoit à s'asseoir de l'autre côté , mais un mouvement de la voiture lui ayant fait perdre l'équilibre , il se laissa malheureusement tomber sur l'estomac du capitaine , qui s'écria d'une voix terrible : “ Ah ventre ! je suis , mort ! où est mon épée ? ” Strap , ef-

frayé, se releva avec précipitation ; mais une autre saccade de la voiture le fit tomber si pesamment sur moi , qu'il faillit à m'étouffer. Nous entendîmes en même-tems une femme crier , d'un ton glapissant : “ Bon , Dieu , qu'avez-vous donc , mon cher ? ” Ce que j'ai , repliqua le Capitaine : ce , gros bœuf d'Ecossois vient de se laisser tomber sur moi , & m'a presque estropié. ” Strap , qui trembloit de tous ses membres , s'excusa sur le cahot de la voiture. La dame continua ainsi : “ C'est notre faute aussi , mon cher , nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes de ce qui nous arrive ; voilà la premiere fois que nous voyageons de la sorte , mais aussi ce sera la dernière. Je suis sûr que monsieur & madame de Loras sont actuellement dans des inquiétudes mortelles ; cela est affreux , il y a de quoi mourir , en vérité : si notre lettre arrive heureusement à tems , ils nous enverront leur carosse. Bon , bon , ma chere , reprit le capitaine , la sottise est faite , consolons-nous , il faut la boire ; s'il plaît à Dieu , nous arriverons en bonne santé. Parbleu , nous ferons bien rire le comte & la comtesse , avec nos aventures du coche. ”

Ce dialogue spécieux me donna une si haute idée du capitaine & de sa femme , que je n'osai me mêler dans la conversation ; je fus cependant tiré de mon opinion par le discours d'une autre femme , qui voyageoit dans

lans la même voiture. « Qu'il y a de sots lans le monde , disoit-elle , ils croient enmposer par leurs grands airs , comme si de plus grands seigneurs qu'eux n'eussent jamais été dans un coche. Il y a des gens ici , qui , lans faire tant de bruit , vont ordinairement lans des carosses bien équipés , & ne font pas tant de train que ceux qui ont peut-être été derriere ; tout est égal dans une voiture publique. Allons , M. le capitaine , malgré votre noblesse , de la gaieté : & vous , vieux cêtre , dit la voyageuse , en s'adressant à un autre homme , êtes-vous aussi fâché d'être lans la voiture ? vous avez l'air soucieux , comme si l'on vous avoit fait quelque banqueroute ; j'en serois , ma foi , charmée , car vous êtes de tous les usuriers le plus laidre que je connoisse ; je parie qu'il s'amusoit à méditer quelques projets de monopole : mais vous avez beau faire , il me faut de l'argent , ou bien néant. Tenez , je veux bien encore vous accorder ce baiser-là. Ah , la petite folle , dit l'homme en question , d'une voix sépulcrale , tu feras toujours méchante. », L'usurier , car c'en étoit un , se prit alors à rire pour son malheur , car sa bonne humeur lui occasionna une toux si violente , qu'elle pensa le suffoquer.

J'étois si fatigué de la marche que nous vions faite , que je cessai de prêter l'oreille à la conversation , & je m'endormis si profondément , que Strap fut obligé de me ré-

veiller , lorsque nous arrivâmes à l'auberge. Je descendis le premier de la voiture , à cause de la place que j'occupois : je vis par ce moyen-là sortir tous les voyageurs l'un après l'autre. La première personne qui sortit après moi , étoit une jeune fille assez jolie , mais qui me parut fort éméritonnée ; elle avoit tout au plus vingt ans , & portoit un petit chapeau bordé d'argent , au lieu de bonnet ; elle avoit un petit toquet d'étoffe bleue , fort vieux , & bordé aussi d'une dentelle d'argent ; elle tenoit dans ses mains un petit fouet. Un petit vieillard boiteux , dont la tête branlante étoit surchargée d'un vieux chapeau & d'un bonnet de laine extrêmement crasseux , suivoit cette belle. Il portoit sur les épaules un manteau de gros drap bleu , au travers des trous duquel on appercevoit un surtout & une veste de couleur brune , qui paroissent de la même antiquité. Quant à sa physionomie , il avoit les yeux creux , rouges & chassieux ; son visage étoit couvert de boutons & de rides ; il n'avoit pas une dent dans la mâchoire , son nez & son menton se pressoient si hermétiquement , que dans un besoin ils eussent pu lui servir à casser des noix : il s'appuyoit sur une canne à pomme d'ivoire , & toute sa figure caractérisoit à-la-fois l'hiver , la famine & l'avarice. Cependant la figure du capitaine , qui sortoit après lui de la voiture , me parut plus singulière ; il donnoit la

rain à une petite créature qu'il appeloit sa femme, & que tout autre homme que luiût appelé sa guenuche. Elle avoit le visage reux & décharné, deux fort petits yeux ris, ronds comme ceux d'une chouette, ui ne contribuoient pas peu à enlaidir sa hifionomie plate, blafarde & chiffonnée; es tempes & son toupet étoient totalement épourvus de cheveux. Le capitaine, son mari, ayant quitté sa redingotte, nous monra la figure du monde la plus extraordinaire & la plus comique que l'on puisse trouver, e crois, dans toutes les troupes de la nation. Une maîgreur hideuse régnoit sur toute a personne; sa taille étoit environ de cinq ieds trois pouces de haut, son visage & on col avoient au moins seize pouces de ong, ses cuisses n'en avoient que six, & es jambes, qui avoient deux pieds & demi le longueur, étoient aussi seches que des aguettes de tambour : une longue cadeette de cheveux lui battoit la ceinture. a vue de cette espece de fantôme, me fit resque concevoir *l'extinction sans matiere*. In un mot, pour le définir parfaitement, étoit, *vox & praterea nihil*. Son surtout toit d'une peau d'ours, dont les poils étoient ongs d'un demi pied; il portoit dessous un abit à la hussarde, avec une culotte écartte, qui n'alloit qu'à moitié de ses cuisses, & qui ne s'abbatoit qu'à peine sur une grosse aire de bas de laine; ses souliers extrême-

ment larges, étoient montés sur des talons de bois d'un demi pied de haut; il tenoit sa femme par la main. Les airs impertinens & les minauderies de cette bégueule me l'eussent fait reconnoître pour une soubrette réformée, & qui vouloit jouer les airs de qualité; mais je n'avois pas encore assez d'usage du monde, pour reconnoître les gens à leur façon d'agir.

Quand nous fumes entrés dans l'auberge, M. Brazen, [c'étoit ainsi que se nommoit le capitaine] demanda une chambre à feu pour lui & sa femme, & dit à l'hôte qu'ils vouloient souper seuls. L'hôte répondit qu'il n'avoit point de chambre particuliere à lui donner, n'ayant qu'autant de lits qu'il en falloit pour en pouvoir donner un à chacun des voyageurs; & que son souper étoit préparé pour être servi en commun, pour tous les gens de la voiture; qu'au reste, s'il se trouvoit quelque plat qui lui convînt, il le lui donneroit de tout son cœur, si la compagnie le vouloit. Cette proposition fut rejetée unanimément; Mademoiselle Louison, cette fille alerte dont nous avons parlé, prit surtout l'affirmative, & dit que si le capitaine & sa femme avoient tant d'envie de se distinguer, ils pouvoient attendre notre dèssert. Le capitaine ne répondit à cette brusquerie que par un regard dédaigneux, & se promenoit en long & en large, affectant une démarche martiale & déterminée. Ma-

me Brazen, qui ne savoit pas se contenter aussi-bien que son mari, marmottoit des injures contre Louison, & laissa, malheureusement pour elle, échapper le terme de créature. Louison, qui n'étoit point endurante, s'échauffa très-sérieusement : » pardonc, guenon, dit-elle à Madame Brazen, que veux-tu dire avec ta créature ? gardez un peu cette carcasse qui fait l'ennemie ; il sied parbleu bien à une souillon comme toi, de te donner des airs de qualité ; joli couple que voilà ; il fait bien de l'honneur à la noblesse. Le capitaine prit la parole en fronçant le sourcil. » Parles-donc, ma mie, lui dit-il, tu as le caquet bien illé ; par la morbleu si. . . . Par la morbleu toi-même, reprit Louison, que veux-tu dire ? hem, lécheur d'affiettes, avec tes s de capitaine, crois-tu qu'on ne te connisse pas ? si toute l'armée est composée aussi braves gens que toi, nous ne sommes pas mal dans nos affaires : qui diable sont les bêtes qui t'ont pu faire capitaine ? crois-tu que j'ignore que ta bégueule de femme a été femme de chambre, & qu'elle a servi son maître plus qu'à sa maîtresse ? crois-tu qu'on ne sache pas aussi que tu as été valet de chambre, & le grison le plus effronté de toute l'Angleterre. Par la mort, reprit Brazen, tu es bien heureuse d'être comme je t'apprendrois bien à nous résister ; si tu portois une culotte, je veux

être exterminé, si je ne mangeois ton cœur à mon souper. » Le capitaine, en disant cela, avoit l'épée à la main, il faisoit siffler l'air d'estoc & de taille; ces bravades faisoient trembler Strap comme la feuille; mais l'intrépide Louison, qui connoissoit son homme, lui dit d'un ton déterminé, en lui faisant les cornes, qu'elle ne le craignoit pas plus qu'un pet. Le maître de la voiture, qui survint, ayant été instruit du motif de cette querelle, & craignant que le capitaine & sa femme, rebutés par les injures qu'on leur avoit dites, ne se déterminassent à attendre une autre voiture, s'établit médiateur entre les parties belligérantes, & parvint enfin à les pacifier. On se mit à table, & l'on soupa tranquillement. On nous conduisit ensuite dans nos chambres, l'usurier, Strap & moi dans une; le capitaine, sa femme & mademoiselle Louison dans une autre à côté. Une heure après, mon camarade, chez qui la digestion s'étoit précipitée plus qu'à l'ordinaire, fut obligé de sortir pour satisfaire à ses besoins. A son retour il prit une porte pour une autre, il entra dans la chambre voisine. Le capitaine, qui dans le même tems s'étoit levé pour la même cause que lui, n'entendit point entrer mon camarade dans sa chambre: comme le lit de M. Brazen étoit dans la même position que le nôtre, Strap, avec la meilleure foi du monde, alla se placer à côté de sa femme,

ui dormoit profondément. Le capitaine ayant fini son opération, vint pour se remettre au lit ; mais ayant senti en tâtant une tête couverte d'un bonnet de laine , il crut voir pris le lit de Louison pour le sien , & que la tête qu'il avoit touchée étoit celle de quelque galant , qui étoit venu soulager son martire entre les bras de la belle. Sur cette conjecture, il voulut punir le Médor & l'Angélique d'avoir osé prostituer sa chambre par un adultère, & leur affubla la tête du pot de chambre qu'il tenoit à la main. Cette asperision ayant éveillé le malheureux barbier , aussi-bien que la femme du capitaine, celle-ci se mit à faire des cris affreux, qui étonnerent également & l'époux & le galant prétendu. Strap étoit si fort étourdi, qu'il se croyoit enforcélé. Le capitaine débabusé entra dans une furieuse colere ; il saisit mon camarade au collet, & lui demanda avec fureur qui l'avoit rendu assez hardi pour oser attenter à l'honneur de sa femme. Le pauvre Strap fut si fort étonné, qu'il ne sut répondre autre chose, sinon qu'il prenoit Dieu à témoin que Madame Brazen étoit vierge & très-vierge, quant à lui. Madame Brazen qui étoit compatissante apparemment pour ceux qui paroissoient comme Strap avoir des intentions qui flattoient son amour-propre, se leva en chemise, prit ses pantoufles, & vint en donner cent coups sur la tête pelée de son mari,

de façon que pour la faire cesser , il se mit à crier au meurtre. » Ah ! je vous apprendrai , monsieur l'insolent , disoit Madame Brazen , de m'empester ainsi de votre urine ; il vous sied bien , vieux squelette , d'être jaloux ; souvenez-vous des conditions auxquelles je vous ai pris pour mari. Apprenez , faquin que vous êtes , que quand on ne peut pas nourrir un chien , on ne doit pas trouver mauvais qu'un autre lui donne à manger. » Le ton aigu de Madame Brazen , & les cris du capitaine me firent sortir du lit ; je ne savois si je devois entrer dans la chambre , & je délibérois encore sur cet article , lorsque j'entendis tout-à-coup Mademoiselle Louison crier au viol de toutes ses forces. » Comment , vieux loup-garou , disoit-elle , vous voulez déshonorer une honnête fille comme moi ? ah , vieux bouc , tu peux compter que tu me le paieras , je t'apprendrai à vouloir tenter de pareilles indignités. »

Tous les domestiques de l'auberge accoururent à ce bruit , chacun d'eux tenoit une lumière , & s'étoit armé de ce qu'il avoit trouvé sous sa main. Nous vîmes alors un spectacle aussi singulier que risible. Le capitaine frissonnoit dans un coin de la chambre , il n'osoit se remettre au lit , sa chemise étoit toute déchirée ; il avoit le visage tout égratigné & meurtri des coups de sa chère moitié , qui s'étoit enveloppée

dans sa couverture, & s'étoit affisée sur le pied de son lit, d'où elle lui débitoit mille invectives. Nous vîmes dans l'autre coin de la chambre une autre scène qui nous surprit autant qu'elle nous amusa. Le vieux usurier se débattoit en vain pour s'arracher des mains de mademoiselle Louison, qui le tenoit étendu sur son lit par les deux oreilles; Il n'avoit pour tout vêtement que sa chemise, & une camisolle de flanelle; il agitoit sans fruit deux jambes grêles & gouteuses, dont le mouvement ne découvroit rien de trop avantageux en faveur de son individu. Louison proféroit contre l'usurier toutes les injures que la colere peut suggérer en pareil cas à la plus scrupuleuse Lucrèce. Nous l'engageâmes cependant à lâcher prise, & lui demandâmes le sujet de ses cris. Elle se mit à pleurer d'une façon à persuader à tout le monde qu'elle avoit raison d'être extrêmement affligée: elle nous dit qu'elle ne doutoit pas que ce coquin n'eût abusé de son sommeil pour lui ravir son honneur; elle nous pria de ne rien oublier de ce que nous avions vu. On conçoit aisément que son intention étoit de se servir de nos dépositions contre lui. Le pauvre bon homme étoit plus mort que vif, & nous prioit au nom de dieu de le tirer des pattes de cette diablesse. Mademoiselle Louison se rendit généreusement à nos prières. Dès que l'usurier s'en vit

délivré, il vint se cacher derrière moi, protestant que Louison n'étoit pas une fille, mais un diable incarné pour la malice; qu'elle-même lui avoit fait les premières propositions, & qu'elle avoit profité de sa foiblesse pour lui jouer un mauvais tour. L'usurier après cela sortit de la chambre & fut se coucher. Nous abordâmes ensuite le capitaine: « Je me suis lourdement trom-
» pé, Messieurs, nous dit-il, mais je veux
» perdre mon nom de Brazen, si je ne
» passe mon épée dans le ventre de celui
» qui a occasionné cette méprise: c'est ce
» gueux d'Ecoffois, mais il peut compter
» qu'il n'a pas encore un jour à vivre. Je
» vous demande mille pardons, continua-
» t-il en s'adressant à sa femme, vous de-
» vez vous appercevoir que je n'avois pas
» dessein de vous offenser. Je vous le par-
» donne aussi, dit Madame Brazen d'un ton
» attendri; mais en vérité, mon cher cœur,
» je suis fort heureuse si je n'en meurs
» pas, je suis dans un état à expirer. » Cette
replique fut suivie d'un baiser réciproque,
qui fut le sceau de la réconciliation de ce
couple charmant. Louison engagea Ma-
dame Brazen à venir coucher avec elle;
le capitaine suivit le maître de la maison,
qui lui offrit la moitié de son lit, pour pas-
ser le reste de la nuit. Quant à moi, je
me retirai dans ma chambre, où je trou-
vai Strap encore tout tremblant, & qui

avoit profité, pour s'évader, de l'obscurité & du combat entre Madame Brazen & son mari.

CHAPITRE XII.

Le capitaine présente le combat à Strap qui le refuse; Roderik répond pour lui. L'usurier s'accommode avec Louison, au moyen d'un présent de cinq guinées. Tous les voyageurs sont exposés à une abstinence involontaire; on leur dispute leur dîner. Conduite de Louison & du capitaine dans cette circonstance. On tente en vain la bravoure de ce dernier. Raillerie qu'en fait l'usurier.

LE lendemain matin, je convins avec le voiturier de lui donner dix schelings pour me conduire à Londres, à condition de faire partager ma place à Strap alternativement. Je le priai en même tems de faire de son mieux pour appaiser le capitaine, qui faisoit dans la cuisine mille imprécations contre mon camarade, & vouloit, disoit-il, le tuer avant que de partir. J'étois entré avec Strap, pour joindre nos excuses aux intercessions du médiateur; nous faisions de notre mieux tous trois pour persuader au capitaine que ce n'étoit qu'une

méprise; mais plus nous paroissions soumis & respectueux, plus le capitaine affectoit de colère & d'emportement : il dit qu'il vouloit absolument se battre avec lui, & sur le champ. Je fus choqué de cette proposition, & lui dis qu'il ne devoit pas présumer qu'un garçon barbier, qui n'avoit jamais porté l'épée, acceptât de se battre avec cette arme, dont un officier ne pouvoit se servir qu'avec avantage contre lui, mais que j'étois persuadé que mon camarade ne refuseroit pas de se battre à coups de poing. Strap taupa sur le champ à ce que je disois, & proposa même de mettre une guinée d'enjeu pour prix de la victoire. Brazen le regardant avec un œil de mépris, lui demanda si un homme comme lui étoit fait pour se battre comme un crocheur, & devoit entrer en traité avec un garçon barbier. « Palsangué, s'écria notre cocher, vous ne tuerez personne, car j'y avons regardé; ce jeune homme veut bien vous faire raison de votre injure; si vous ne voulez pas vous battre à coups de poing avec lui, battez-vous à coups de bâton : n'y consentez-vous pas, jeune garçon, dit-il à Strap ? »

Mon camarade hésita quelque-tems avant que de répondre; cependant il accepta la proposition. Le capitaine la rejetta : ce refus me fit douter de la bravoure de ce formidable Spadassin. Je fis un signe à Strap,

pour lui insinuer mes soupçons & le rassurer : je dis ensuite à la compagnie que j'avois toujours ouï dire qu'en affaire d'honneur le choix des armes dépendoit de celui qui recevoit le cartel : qu'en conséquence j'étois assez sûr de la bravoure de mon camarade pour promettre qu'il se battoit même à la pointe avec le capitaine : mais n'emploieroit que celle dont il savoit se servir, c'est-à-dire qu'il se battoit de rasoir à rasoir. Le capitaine changea de couleur à ce mot, & tourna l'oreille pour cacher son trouble, tandis que Strap, qui étoit derrière moi, me supplioit à voix basse de ne point insister sur ma proposition. Brazen, après un instant de réflexion, se tourna vers moi, & m'apostropha du ton le plus terrible.

» Qui diable es-tu, me dit-il ? de quoi te mêles-tu ? veux-tu prendre la place de ton camarade, & te battre pour lui. » En disant cela il s'étoit déjà mis en garde, & me tenoit la pointe de son épée sur la gorge. Cette démonstration m'effraya & me fit faire un mouvement de côté : je me jetai sur une broche qui étoit à côté de moi, je le poussai à mon tour si vigoureusement, que je le réduisis à la parade, & lui fis lâcher la mesure, jusque dans la cheminée, où je le rencoignai si bien, que toute la compagnie se mit à rire. Sa femme, qui entra sur ces entrefaites, voyant le danger auquel son mari étoit exposé, fit un cri per-

çant & s'évanouit. Le capitaine saisit ce moment pour demander une suspension, que je lui accordai. Quand madame Brazen fut revenue de son évanouissement, le capitaine jugea, à-propos de se contenter des excuses que mon camarade lui réitéra. La paix se fit heureusement, sans effusion de sang de part ni d'autre : la chose fut considérée dans son vrai point de vue, & M. Brazen consentit à croire que ce n'étoit réellement qu'une méprise. On ne parla donc plus que de joie, & le traité de paix fut ratifié par un bon déjeuner qu'on nous servit.

Nous nous aperçûmes que Louison & Pufurier nous manquoient. Madame Brazen nous dit que Louison l'avoit empêché de dormir toute la nuit, & que le matin, lorsqu'elle s'étoit levée, elle lui avoit dit en sanglotant, que l'usurier l'avoit si fort maltraitée pendant la nuit, qu'il l'avoit mise hors d'état de continuer son voyage. Madame Brazen parloit encore, lorsqu'on vint nous dire que la malade demandoit le voiturier. Le ton compatissant de madame Brazen avoit inspiré des dispositions favorables à toute la compagnie en faveur de Louison; & quoique j'eusse été frappé de la liberté de son langage, je fus assez sot, aussi-bien que les autres, pour entrer dans ses intérêts. Nous suivîmes donc le voiturier, & nous entrâmes dans la chambre de

affligée : elle nous dit du ton le plus touchant & le plus lamentable : « qu'elle craignoit très-fort les suites fâcheuses de ce qu'elle avoit effuyé la nuit dernière, de la brutalité d'Isaac ; mais que , comme l'événement étoit incertain , elle nous prioit de faire arrêter l'usurier , jusqu'à ce qu'elle fût bien certaine de sa guérison. »

Nous nous rendîmes aux sollicitations de Louison ; nous cherchâmes en vain Isaac par toute l'Auberge ; nous le trouvâmes enfin dans la voiture , dans laquelle il s'étoit réfugié , n'osant plus se montrer , tant il étoit confus de la scène nocturne qu'il avoit effuyée. Nous le contraignîmes de sortir , & le conduisîmes à son accusatrice.

Dès qu'il entra elle se mit à pleurer de plus belle , en demandant au ciel que son honneur fût vengé par le supplice de ce malheureux. Isaac , levant les yeux & les mains au ciel , prioit dieu avec une ferveur exemplaire , & le supplioit de le délivrer des artifices de cette épouse de Satan ; il protestoit de son innocence , & juroit en pleurant que c'étoit Louison elle-même qui l'avoit engagé à venir coucher avec elle. Thomas , qui savoit bien que Louison n'étoit pas si hâste qu'elle affectoit de le paroître , fit entendre à Isaac qu'il pouvoit se tirer d'affaire , au moyen d'une petite somme qu'il payeroit à la plaignante , en faveur de qui ses apparences décidoient , & qu'il lui con-

seilloit en ami de s'accommoder, étant très-persuadé que mademoiselle Louison étoit trop bonne pour ne pas l'en quitter à bon marché. Quoi ! je lui donnerois de l'argent, répondit l'usurier, avec un dépit qui n'avançoit point ses affaires, je ne lui payerai jamais qu'une corde pour la pendre. « Je » vois bien, reprit mademoiselle Louison, » que les égards que je voulois avoir pour » lui ne serviront de rien. Thomas, allez, je » vous prie, chercher le juge, & engagez » le à venir voir une personne extrêmement » malade, & qui souhaite lui parler pour une » affaire de la dernière conséquence. »

Cet ordre de Louison fit frémir l'usurier ; il pria Thomas d'attendre un peu, & demanda à Louison, d'une voix entrecoupée, combien elle lui demandoit. Louison, prenant un air & un ton désintéressé, lui répondit, que puisqu'il n'avoit pas pu venir à bout de son mauvais dessein, elle se contenteroit de fort peu de chose ; que quoique l'état où il l'avoit mise lui fit présumer qu'elle ne recouvreroit jamais une santé parfaite, elle vouloit bien, par grace, se contenter de cent guinées. Cent guinées ! s'écria l'Usurier, cent diables qui t'égorgent ; & où veux-tu que je les prenne ? penfes donc, voleuse impudique, que si je possédois cent guinées, je ne voyagerois pas pendant le tems qu'il fait dans une voiture aussi détestable. Quoi ! vieux coquin

L'usurier , repliqua Louison , vous croyez donc que je ne vous connois pas, & que j'ignore combien vous avez ruiné de milliers en leur prêtant sur de gros gages, qu'ils ne pourroient jamais retirer de vos poches : partez, Thomas, continua Louison sans altérer sa voix, je sens que mon mal augmente. Thomas alloit partir ; Isaac l'arrêta une seconde fois, & voyant qu'on le connoissoit trop pour pouvoir disputer plus long-tems, il offrit vingt schelings, que Louison refusa ; en demandant cinquante livres sterling. Le malheureux Isaac pleuroit comme un enfant ; nous joignîmes nos prières à ses supplications, & nous obtînmes enfin de la discrète Louison qu'elle se contenteroit de cinq livres sterling, que l'usurier aya sur le champ, en lâchant des soupirs capables de l'étouffer ; il se trouva cependant heureux de s'être tiré à si bas prix d'une aussi méchante affaire.

Nous aidâmes enfin la malade, ou soignant telle, à se transporter dans la voiture ; nous y reprîmes chacun notre place, & nous partîmes. Strap étoit monté sur le cheval du cocher, qui aima mieux marcher pendant toute la matinée. Le capitaine Braken, qui craignoit apparemment que je ne eusse conçu quelque mauvaise opinion de son courage, ne manqua pas de nous raconter mille traits de bravoure, par lesquels il s'étoit distingué, & nous dit entr'autres

choses, qu'un jour il avoit donné cent coups de bâton à un Soldat qui lui avoit manqué de respect, qu'il avoit presque arraché le nez d'un valet d'Auberge, qui s'étoit avisé de trouver mauvais qu'il se nettoiyât les dents avec une fourchette, & qu'un marchand de fromage n'avoit pas osé répondre à un cartel qu'il lui avoit envoyé, pour l'obliger à ne plus remettre les pieds chez une personne dont il étoit amoureux. Madame de Brazen attestoit la vérité de chacun des faits que son mari nous racontoit; elle en citoit, pour plus d'exactitude, la date & le moment. « Vous » souvenez-vous, disoit-elle, mon cher, en » s'adressant à son mari, du jour que le » duc Goble m'envoya un billet doux; » bon dieu que nous mangeâmes d'ortolans ce jour-là, aussi en fus-je incommodée toute la nuit; mylord Didle & Milady sa femme en étoient si fort allarmés, qu'ils étoient presque aussi malades que moi. Oui, ma mour, repliqua le capitaine; mais vous ressouvenez-vous aussi qu'à cette occasion mylord me complimenta, & me dit que vous étiez enceinte; je lui répondis à cela, avec une vivacité d'esprit qui le frappa, que je voudrois de tout mon cœur être dans le cas de lui faire le même compliment. Mylord a toujours aimé les réparties vives & spirituelles, aussi fit-il le tour

» de la table pour venir me remercier de
 » celle-ci. » La conversation de Monsieur
 & madame Brazen dura cinq jours de suite
 sur des sujets de cette nature ; la compa-
 gnie ne se piqua pas d'y donner une atten-
 tion bien scrupuleuse ; Louison , sur-tout ,
 à qui l'argent de l'usurier avoit rendu tout-
 à-la-fois la belle humeur & la santé , nous
 amusoit infiniment par ses propos , ses chan-
 sons & les agaceries continuelles qu'elle fai-
 soit à son vieux avare , qui ne voulut jamais
 se réconcilier avec elle.

Le sixieme jour nous arrivâmes dans une
 auberge pour dîner ; nous étions prêts à
 nous mettre à table , lorsque l'hôte vint nous
 dire que trois personnes , qui venoient d'ar-
 river , vouloient le forcer à leur donner
 notre dîner ; qu'il avoit eu beau leur repré-
 senter qu'il étoit destiné pour les gens de la
 voiture ; qu'ils avoient répliqué , que les gens
 de la voiture iroient au diable , & que de
 pareils voyageurs pouvoient bien , pour
 un jour , se contenter de pain & de fro-
 mage ; cette nouvelle ne fit plaisir à per-
 sonne. Louison s'adressa pour lors au capi-
 taine , & lui dit : qu'en qualité de militaire
 il devoit se charger de la défense de notre
 dîner. A dieu ne plaise , répondit Brazen ;
 je ferois bien fâché qu'on sût qu'un homme
 comme moi voyage dans une pareille voi-
 ture ; il jura en même-tems que s'il n'étoit
 dans ce cas , il feroit manger son épée à

ces insolens-là, à la place de notre dîner. Louison, indignée de ce propos, se jetta sur son épée, la tira du fourreau, & menaça de tuer le cuisinier s'il ne nous envoyoit au-plutôt notre dîner. Le bruit qu'elle faisoit fit descendre les trois hommes en question. A peine furent-ils entrés dans la cuisine, qu'un d'entr'eux se jetta au col de notre protectrice : » Quoi ! c'est » toi Louison, lui dit-il, qui diable t'a » mene ici ? Te voilà, mon cher Siback, » dit Louison, avec les plus grandes démonstrations de joie. Brazen peut aller » chercher à dîner au diable, pour moi je » suis de votre écot. » Les trois cavaliers acceptèrent avec joie la proposition de Louison, & nous étions sur le point de faire un fort mauvais dîner, lorsque notre voiturier, averti de ce qui se passoit, entrantenant une fourche à la main, & menaça de la passer dans le ventre à quiconque seroit assez hardi pour toucher un seul des plats qui nous étoient destinés. Cette menace étoit près d'avoir des suites fâcheuses ; les trois voyageurs avoient l'épée à la main ; nous nous étions mis, Strap & moi, du côté de notre défenseur, & l'on étoit prêt d'en venir aux mains, lorsque l'hôte, qui n'aimoit pas le bruit, vint proposer son dîner aux trois étrangers, qui l'acceptèrent, & nous laissèrent le nôtre, que nous mangeâmes tranquillement.

L'après midi, Strap prit ma place dans la voiture, & je marchai à pied avec Thomas, qui me parut un compagnon fort gai, fort bon enfant, mais en même-tems le plus malin drôle qu'on put connoître. Il me confirma dans mon opinion sur le compte de Louison, & me dit qu'elle étoit effectivement fort humaine; qu'elle avoit suivi de Londres à Newcastle un officier qui y étoit venu pour faire des recrues; que cet officier avoit fait de grandes dépenses pour elle, & que s'étant beaucoup endetté, ses créanciers l'avoient fait mettre en prison, ce qui avoit obligé cette belle à reprendre son premier métier; il me dit aussi qu'un des domestiques de ces messieurs, qui nous avoient disputés notre dîner, avoit reconnu Brazen pour un ancien valet de chambre du Lord Frizze, qu'il l'avoit servi fort long-tems en cette qualité; que ce seigneur avoit été séparé de sa femme, & que s'étant réconcilié avec elle, l'épouse avoit exigé qu'il renvoyeroit sa maîtresse & son valet de chambre. Le Lord fut obligé d'en passer par ces conditions; mais voulant en même-tems faire un fort à sa maîtresse, il obligea Brazen à l'épouser, & lui fit obtenir une enseigne dans le régiment de....

Thomas avoit conçu de la valeur du capitaine à-peu-près la même opinion que moi. Nous complotâmes donc ensemble de la mettre à l'épreuve, en faisant passer

pour un voleur le premier homme à cheval que nous verrions venir à nous. L'occasion se présenta vers la brune : nous aperçûmes un cavalier qui venoit à nous au galop. Thomas , à cet aspect , recommanda à toute la compagnie de se tenir sur ses gardes , & fit remarquer à chacun le prétendu voleur qui venoit vers nous. Cette mauvaise nouvelle répandit une consternation générale ; Strap sauta de la voiture & fut se cacher derrière un buisson ; l'usurier se désespéroit ; nous entendîmes sonner un sac d'argent qu'il cachoit dans la paille ; madame Brazen faisoit des cris lamentables ; le capitaine feignit de ronfler de son mieux ; mais cette feinte ne lui réussit pas , car Louison le prit par la manche & le secoua rudement , en lui disant : mort de ma vie , monsieur le capitaine , est-il tems de dormir quand nous sommes prêts d'être volés , mettez-vous sur vos gardes , & montrez du cœur , si vous en avez. Le capitaine ne répondit à l'exhortation de Louison qu'en la grondant de l'avoir éveillé , protestant que tous les voleurs d'angleterre ne lui feroient pas perdre une minute de son sommeil : tranquillisez-vous , ajouta-t-il , & me laissez en repos. Il feignit ensuite de se rendormir ; mais cette bravade le servit mal , car il trembloit si fort que la voiture en étoit agitée. Louison , que la poltronnerie du capitaine indignoit , l'apostropha de la

forte : « Il faut avouer que vous êtes un grand lâche ; on n'a jamais chassé de soldat d'aucun corps qui soit aussi poltron que vous. Thomas, ajouta-t-elle , arrêtez la voiture , que je sorte : parbleu si les voleurs me donnent le tems de parler , vous pouvez compter non-seulement qu'ils auront votre bourse , mais qu'ils auront encore votre chienne de peau. » Elle sauta en même tems de la voiture , & le prétendu voleur arriva. C'étoit un domestique de la connoissance de Thomas : il lui fit part en deux mots de notre espièglerie , & l'engagea à la pousser à bout. Le postillon y consentit ; il s'avança à la portière , & demanda d'un ton terrible , « Qu'êtes-vous ici ? Isaac répondit d'un ton piteux , c'est un pauvre misérable accablé de famille , qui n'a pour tout bien que ces quinze schelings que voici , si vous me les prenez , il faut que moi & mes enfans mourions de faim. Qu'est-ce qui sanglote-là dans l'autre coin , reprit le postillon ? Une pauvre femme infortunée , répondit la Brazen , de qui je vous prie , au nom de dieu , d'avoir pitié. Etes-vous fille ou mariée ? Je suis femme pour mon malheur , répondit-elle. Quel est votre mari , où est-il , continua le postillon ? Mon mari , repliqua madame Brazen , est officier militaire , & nous l'avons laissé malade dans la dernière auberge où nous avons dîné. J'ai cru cependant l'avoir vu entrer dans la

voiture cet après midi. Mais que diable est-ce que je sens ? Est-ce que vous avez quelque petit chien qui ait fait ses ordures ? chassez-le donc, il empoisonne. Il prit alors une des jambes du capitaine qu'il tira de dessous les jupes de sa femme, & l'agita de façon, qu'il remplit son haut-de-chausses d'exhalaisons qui n'étoit pas fort suaves. Le capitaine tout tremblant se frotta les yeux, & feignit de s'éveiller en sursaut. « Qui est-là ? Qui est-là, dit-il, que veut-on ? Rien, rien, répondit le cavalier, mon brave capitaine ; je voulois seulement vous souhaiter le bon soir. » Adieu. En disant cela il piqua des deux, & nous le perdîmes bientôt de vûe.

M. Brazen fut quelque-tems à se remettre de sa frayeur ; mais prenant un regard assuré : « Que le diable emporte ce drôle-là, s'écria-t-il ; pourquoi donc est-il parti avant que j'aie eu le tems de lui demander comment se portoient son maître & sa maîtresse ? c'est ce fou de Tom-Rinser, continua-t-en s'adressant à sa femme. Ah, ah, dit-elle, c'est lui, je ne l'ai pas reconnu ; on fait si peu d'attention à ces gens-là. Comment donc, s'écria Thomas, vous connoissez donc ce garçon-là ? Si je le connois, répondit M. Brazen, il n'y a pas long-tems qu'il m'a versé du vin de Bourgogne à la table de mylord Trippit. Comment se nomme-t-il, reprit Thomas ? Mais il se nomme..... il se
nomme

homme, parbleu il se nomme Thomas Rinfer. Parbleu, s'écria le voiturier, il s'est donc fait débâtiser ; car je suis sûr qu'il se nommoit il n'y a pas quinze jours John Tropter. » Cette observation fit beaucoup rire aux dépens du capitaine, qui en fut très-déconcerté. « Que nous importe, dit alors Isaac, comment il se nomme, puisqu'il ne nous a pas volés ; au reste nous en devons bien remercier Dieu. Bon, dit le Capitaine, vous me faites rire avec votre dévotion ; vous imaginez-vous que si c'eût été un voleur je l'eusse laissé faire ? J'aurais bu son sang & mangé ses entrailles, avant qu'il m'eût volé, ou quelqu'un de la compagnie. Ah, ah, ah, ah, dit en riant Louison, vous ne courez pas risque à ce prix d'avoir une indigestion. » Cette saillie excita de nouveaux ris, & remit l'usurier de si bonne humeur, qu'il se mit à railler M. Brazen à son tour, & lui dit : « que sa conduite l'avoit édifié, qu'il étoit un bon chrétien, qu'il pensoit à son salut avec crainte & tremblement. Toute la compagnie éclata de rire. » Le capitaine perdit contenance, & s'emporta extrêmement contre Isaac, qu'il menaça de lui couper la gorge. L'usurier s'adressant alors à la compagnie : « messieurs & dames, je vous prends tous à témoins que ma vie est en danger ; je vous demande votre témoignage contre cet officier sanguinaire. » Cette

seconde raillerie ne fit pas moins d'effet que la premiere : le pauvre M. Brazen perdit courage, & ne nous parla plus pendant le reste de la route.



CHAPITRE XIII.

Apparition nocturne qui effraie Roderik & Strap. Ces deux amis arrivent à Londres. Ils sont insultés à cause de la singularité de leur habillement. Aventure qui leur arrive dans un cabaret. Autre accident qu'ils essuient à l'auberge dans laquelle ils vont dîner.

ETANT arrivés à l'auberge, nous y soupâmes & fûmes nous coucher aussi-tôt; mais mon camarade, dont l'estomac s'étoit dérangé de plus en plus, fut obligé de se lever deux heures après, pour satisfaire aux mêmes besoins qui lui avoient été déjà si fatals. Il rentra un instant après, si saisi de peur, qu'il ne pouvoit articuler une seule parole; il éteignit la lumière avec précipitation, & vint se coucher à côté de moi, tremblant comme la feuille: Je lui demandai le sujet de ses craintes; il me répondit d'une voix entre-coupée: „ Ha! mon pauvre Random, que le Seigneur ait pitié de nous, je viens de voir le diable. Quoique je ne fusse pas tout-à-fait aussi peureux que mon camarade, je ne laissai pas que de partager ses craintes: je prêtois attentivement l'oreille, lorsque j'entendis le son de

G ij

quelques grelots ou clochettes , qui s'aug^{men}toit en approchant de notre chambre. Mon compagnon étoit demi-mort ; il m'é^{to}uffoit presque à force de me serrer , & proféroit ces paroles divines : » Sauveur , » ayez pitié de nous ; ah ! mon pauvre Ro- » derik , le voilà qui vient. ,, Un corbeau monstrueux entra pour lors dans notre chambre ; il avoit des clochettes aux pattes , il vint directement à notre lit : Le corbeau , dans notre pays , est regardé comme un oiseau de mauvais augure. Je me persuadai donc à mon tour que le diable rodoit autour de nous : je hasardai cependant de sortir la tête du lit , l'affreux corbeau me sauta presque sur la face ; je me renfonçai dans mes draps ; le fantôme me donna quelques coups de bec sur la couverture , après quoi il s'envola. Nous commencions à nous rassurer Strap & moi , & rendions graces au ciel de nous avoir tiré des griffes de satan , lorsque nous vîmes paroître , à la faveur du clair de lune , un spectre qui nous occasionna de nouvelles tranfes encore plus terribles que les premières. Strap perdit tout sentiment , & j'étois à peu de chose près dans le même état ; je voyois un vieillard hideux , qui avoit une longue barbe qui lui tomboit jusqu'à la ceinture ; sa taille étoit difforme ; ses regards égarés & son ajustement me persuaderent que c'étoit quelque revenant ; il étoit couvert d'un long man-

teau brun , boutonné par derrière , il portoit un vieux bonnet de même couleur sur la tête ; j'avois les yeux fixés sur ce fantôme , & n'avois pas même le courage de les en détourner , lorsqu'il s'approcha de notre lit , & croisant ses mains sur sa poitrine , où est Ralpho , me dit-il , d'un ton de voix sépulcrale ? Comme je n'avois pas la force de lui répondre , il parut irrité de mon silence , & me redemanda d'un ton encore plus terrible , où est Ralpho ? A peine eut-il répété ces mots ; que j'entendis de nouveau le bruit des clochettes ; le vieux spectre prêta l'oreille & partit , en me laissant dans une sueur froide qui fut suivie d'une espece d'évanouissement.

Je repris cependant bientôt mes sens , & me tournant vers Strap , je voulus lui parler ; mais chaque mot que je lui disois le mettoit en convulsion ; il étoit dans une espece de délire qui se dissipa cependant peu à peu. Quand il fut assez remis pour m'entendre , je lui demandai ce qu'il pensoit de notre vision. « Ce que j'en pense , » me dit-il , eh ! ne le voyez - vous pas ? » L'énorme corbeau que vous avez vu » d'abord avec ces grosses chaînes aux pattes , » n'est autre chose qu'une ame damnée. » avez-vous remarqué qu'il est plus gros » qu'un cheval ? Quant au vieillard , c'est » assurément l'esprit de quelqu'honnête- » homme qui aura été assassiné dans cette

» chambre , qui a reçu de Dieu la permission de persécuter l'ame de son meurtrier , qui , aparemment , s'appeloit Ralpho de son vivant. » Je n'adoptai pas tout-à fait l'opinion de mon camarade ; mais je n'en étois pas plus rassuré pour cela , & j'avoue , de bonne foi , que de ma vie je n'ai passé de nuit plus cruelle.

Le lendemain matin nous racontâmes au voiturier toute notre aventure ; nous lui peignîmes l'impression terrible qu'elle avoit faite sur nous , avec tant d'énergie & d'émotion , qu'il se mit à rire à gorge déployée : il nous dit que le corbeau que nous avions vu , étoit un corbeau domestique , qui servoit de jouet au pere de l'hôte , lequel avoit perdu l'esprit depuis quelques années ; que ce corbeau s'appeloit Ralpho , & qu'aparemment il s'étoit échappé de la chambre du vieillard dans la nôtre , ce qui avoit engagé ce dernier à nous rendre visite. Strap eut toutes les peines du monde à se persuader que ce que lui disoit Thomas fût véritable ; la peur lui avoit si fort grossi les objets , qu'il ne pût , sans méditer beaucoup , se dissuader que le corbeau étoit pour le moins un grifon , & le vieillard un Géant. Nous partîmes cependant , & nous arrivâmes au bout de six jours à Londres , sans qu'il nous survint aucun accident qui méritât notre attention.

Comme nous arrivâmes le soir , nous

logeâmes dans l'auberge de la voiture : le lendemain tous les voyageurs se séparèrent. Nous sortîmes aussi, mon camarade & moi, dans le dessein de nous informer de la demeure de M. Cringer, ce membre du Parlement auquel j'étois recommandé par M. Crab. Strap portoit derrière moi notre bagage dans son havresac ; notre équipage avoit quelque chose de grotesque : je m'étois cependant donné dans mon ajustement tous les agrémens que j'avois en ma possession. J'avois pris une chemise blanche à manchettes ; des bas blancs de coton ; mais de grands cheveux moitié blonds, moitié roux, gras, & droits comme des chandelles, me pendoient sur les épaules ; les pans de mon habit me tomboient sur le gras des jambes ; j'avois une veste & une culotte de diverses couleurs, travaillées avec le même goût que l'habit ; mon chapeau ressembloit assez bien à un bassin de barbier, par la profondeur de la forme, & la petitesse des bords. Quelque ridicule que fût mon ajustement, celui de Strap étoit encore plus comique ; sa coëffure ressembloit à celle de Mezetin ; il avoit d'ailleurs une physionomie qui fixoit les regards de tous les passans, & les excitoit à rire. Je le priai de demander à un charretier qui passoit, la demeure de M. Cringer ; il le fit, mais le charretier l'envoya promener : je lui réitérai la même question ; il nous en-

voya de nouveau à tous les diables , en nous tournant le dos. Strap , piqué de cette incartade , après avoir réfléchi quelque tems , vouloit retourner sur ses pas pour le battre avec lui ; & consultoit avec moi sur les conditions du combat , lorsqu'un fiacre , qui nous apperçut malheureusement , voulut se divertir à nos dépens. Il vint à nous à toute bride , en criant : *mon maître , faut-il un carrosse ?* le coquin , en disant cela , fit passer adroitement ses roues dans le ruisseau , & nous couvrit d'un déluge de boue , après quoi il passa outre , en riant à gorge déployée. Tout le monde en faisoit autant ; les railleries augmentoient à proportion de la confusion qu'elles excitoient en nous. Cependant , un homme touché de notre état nous conseilla d'entrer dans un cabaret à bierre , & de nous y sécher. Nous entrâmes effectivement dans celui qu'il nous avoit montré du doigt , nous demandâmes un pot de bierre , & nous étant mis devant le feu , nous nous séchâmes le mieux que nous pûmes.

Un mauvais plaisant , qui étoit assis à l'un des coins de la cheminée , & qui fumoit sa pipe , entendant à notre jargon que nous étions Ecoissois , s'en vint à moi , & me demanda du ton le plus sérieux , s'il y avoit long-tems que j'avois été pris. Je prêtois l'oreille , & ne répondois rien à cette question que je n'entendois pas : il ajouta qu'il

falloit que ce fut depuis peu, puisque ma queue n'étoit pas encore coupée. Il tenoit, en disant cela, mes cheveux, & les montrait au reste de la compagnie, qui rioit de bon cœur. Je fus extrêmement piqué de l'impertinence de ce mauvais plaisant; mais je me contins, autant par prudence que par crainte; j'étois dans un lieu que je ne connoissois pas; & la taille robuste & nerveuse de celui qui m'avoit insulté m'en imposoit. Strap, qui ne craignoit personne, dès qu'il ne voyoit point d'armes offensives, fut moins prudent que moi, ou plus courageux. Il dit donc à celui qui m'avoit insulté « qu'il » étoit un impertinent d'en user de la sorte » avec des gens qui valoient mieux que lui. » Le railleur vint à lui, & lui demanda d'un ton goguenard ce qu'il portoit dans son havresac; » est-ce, lui disoit-il, en lui secouant le menton, de la farine d'avoine, » ou de son ? »

Mon compagnon, piqué d'une impertinence si marquée, lui appliqua un soufflet si pesant, qu'il le fit tomber à la renverse. On forma au même instant un cercle autour des combattans: Strap commençoit à se dépotiller, mais je l'arrêtai, & lui dis, » que puisque j'avois été insulté le premier, » je prétendois me venger moi-même. » Deux des spectateurs me complimenterent sur ma bravoure: « Voilà, me dirent-ils, » ce qu'on appelle un brave Ecoffois, cou-

» rage , on vous rendra justice. » Cette exhortation m'anima : j'avançai donc nud en chemise sur mon adversaire , & lui portai un coup de poing si rude sur l'estomac , que je le fis tomber sur un banc à dix pas de moi. Je voulus me jeter sur lui , suivant l'usage de mon pays , pour en tirer une pleine vengeance ; mais on m'arrêta. Un des spectateurs exhorta mon adversaire à prendre sa revanche ; mais mes deux premières attaques, qu'il avoit effuyées, avoient rabattu son caquet : il répondit qu'il n'étoit pas en état de se battre dans ce moment ; mais que quelque jour il feroit en meilleure disposition , & qu'il me feroit repentir des coups que je lui avois donnés. Je ne fus pas fâché que mon ennemi fit retraite , & je me r'habillai : Strap & toute la compagnie me complimenterent sur ma bravoure & sur ma victoire.

Après avoir bu notre bierre , & séché nos habits , nous demandâmes à l'hôte s'il connoissoit M. Cringer , un des membres du parlement ? il nous répondit que non. Cette réponse nous surprit ; nous nous imaginions qu'un homme de son état étoit connu à Londres , aussi bien que dans la petite ville qu'il représentoit. Le cabaretier nous dit cependant que nous pourrions en avoir des nouvelles en allant plus loin. Nous suivîmes son conseil , & quand nous fûmes à peu près au bout de la rue , nous deman-

dâmes à un laquais que nous vîmes sur une porte, s'il ne connoissoit pas M. Cringer ? Oui-da, nous répondit ce faquin, en nous regardant des pieds jusqu'à la tête ; » je le » connois à merveille : tenez, passez par » la première rue que vous trouverez sur » votre gauche, tournez ensuite à droite, » de-là une seconde fois à gauche ; vous » enfilerez après une petite ruelle, au bout » de laquelle vous trouverez le logis de » M. Cringer. » Nous remerciâmes le laquais de ses indications avec beaucoup de politesse, ce qu'il ne méritoit assurément pas. Strap se félicitoit de l'avoir rencontré, & malheureusement pour nous, nous suivîmes ses avis. Après avoir fait les à droite & les à gauche qu'il nous avoit prescrits, nous nous trouvâmes au bord de la rivière : nous fûmes extrêmement surpris ; mon compagnon s'imagina que nous nous étions égarés de notre chemin. Comme nous étions l'un & l'autre très-fâchés d'avoir marché si long-tems inutilement, je fus à une petite boutique de quincaillier, à laquelle je m'adressai par préférence, à cause de l'enseigne qui indiquoit le montagnard Ecoissois : je vis avec plaisir que le marchand étoit de mon pays ; il nous apprit que le laquais s'étoit moqué de nous, & que M. Cringer demouroit à l'autre bout de la ville, où nous ne pouvions aller de ce jour. Je le priai de m'enseigner où nous

pourrions loger : il nous donna aussi-tôt un petit billet, au moyen duquel nous trouvâmes à loger chez un chandelier de ses amis, qui nous loua pour deux schelings par semaine, une chambre au second étage, avec un lit seul. Cette chambre étoit si petite, qu'il ne pouvoit y tenir d'autres meubles que ce même lit qui nous servoit de chaise & de table. A l'heure du dîner, notre hôte vint nous demander de quelle façon nous voulions vivre : „ nous lui répondîmes que nous serions charmés qu'il nous apprît ce que nous avions à faire à cet égard. En ce cas, nous dit-il, il y a deux façons de vivre pour ceux qui ne sont point domiciliés en cette ville. La première, & qui coûte le plus, est de vivre dans des hôtels garnis, fréquentés par des gens à leur aise. On est ordinairement servi dans ces hôtels très-proprement, mais on paie bien cet avantage. L'autre est de vivre dans de petites Auberges, que l'on nomme communément *Gargottes*, & dans lesquelles on vit aussi frugalement qu'on le souhaite. Je répondis au quincaillier, que, pourvu que ces gargottes ne fussent pas des lieux deshonorans, notre situation exigeoit que nous leur donnassions la préférence. Des lieux deshonorans ! reprit le marchand, oh, n'ayez point de scrupule, il y a une quantité de messieurs, décorés en gens de condition, qui vont dîner dans ces auber-

ges pour leurs trois sous & demi, & vont ensuite se faufiler dans les caffés avec les plus grands seigneurs d'Angleterre; & pour vous en convaincre, je m'en vais dîner avec vous dans une de ces auberges; vous y verrez la vérité de ce que je viens de vous dire. „ Il nous dit ensuite de le suivre, & nous obéîmes; il s'arrêta au milieu d'une petite rue, & descendit dans une espèce de soupirail où je le suivis. Je fus fort étonné de me trouver dans une grande cuisine souterraine, où je fus presque suffoqué par la fumée de la soupe & du bouilli; & je vis avec étonnement quelques honnêtes gens confondus dans une légion de fiacres, de charretiers & de laquais; & qui, comme eux, mangeoient des tripes & des pieds de mouton. Chaque compagnie avoit sa table particulière, mais couverte de linge si sale, qu'il faisoit mal au cœur. Pendant que je consultois en moi-même si je m'assoierois, ou si j'irois manger ailleurs, Strap, qui descendoit l'escalier, ayant malheureusement manqué une marche, tomba de son long dans la salle, & fit tomber aussi la cuisinière, qui tenoit pour lors une écuelle de soupe toute bouillante, qu'elle renversa sur les jambes d'un tambour des gardes à pied; ce qui lui causa une douleur si vive, qu'il se mit à trépigner & à sauter comme un possédé; il proféroit en même-tems des imprécations à faire dres-

ser les cheveux : la cuisinière en se relevant faisoit *chorus* avec lui , & maudissant élégamment l'auteur de sa chute , qui se tenoit debout devant la table , les mains jointes , avec l'air du monde le plus mortifié. L'hôtesse déroula le bas du patient , dont elle emporta en même-tems la peau ; & pour réparer , au moins en partie , le mal qu'elle lui avoit involontairement fait , elle prit dans ses mains une poignée de sel , dont elle saupoudra la partie affligée ; mais à peine ce cataplasme mordicant fût-il appliqué , que le malade se mit à mugir comme un taureau , & fit trembler toute la compagnie par ses juremens : il prit un pot d'étain qui se trouva sous sa main , & le pressa si fort dans l'excès de sa douleur , qu'il en fit toucher les deux côtés l'un contre l'autre , comme s'il eût été de cuir. Je conseillai à l'hôtesse de joindre un peu d'huile à son cataplasme ; ce qu'ayant fait , le malade fut soulagé sur le champ. Mais il survint une autre difficulté , l'hôtesse voulut lui faire payer le pot d'étain qu'il avoit écrasé , il jura qu'il ne payeroit que son dîner , & qu'elle devoit s'estimer fort heureuse de ce qu'il ne lui faisoit pas payer une somme pour subvenir au pansément de sa jambe , qui sans doute étoit malade pour long-tems. Strap , qui sentit bien qu'étant l'auteur de l'accident , on ne manqueroit pas de s'en prendre à lui , promit à l'hôtesse de la satis-

faire , & régala le tambour d'une tranche de bœuf , ce qui l'appaisa entièrement. Nous nous mîmes ensuite à table avec notre Hôte , & nous dînâmes aussi splendidement que l'on peut se l'imaginer , puisque l'écot de chacun ne se monta effectivement qu'à trois sous & demi , le pain & la bière compris.



CHAPITRE XIV.

Roderik & Strap vont voir un ami de ce dernier. Portrait de cet ami. On refuse la porte de M. Cringer à Roderik. Aventure de Strap. Roderik perd tout son argent au jeu.

APRÈS notre dîner, mon camarade voulut aller rendre visite à son ami, qui demouroit dans le quartier de notre auberge; nous fumes assez heureux pour le trouver chez lui. Cet homme étoit arrivé d'Ecosse, & s'étoit établi depuis trois ou quatre ans à Londres, en qualité de maître d'école. il enseignoit communément les langues Latine, Française & Italienne; mais depuis quelque tems, il enseignoit par préférence la prononciation Angloise, suivant une nouvelle méthode „digne fruit, disoit-il, de ses méditations profondes & de son bon goût. „ La façon dont il parloit, conformément sans doute à cette méthode, étoit si nouvelle pour moi, que je ne pus jamais rien y comprendre, & que je ne l'entendois pas plus que s'il m'eût parlé Chinois ou Caldéen. Cet habile grammairien étoit de moyenne taille; quoiqu'il eût à peine cinquante ans, il étoit extrêmement voûté; son visage étoit tout déchiqueté par la petite vérole; ses yeux

rouges & chassieux étoient absolument dépouillés de paupieres; sa bouche étoit fendue d'une oreille à l'autre. Il portoit une vieille robe de chambre retroussée sur ses genoux, par une ceinture de cuir; il avoit une peruque noire à cadenette; sur laquelle s'élevoit un toupet de trois pouces de haut, semblable à ceux qu'on portoit sous le règne de Charles II.

Il reçut Strap, qui étoit de ses parens, avec beaucoup de marques d'affection; il lui demanda qui j'étois: Strap le lui ayant dit, il se jetta à mon cou, m'embrassa tendrement, en me disant qu'il avoit été à l'école avec mon pere. Je lui rendis compte de ma situation & de mes desseins: il m'assura qu'il me rendroit tous les services qui dépendroient de lui. En disant cela, il m'examinait scrupuleusement, & me toisoit des yeux, de la tête aux pieds, en tournant autour de moi, & marmottant ces paroles: „ Mon Sauveur; est-il possible qu'un si joli „ garçon soit fagoté de la sorte! „ Je m'aperçus bien du motif qui donnoit lieu à l'examen; & aux réflexions du maître d'école; „ je lui dis donc: qu'il me paroïssoit n'être „ pas trop content de mon habit. Votre habit, me dit-il: » vous pouviez lui donner ce „ nom en Ecosse; mais, ici, ce n'est qu'un „ ajustement de mascarade des plus ridicules: il n'est point de bon chrétien, qui, „ dans un jour de grande fête, voulût vous

„ souffrir chez lui dans cet équipage. Par ma
„ foi je suis étonné que les chiens n'aboyent
„ pas sur vous ? Êtes vous passé par le mar-
„ ché de Saint James ? Dieu me bénisse !
„ on vous prendroit pour le cousin germain
„ d'Ourang-Outand. (*) Ce propos me
piqua ; c'est pourquoi je changeai de con-
versation , & demandai au maître de lan-
gues , „ si je pouvois rendre visite le lende-
„ main à M. Cringer , sur la protection du-
„ je comptois beaucoup. M. Cringer , me
„ dit-il en secouant l'oreille , peut être un
„ homme fort obligeant , je n'ai point de
„ preuves du contraire ; mais est-il le seul
„ protecteur sur qui vous fondiez vos es-
„ pérances ? qui est-ce qui vous a recom-
„ mandé à lui ? Je lui montrai pour lors la
„ lettre de M. Crab , & lui contai mon aven-
„ ture. Il me regarda fixement , & haussa les
épaules en disant d'un ton compatissant , *ô*
Christ ! L'air consterné du pédagogue
me fit augurer mal de mon protecteur ; je
le priai donc de m'honorer de ses conseils.
Il me le promit , & commença dès cet ins-
tant à s'en acquitter avec beaucoup de fran-
chise : il nous indiqua un perruquier pour
faire couper mes cheveux , & me conseilla
très-fort de me défaire de mes regards hé-

(**) Ce mot doit être pris dans le sens que
l'on diroit ici un Cousin de *Jean de Nivelle*.

bêtés & campagnards , avant que de paroître chez M. Cringer. Comme nous étions sortis , il me rappela , pour me dire de faire en sorte de remettre ma lettre à M. Cringer en main propre.

Nous partîmes, Strap me suivit, & se félicitoit de la bonne réception que son ami nous avoit faite ; il me dit qu'il l'avoit assuré qu'avant trois jours il lui trouveroit une boutique. „ Mais, allons d'abord, ajouta mon
 „ camarade, chez le perruquier qu'il nous
 „ a indiqué, afin de vous choisir une per-
 „ ruque à ma fantaisie ; n'ayez pas peur
 „ qu'avec moi l'on vous trompe, ni qu'on
 „ vous fasse passer des cheveux morts pour
 „ de bonne marchandise. » Nous entrâmes en effet dans la boutique d'un perruquier, où Strap, pour me prouver l'étendue de ses connoissances, marchanda si long-tems, & tint tant de propos inutiles, que le marchand le pria vingt fois de sortir de sa boutique, & de voir ailleurs. Je fus donc obligé, pour conclure notre marché, de choisir moi-même ; &, contre l'avis de mon camarade, je m'accommodai d'une petite perruque ronde, que je payai quinze schelings. Nous retournâmes ensuite à notre logis, où Strap me coupa ces cheveux, qui avoient si fort choqué les yeux du maître de langues, & m'avoient attiré une scène, qui, quoiqu'elle eût tourné à mon avantage, n'en étoit cependant pas moins désagréable.

Nous nous levâmes le lendemain de très-bonne heure, parce qu'on nous avoit dit que M. Cringer ne donnoit audience à ceux qui avoient affaire à lui, que depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, qu'il sortoit pour se trouver au lever du Ministre. Quand nous fûmes arrivés à la porte de M. Cringer, Strap, par politesse, & pour m'épargner la peine de frapper moi-même à la porte, prit le marteau, & frappa si fort & si long-tems, qu'il allarma toute la rue. Un voisin, fâché sans doute de ce que, par ce bruit, il avoit interrompu son sommeil, lui jetta d'un second étage un pot de chambre sur la tête, avec tant de succès, que le pauvre garçon n'en perdit pas une goutte. J'étois par bonheur à une certaine distance, & ne participai point à l'infection de ce déluge. Un domestique ouvrit la porte, & ne voyant que nous dans la rue, me demanda du ton le plus impertinent, d'où vient que je faisois tant de vacarme ? & ce que je voulois ? Je lui répondis que je désirois avoir l'honneur de parler à son maître. Le laquais me répartit qu'avant d'en venir là, j'allasse apprendre à vivre ; & me ferma en même tems la porte sur le nez. Irrité de ce procédé, je grondai fort Strap qui me l'avoit attiré ; mais il ne songeoit qu'à son malheur, & sans faire attention à ce que je lui disois, il tordeoit sa perruque, pour en exprimer l'urine. Il prit une grosse pierre, & la lança avec

tant de force contre la porte de la maison d'où il avoit été si bien arrosé , qu'il en brisa la ferrure. Il se mit ensuite à courir de toutes ses forces, sans s'embarasser de ce que je deviendrois ; mais je ne fus pas long-tems à délibérer ; & , suivant son exemple , je me mis à courir de mon mieux , pour échapper au ressentiment de ceux qui demeuroient dans la maison.

Nous nous trouvâmes au point du jour dans un quartier qui nous étoit totalement inconnu ; nous marchions de côté & d'autre , sans trop favoir où nous allions ; nous nous arrêtions presque à chaque pas , pour considérer les différens objets qui nous frappaient. Un homme assez bien mis s'arrêta près de nous , il se baissa pour ramasser quelque chose ; nous regardions pour voir ce que c'étoit : mais il se tourna vers nous , & me dit , avec l'air du monde le plus scrupuleux ; Monsieur , vous venez de laisser tomber une demi-couronne , je vous la rends. Je fus édifié de cette marque de probité ; j'étois certain de n'avoir rien perdu : je lui dis donc que cette piece n'étoit point à moi. Il insista beaucoup , & m'engagea de voir dans ma bourse. Je l'ouvris effectivement , & lui fis voir cinq guinées , trois schelings & deux sols , ce qui faisoit exactement mon compte. En ce cas , me dit-il , c'est un profit pour nous ; vous étiez présent lorsque je l'ai trouvé ,

vous êtes conséquemment en droit d'en exiger votre part. Tant de désintéressement me frappa d'admiration, je refusai constamment de rien accepter. „ Eh bien, me dit-il, „ il, messieurs, vous ne me refuserez pas „ la satisfaction de vous régaler d'un „ verre de ratafiat; vous n'êtes pas de ce „ pays-ci, à ce qui me paroît; je serai ravi „ de faire connoissance avec de braves gens „ comme vous. Je voulois me refuser encore à cette invitation; mais mon camarade me dit à l'oreille, que ce seroit mal répondre aux politesses d'un si galant homme, & qu'il pourroit le trouver mauvais. Où irons-nous; me dit l'inconnu? je ne connois guere ce quartier-ci: nous lui dîmes que nous ne le connoissions pas non-plus. Allons, nous dit-il, nous entrerons dans le premier cabaret que nous trouverons ouvert. Chemin faisant, cet honnête fripon [car c'en étoit un] nous entretint de la sorte: „ Au- „ tant que je puis m'y connoître, vous êtes „ Ecoffois, Messieurs; ma grand'mere paternelle étoit de votre pays: je ne fais si „ c'est la raison qui fait que j'ai pour tous „ les gens de sa nation une estime dont je „ me fais bon gré, puisque les Ecoffois en „ général sont des gens pleins d'honneur; il „ n'est presque point de famille chez vous „ qui ne puisse réclamer un des héros de „ notre histoire: vous y avez les Douglas, „ les Gordons, les Campbels, les Hamil-

„ tons ; nous n'avons pas en Angleterre af-
 „ furément des familles aussi anciennes. Est-
 „ il d'ailleurs un pays où l'on reçoive une
 „ meilleure éducation que dans le vôtre ?
 „ j'ai connu il y a quelques années un Quin-
 „ caillier qui parloit aussi bien le Grec &
 „ l'Hébreu que sa langue naturelle. J'ai eu ,
 „ quant à moi , un valet Ecoffois , qui se
 „ nommoit Grégoire , à qui j'aurois confié
 „ aveuglément , & sans compter , tous
 „ les trésors du Pérou.

Cet éloge de ma patrie me toucha si fort le cœur , qu'en cet instant j'aurois donné , non-seulement tout mon argent , mais même tout mon sang pour le panégyriste. Strap étoit de son côté si fort ému , qu'il ne put retenir ses larmes. Enfin nous apperçûmes dans une rue fort étroite un cabaret , dans lequel nous entrâmes ; nous y vîmes un homme qui fumoit sa pipe. Notre conducteur nous demanda si nous n'avions jamais mangé des œufs au Slip ; [*] lui ayant répondu que non , il dit qu'il vouloit nous en régaler , & nous en fit préparer une quarte ; il nous fit en même-tems apporter des pipes & du tabac. Nous bûmes & nous mangea-

(*) Le *Slip* est une liqueur composée d'Eau-de-vie & de Sucre , dans laquelle on fait cuire des œufs ; elle est fort commune en Angleterre.

mes de fort bon appétit ; nous nous amufames enfuite quelque tems à caufer. La conversation roula fur les pieges que l'on tenoit aux jeunes gens fans expérience , & aux étrangers qui arrivent dans Londres. Il nous cita tous les différens tours que l'on joue tous les jours à ceux qui ne font point fur leurs gardes ; & nous donna de fi bons avis pour nous en garantir , que nous bénîmes mille fois le ciel de nous avoir fait rencontrer un fi parfait honnête homme.

Après que nous eumes bu & mangé fuffifamment , notre bon ami fe mit à bâiller ; il nous dit qu'il avoit paffé toute la nuit auprès d'un malade , & propofa de nous amufer à quelque chofe , pour l'empêcher de s'endormir. „ Si nous étions à quatre , dit-
„ il , nous ferions une partie de Wisk ; [*]
„ mais malheureusement nous ne fommes
„ que trois , & c'eft le feul jeu que je fache.
„ Je m'amufe rarement à jouer aux cartes ,
„ & cela ne m'arrive que dans le tems où
„ j'y fuis engagé par complaifance , ou
„ pour m'empêcher de dormir , comme au-
„ jourd'hui. „ Je ne jouois pas mal à ce jeu du Wisk ; Strap s'en acquittoit affez bien de fon côté ; c'eft pourquoi je ne pus m'empêcher de dire que j'étois fâché qu'il n'y

[*] C'eft un jeu à peu près femblable au Quadrille.

eût pas un quatrieme. L'homme que nous avions vu en entrant au coin du feu , nous dit que sa pipe étant finie, il feroit , si nous voulions , notre partie , pourvu que nous ne jouassions point trop gros jeu. Nous acceptames sa proposition avec plaisir : nous tirames les cartes , il tomba mon associé. Nous jouames à trois sols la partie ; notre conducteur feignit de s'ennuyer du jeu ; il étoit , disoit-il en guignon , & proposa , si nous voulions continuer de jouer , de changer d'associés , parce que Strap , disoit-il , n'avoit pas plus de bonheur que lui. J'acceptai la proposition d'autant plus volontiers , que les deux inconnus me paroissoient jouer assez négligemment , & sans y entendre finesse. Je leur gagnai encore trente schellings en fort peu de tems , parce qu'à mesure qu'ils perdoient ils doubloient le prix de la partie ; mais bientôt la fortune nous abandonna : nous perdimes , non-seulement tout notre gain , mais encore quarante schellings en sus , sans nous appercevoir qu'on nous dupoit. Strap n'étoit point du tout content , je ne l'étois pas davantage que lui. Nos deux fripons , affectant le désintéressement de deux bons joueurs , nous proposerent de prendre notre revanche. Nous acceptames la proposition , & nous gagnames effectivement quelques schellings , puis après nous reperdimes : nous nous rengageames de nouveau , & regagnames quelque chose.

Strap alors me conseilla de quitter le jeu ; mais l'un des joueurs s'emporta contre la fortune qui me favorisoit : vous avez , me disoit-il , plus de bonheur que de science. ce reproche me piqua : je lui proposai de tenter encore mon savoir faire , & de faire de son mieux pour me convaincre d'ignorance ; protestant que je ne l'en croirois pas sur sa parole. Il accepta le défi , je me rengageai de plus belle ; mais j'en fus bientôt puni , en moins d'une heure je perdis tout mon argent , sans en être devenu plus sage ; car je priai Strap de me prêter six sols , pour faire un dernier effort : il eut la prudence de me refuser absolument. Cependant celui des deux escrocs qui s'étoit introduit le dernier dans notre compagnie , sortit avec mon argent ; l'autre feignit de compâtrer à ma peine , & me tint ce discours. « Je prends infiniment part à votre malheur , & j'y remédierois de tout mon cœur , s'il étoit en mon pouvoir ; pourquoi diantre aussi vous entêter de la sorte ? lorsqu'un joueur gagne , il doit pousser sa chance aussi loin qu'elle peut aller ; mais pour peu qu'elle lui tourne le dos , il ne doit point s'obstiner contre elle. Vous êtes jeune , à votre âge , on n'écoute que ses passions ; mais il faut apprendre à se modérer. Au reste , il n'est point de meilleur maître que l'expérience ; celle que vous venez de faire , vous rendra plus modérés l'un & l'autre. Mais pourtant , je

ne fais si ce Monsieur, qui vient de gagner votre argent, l'a gagné bien légitimement; quoi, vous ne vous êtes pas apperçu des signes que je vous faisois de quitter le jeu?» Je répondis que non: » Comment non, reprit-il, vous étiez donc terriblement préoccupé. » Ce fripon, après ce beau discours, eut encore l'impudence de venir me demander à l'oreille, » si j'étois bien convaincu de la probité du jeune homme qui étoit avec moi; qu'il lui avoit vu faire des grimaces qui le lui rendoient suspect de mauvaise foi. Je lui protestai que mon camarade étoit un fort honnête garçon, qu'il n'avoit jamais mérité qu'on eût de pareils soupçons sur son compte, & que les grimaces qu'il lui avoit vu faire, provenoient au contraire du chagrin qu'il avoit de me voir perdre. En ce cas-là, reprit notre homme, je lui fais réparation. » Il demanda ensuite à l'hôte, combien il falloit pour notre dépense: le cabaretier lui demanda 18 sols, qu'il eût la générosité de payer à lui seul. Il nous tendit la main, nous embrassa, & nous dit en se retirant, qu'il ne manqueroit pas de chercher les occasions de nous revoir.



C H A P I T R E X V.

Réflexions de Strap sur l'indiscrétion de Roderik ; il lui donne sa bourse. Roderik se présente à M. Cringer , qui le recommande à M. Staytape. Un ami de Roderik l'instruit des moyens de s'avancer dans le bureau de la marine , & dans le college des chirurgiens. Strap trouve une boutique.

Nous retournions au logis ; Strap murmuroit le long du chemin : « nous voilà dans de beaux draps , disoit-il , Dieu nous fasse la grace de sortir bien-tôt de cette ville maudite ; il n'y a que quarante-huit heures que nous y sommes , & nous avons éprouvé quarante-huit mille aventures fâcheuses : on nous a baffoués , vilipendés , insultés , couverts de fange , & submergés d'urine ; & pour comble de maux , on nous a gagné notre argent : Dieu veuille qu'il ne nous en coûte pas aussi nos oreilles. Quant à l'argent , nous ne devons reprocher qu'à nous-mêmes notre folie ; on a bien raison de dire , qu'une once de prudence vaut mieux qu'une livre d'or. » Strap prenoit mal son tems pour me faire de pareilles remontrances ; j'étois extrêmement de mauvaise humeur , & je lui en voulois

personnellement , parce qu'il m'avoit refusé quelque argent , avec lequel j'étois persuadé que j'aurois réparé ma perte. Je le regardai fierement , & lui demandai ce qu'il entendoit par ce terme de folie. Strap , qui n'étoit pas accoutumé à me voir prendre un ton si dur avec lui , resta tout interdit. Il me regarda quelque tems , & m'assura du ton le plus affectueux , que ce qu'il disoit ne regardoit que lui ; qu'il étoit trop touché de ma peine , pour vouloir l'augmenter par des reproches ; mais , ajouta-t-il , *nemo omnibus horis sapit*. Strap se tut après cela : nous arrivâmes au logis , sans nous parler davantage : Je me mis au lit dans un accablement affreux , avec la résolution de me laisser mourir de faim , plutôt que de rien demander à mon camarade pour subsister.

Strap , qui connoissoit ma façon de penser , & qui étoit intimément touché de mon malheur , après avoir gardé quelque tems le silence , s'approcha de mon lit , fondant en larmes ; il me mit une bourse de cuir dans la main. » Qu'avez-vous donc , dit-il , mon cher Roderik ? pouvez-vous agir de la sorte avec moi ? douteriez-vous de mon amitié ? vous seriez bien injuste. Tenez , voilà tout ce que je possède d'argent ; le ciel me fera la grace de m'en faire gagner avant que celui-ci soit dépensé ; sinon j'irai mendier pour vous. Non , je

ne vous quitterai jamais ; j'aimerois mieux mourir que de vous abandonner : quoique je sois le fils d'un pauvre cordonnier , soyez persuadé que je n'en ai pas le cœur moins bon qu'un autre. ? Je fus si touché des marques d'amitié du généreux Strap , que je ne pus retenir mes larmes ; je les confondis avec les siennes , en l'embrassant de tout mon cœur : je trouvai deux demi-guinées dans sa bourse , avec une demi-couronne , que je voulus lui rendre , lui disant qu'il en feroit un meilleur usage que moi ; mais il les refusa absolument , parce qu'il étoit , disoit-il , plus raisonnable & plus décent , qu'étant né ce que j'étois , je fisse les honneurs de notre bourse , & que c'étoit à lui de respecter mes goûts & ma volonté.

Je fis encore quelque instance pour engager Strap à reprendre son argent ; mais enfin il me fallut céder à son amitié pressante. Nous apprimes à notre hôte ce qui nous étoit arrivé , sans lui dire cependant combien nos finances étoient diminuées. A peine eumes-nous achevé notre histoire , qu'il nous dit , que les deux inconnus avec qui nous avions joué , étoient deux filous , qui s'étoient associés pour nous duper ; que cet honnête homme , dont nous vantions si fort la politesse & la probité , n'étoit autre qu'un misérable escroc , qui ne vivoit que par le talent honteux de duper les nou-

veaux débarqués : qu'il les attiroit communément dans des lieux où il étoit sûr de trouver quelqu'un de ses pareils pour l'aider à les piller. Le bon homme nous raconta encore les histoires de nombre de personnes qui avoient été insultées & volées , & même tuées par de pareils scélérats. Je ne pouvois concevoir, quoique j'en fusse convaincu, la vérité de ce que me disoit notre Mentor : eh quoi, disois-je, peut-on porter si loin la malice & la fourberie ! Strap, levant les yeux & les mains au ciel, pria Dieu de le préserver de pareilles embuches , ajoutant que le diable avoit sûrement élu son domicile à Londres. Notre hôte nous demanda ensuite qu'elle réception nous avions eu de M. Cringer. Nous l'informames de notre mauvais succès. Il nous dit qu'il n'en étoit pas étonné ; que nous nous y étions mal pris ; mais que, pour réussir mieux , il falloit nous comporter d'une autre façon. » Il n'y a rien à faire , poursuivit-il , chez un membre du Parlement , sans effusion d'espèces ; les domestiques ont communément la maladie du maître ; ainsi , pour être introduit chez votre patron , ne manquez pas de donner un scheling au moins au portier , sans quoi vous ne parviendrez jamais à remettre votre lettre. » Je suivis donc le lendemain cet avis ; dès que le portier m'eut ouvert , je lui glissai un scheling dans la main , en lui disant que

j'avois une lettre pour son maître. Le moyen me réussit; il prit ma lettre, me me conduisit dans une antichambre, dans laquelle il me dit d'attendre la réponse. J'y restai trois quarts d'heure, sans voir paroître personne. Pendant ce tems, je vis entrer & sortir de l'appartement plusieurs jeunes gens qui avoient été mes camarades en Ecosse : je leur tournois le dos, pour que leur orgueil n'insultât pas à ma misère. M. Cringer sortit enfin, pour reconduire un jeune homme parfaitement bien mis; je le reconnus, c'étoit Gavky : M. Cringer lui rendoit affectueusement la main, & le prioit de lui faire l'honneur de venir dîner avec lui. Le Magistrat, en rentrant, me demanda ce que je voulois ? Je lui dis que c'étoit moi qui lui avois apporté la lettre de M. Crab; il feignit d'avoir quelque peine à se rappeler mon nom : je lui dis que je m'appelois Roderik Random. Ha ! oui, dit-il, Roderik Random, je crois déjà avoir connu quelqu'un de ce nom-là. Le bon M. Cringer n'avoit pas tort, il avoit servi mon grand pere dans sa jeunesse, en qualité de valet de chambre. » Hé bien, mon enfant, me dit-il, vous vous proposez donc d'aller sur un vaisseau de guerre, en qualité de garçon chirurgien ? Je répondis par une révérence très-respectueuse. Cela ne sera pas aisé, continua M. Cringer; il y a tant de garçons qui sollicitent au bureau de la

marine, que les commissaires, pour n'être point obligés d'enregistrer malgré eux, sont contraints d'avoir une garde; cette précaution leur est nécessaire aussi pour se mettre à couvert du ressentiment de tous ceux qui ne seront pas admis. On va pourtant mettre quelques vaisseaux en commission, nous verrons alors ce que nous pourrons faire pour vous.» Cela dit, il me tourna le dos, & rentra dans son appartement. J'étois extrêmement piqué de la distinction, que, par sa façon d'agir, cet impertinent parvenu mettoit entre Gavky & moi; m'étant imaginé qu'il auroit saisi avec empressement l'occasion de me prouver sa reconnoissance, des obligations qu'il avoit à ma famille.

Lorsque je fus de retour au logis, j'appris avec un plaisir inexprimable, que Strap, par les soins du maître d'école, avoit trouvé une boutique dans le voisinage, & que son maître lui donnoit cinq schelings par semaine, outre le logement & la table. Je continuai pendant quinze jours de suite d'aller régulièrement tous les matins au lever de M. Cringer. Je fis connoissance chez lui avec un jeune homme de mon pays & de ma profession, qui le sollicitoit pour la même cause. Ce jeune homme étoit admis dans la seconde anti-chambre, où il y avoit toujours grand feu; & dans laquelle on n'introduisoit que ceux qui en

imposoient par l'élégance de leur ajustement. Pour moi, on ne me permit jamais d'y pénétrer, sans doute à cause de la médiocrité du mien; qui, à la vérité, n'étoit nullement du bon air. J'étois donc obligé de me morfondre dans la première anti-chambre, en attendant M. Cringer, n'ayant pas d'autre moyen pour me réchauffer, que de me souffler dans les doigts. Un jour, que j'avois commencé à entretenir M. Cringer, on annonça la visite de M. Staytape. Mon patron me quitta sur le champ pour courir au-devant de lui, le salua profondément, & le prenant par la main, l'appeloit son cher ami : il s'informa de la santé de sa femme & de toute sa famille. Après bien des marques de politesse & de déférence réciproques, M. Cringer me présenta à ce monsieur, sur les avis & les services duquel il me dit que je pouvois compter; m'ayant donné son adresse, il me dit que je pouvois désormais me dispenser de venir chez lui, puisque M. Staytape feroit mon affaire. Le jeune homme de mon pays avec qui j'avois fait connoissance, sortit dans cet instant, & me suivit dans la rue; il m'acosta poliment, ce qui me surprit beaucoup, & me fit concevoir de lui l'opinion la plus favorable, mon ajustement n'allant point de pair avec le sien : car il portoit un sur-tout de drap bleu avec des boutons d'or, une veste de soie richement galonnée, une culotte de velours.

noir , des bas de soie blancs , des boucles d'argent , un chapeau bordé d'or , une belle perruque à l'Angloise , avec une épée d'argent doré , & un jonc superbe qu'il tenoit dans sa main gauche. » Je suis fâché , me » dit-il , de vous voir tant de confiance en » M. Cringer , & je veux vous donner des » avis qui pourront vous être utiles , ayant » été moi-même second chirurgien sur un » vaisseau de soixante-dix pièces de canons. » Cet accueil m'inspira la plus grande confiance ; je fis part sur le champ à cet obligeant compatriote de mon projet & de mes espérances. Il haussa les épaules , & me dit que l'année précédente il avoit été dans le même cas que moi ; qu'il s'étoit long-tems reposé sur les promesses de M. Cringer ; qu'en attendant leur exécution , il avoit eu tout le tems de manger son argent , & que quand il avoit écrit à ses parens pour en avoir d'autre , il en avoit reçu pour toute réponse des reproches & des menaces ; que pour réussir au bureau de la marine , il avoit fallu mettre quelques-unes de ses hardes en gage , au moyen de quoi on lui avoit prêté de quoi faire un présent au secrétaire du ministre , qui lui avoit expédié une commission sur le champ , quoique le matin du même jour il lui eût assuré qu'il n'y en avoit point de vacante. Qu' par ce moyen , il avoit monté pendant neuf mois un vaisseau qui

venoit d'être mis hors de commission , & que le lendemain on en devoit payer tout l'équipage à Broad-Street. Que ses parens , avec qui il s'étoit réconcilié depuis , exigeoient de lui qu'il rendît régulièrement ses devoirs à M. Cringer , qui leur avoit écrit que c'étoit par sa protection seule qu'il avoit obtenu cet emploi ; que pour les satisfaire , il s'affujettissoit à rendre visite à ce prétendu protecteur , quoiqu'il fût convaincu qu'il n'étoit nullement en état de lui rendre service.

Mon compatriote me demanda ensuite si j'avois subi mes examens au college des chirurgiens ; je lui répondis que je ne savois pas seulement que cela fût nécessaire. » Nécessaire , s'écria-t-il ! Hé bon Dieu , mon cher , je vois bien qu'il faut que je vous en instruisse ; venez avec moi , je vous apprendrai tout ce qu'il faut faire. » Je le suivis , il me mena dans un cabaret , fit apporter de la bière , du pain & du fromage pour notre déjeuner , & me dit ensuite qu'il falloit d'abord me faire enrégistrer au bureau de la marine , demander au commissaire une lettre pour le college des chirurgiens , pour m'y faire examiner , que les examinateurs ensuite me donneroient une attestation pour la rapporter aux commissaires ; que le secrétaire l'ouvriroit & me diroit le contenu , après quoi je n'aurois plus qu'à solliciter pour être employé le plutôt qu'il seroit possible.

Il me dit encore que le prix de l'attestation d'un second chirurgien de vaisseau du troisieme rang étoit de treize schelings, outre les droits pour la place, qui étoient d'une guinée & d'une demi-couronne, sans compter le présent qu'il falloit faire nécessairement au secrétaire, & qui ne pouvoit être au-dessous de trois livres sterlings. Ce bordereau me fit trembler ; tout mon argent consistoit en douze schelings ; je le dis à mon nouvel ami, il entra dans ma peine ; mais en même-tems il me dit de prendre courage, que la tendre amitié qu'il avoit conçue pour moi, le déterminoit à tout faire pour m'obliger ; que pour le présent il n'avoit pas le sou, mais que le lendemain matin il devoit recevoir une assez bonne somme, qui lui étoit due au bureau de la marine, & qu'il m'en prêteroit une partie pour me mettre en état de réussir. Ce trait généreux me toucha si fort, que je crus devoir prévenir le bienfait par les témoignages de ma reconnoissance ; j'ouvris ma bourse, & le priai d'user du peu d'argent qui me restoit, comme d'un bien qui lui appartenoit. Mon généreux compatriote refusa d'abord : je le pressai de nouveau, & par complaisance il voulut bien me prendre cinq schelings, en me disant, qu'il les acceptoit pour ne point me désobliger par un refus, ajoutant qu'il n'avoit qu'à faire un pas pour en trouver, & que dans tous

les quartiers de la ville il connoissoit des gens disposés à lui prêter ; mais qu'il n'iroit point chez eux , pour ne pas avoir le chagrin de me quitter , & qu'il vouloit avoir le plaisir de passer la journée avec moi , afin de me mettre en état , par ses conseils , de me passer de M. Cringer , qui pouvoit beaucoup moins pour moi que le tailleur auquel il m'avoit recommandé. Comment donc , m'écriai-je , avec surprise , ce M. Staytape est un tailleur ! » sans doute , » me répondit-il , & malgré la bassesse de son » état , il peut mieux vous servir que M. » Cringer lui-même ; le moyen de vous » introduire chez lui , c'est de lui parler de » politique , de nouvelles & de révolutions ; » vous pouvez à ce prix gagner si bien son » cœur , qu'il ne vous refusera rien à crédit , » & vous fournira d'habits de quelque qualité que vous les souhaitiez. » Je dis à mon compatriote que j'ignorois absolument tout cela , & que si quelque chose me piquoit , c'étoit de n'avoir pas prévenu le compliment exclusif de M. Cringer , chez qui je me promettois bien de ne jamais remettre les pieds en quelque situation que je me trouvasse. Le soir vint cependant , & il fallut me séparer de ma nouvelle connoissance ; nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain , & nous nous quittâmes , après nous être cordialement embrassés ; j'allai sur le champ trouver Strap ,

je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé dans la journée. Il me blâma très-fort d'avoir prêté mon argent à un homme que je ne connoissois pas, ayant été trompé déjà par des apparences encore plus séduisantes. » Si cependant, ajouta-t-il, votre débiteur est Ecoffois, nous n'avons rien à craindre. »



C H A P I T R E X V I .

L'Ecoffois manque à son rendez-vous. Roderik est obligé d'aller seul au bureau de la marine. Un postulant le met au fait. On lui donne une lettre pour le collège des chirurgiens. Il rencontre son débiteur, qui lui fait confidence de ses amours, & veut l'engager à mettre son linge en gage pour lui faire plaisir. Roderik le refuse. Judicieuses réflexions de Strap sur l'état militaire.

LE lendemain matin je me trouvai au rendez-vous que j'avois avec le chirurgien Ecoffois ; j'attendis deux heures sans qu'il parut ; j'étois extrêmement en colère , je me mis à parcourir toute la ville , pour tâcher de le rencontrer , & le punir de sa fourberie ; j'arrivai par hasard au bureau de la marine. Je vis une troupe de jeunes gens qui se promenoient devant la porte , dont la plupart n'étoient pas mieux équipés que moi ; j'examinois la physionomie de chacun d'eux ; il y en eut un dont la figure m'inspira plus de confiance que tout autre ; je m'approchai de lui , & le priai de m'instruire dans quelle forme on devoit dresser la requête que l'on présentoit au bureau pour être renvoyé à Vexamen ; le Candidat me répondit en pur

Ecoffois, que je n'avois qu'à copier celle qu'il avoit écrite pour lui-même, sous la dictée d'un autre, qui en favoit parfaitement les formalités. Il la tira de sa poche pour me la faire lire, & me dit qu'il falloit que je la présentasse au bureau avant midi, parce que l'on ne faisoit aucunes expéditions passé cette heure. Il vint donc avec moi dans un café voisin, où j'écrivis ma requête, & la remis, conjointement avec lui, à un commis, qui nous dit de revenir chercher nos ordres le lendemain à la même heure. Cette affaire faite, je commençai à concevoir quelques espérances favorables, ce qui calma une partie de mes inquiétudes : j'étois pénétré de reconnoissance des politesses que j'avois reçues du jeune Ecoffois à qui je m'étois adressé ; je résolus de me lier plus particulièrement avec lui, bien disposé cependant à me tenir si bien sur mes gardes, que je n'en fusse point la dupe, sur-tout quant à la bourse ; les deux épreuves que j'avois faites m'avoient enfin rendu défiant, celle sur-tout du chirurgien petit-maître me revenoit dans l'esprit ; j'engageai le jeune Ecoffois à venir dîner avec moi dans mon auberge : il me fit passer en y allant par un jeu de boule, je m'y arrêtai pendant quelque tems pour voir si je n'y verrois point venir mon escroc ; mais il ne parut point. Comme mon auberge étoit à l'autre bout de la ville, j'eus le tems de con-

ter chemin faisant au jeune Ecoffois le tour qu'il m'avoit joué. Il me dit qu'il le connoissoit parfaitement, qu'il se nommoit Jackson, que c'étoit au moins le nom qu'il avoit pris au bureau de la marine, qu'il avoit la réputation d'un patelin des plus raffinés, qu'il empruntoit sans scrupule de l'argent à toutes mains, qu'il n'étoit jamais en état de rendre, n'en ayant jamais assez pour ses plaisirs; qu'au reste, quelques personnes qui le connoissoient plus à fond, lui avoient dit qu'il avoit beaucoup d'esprit & de capacité, & le cœur même assez bon, mais qu'il étoit extrêmement fourbe & madré. Ce portrait me fit craindre pour ma dette, que je me promettois cependant bien de recouvrer, si je retrouvois mon débiteur.

Le jeune chirurgien me dit encore, que Jackson ayant tout dissipé, & n'ayant aucune ressource pour s'équiper des choses nécessaires à son emploi sur mer, avoit été obligé de traiter avec un usurier, qui lui avoit fait signer un testament, ou contrat d'abandonnement, par lequel il donnoit à cet usurier une hypothèque formelle sur sa paye, qu'il toucheroit à sa place dès qu'elle seroit échue, ainsi que de tous ses effets, dont il le faisoit héritier en cas de mort, & que ce charitable Juif lui avoit envoyé quelques petits secours d'argent sur ces deux pieces de précaution, à raison de cinquante pour cent d'intérêt; que pour le présent il

étoit presque obligé de vivre d'intrigue, ses fonds ne suffisant pas actuellement pour acquitter l'intérêt des emprunts qu'il avoit déjà faits. Tomsom, après cet entretien sur Jackson, me parla de ce qui le regardoit; il me dit que depuis quatre mois ou environ on l'avoit jugé capable d'occuper une place de second garçon chirurgien d'un vaisseau du troisieme rang; que pendant tout ce tems il avoit été balotté d'un protecteur à l'autre, & que malgré les promesses d'un membre du parlement d'Ecosse, & d'un commissaire de la marine, il avoit eu la mortification de voir passer avant lui cinq ou six personnes bien postérieures en date; que n'ayant presque plus d'argent, il ne fondeoit son espoir que sur le secours d'un ami qui devoit arriver incessamment à Londres, & duquel il comptoit recevoir quelque argent pour en faire présent au secrétaire du ministre; & qu'il étoit convaincu que sans cette formalité préalable, il solliciteroit en vain cent ans pour être employé. La conformité de notre situation m'intéressoit pour Tom som (c'est le nom du jeune Ecossois); il m'avoit inspiré une sincère amitié. Nous passâmes la journée ensemble, nous vécûmes à mon auberge, & je l'engageai à venir coucher avec moi. Nous retournâmes le lendemain ensemble au bureau de la marine; nous parûmes devant le secrétaire, qui enrégistra mon nom, le lieu de ma nais-

fance, & celui de l'université dans laquelle j'avois étudié. Il me donna ensuite une lettre pour la remettre aux chirurgiens examineurs. Je payai de droits une demi-couronne entre les mains du commis qui me la délivra; je lui donnai aussi un scheling pour fraix d'enrégistrement. Tout mon avoir se trouva réduit pour lors à deux schelings. Loin d'être en état de payer les droits de l'examen au college des chirurgiens, il ne m'en restoit pas assez pour subsister une semaine. Dans cette perplexité, j'allai confier ma triste situation au généreux Strap, qui me pria de ne m'inquiéter de rien, & m'assura qu'il mettroit plutôt ses razors en gage que de me laisser manquer de la moindre chose. J'étois pénétré de plus en plus des marques d'amitié de mon officieux camarade; je lui dis que je ne voulois pas abuser de ses bontés, & que puisque je ne pouvois pas espérer de me faire un sort plus avantageux, j'étois déterminé à me faire soldat. Strap frémit à ce mot, & devint pâle comme la mort; il m'embrassa tendrement, se jeta à mes genoux, & me pria les larmes aux yeux de renoncer à ce projet. « Y pensez-vous, me dit-il, mon cher ami? Songez-donc que nous allons avoir la guerre, & que peut-être on vous enverra servir contre les François, qui vous tueront comme un lapin; que le ciel nous préserve toute notre vie

de salpêtre & de plomb, & nous fasse la grace de mourir dans notre lit en bons chrétiens, comme ont fait mon pere & mon grand-pere; je n'ai point de goût pour les morts subites. Toute la gloire du monde ne vaut pas pour moi la perte d'un petit doigt; je veux avoir le tems de faire mon acte de contrition, sans aller comme un fou m'exposer à périr d'un coup de mousquet, à la fleur de mon âge, & dans le tems que j'y penserois le moins. Croyez-vous que ce parti puisse faire votre fortune? & quand cela seroit, mon cher ami, ne seroit-elle pas achetée trop cher, par les dangers auxquels vous seriez exposé. Les richesses ont des aîles, dit le sage, elles se dissipent. Rappelez-vous ce que dit Horace à ce sujet :

*Non domus, aut fundus, non ævis acervus
& auri.*

*Ægroto Domini deduxit corpore febrim;
Non animo curas.*

« Combien n'aurois-je pas à vous citer d'auteurs, pour vous prouver que vous auriez tort de prendre ce parti; mais ce n'est pas la peine. J'ai pourtant à vous dire que si vous vous faites soldat, je ferai la même sottise, que si nous sommes tués, vous répondrez de ma mort devant dieu, aussi bien que de la vôtre, & peut-être de celle

de tous les malheureux que nous tuerons dans une bataille. Ainsi, contentez-vous des secours que je vous offre, en attendant ceux de la providence, sinon vous me verrez suivre votre désespoir, & plonger avec vous mon ame & mon corps dans une perdition éternelle, dont je prie dieu cependant de nous préserver.» Quoique je fusse pénétré de ce discours, je ne pus m'empêcher de rire du ton avec lequel le pauvre Strap me haranguoit : je lui promis de ne rien faire sans le consulter & sans son aveu. Ma promesse le consola ; il me dit que dans deux jours il me remettrait ses gages de la semaine. Il me conseilla en même-temps de faire en sorte de rencontrer Jackson, & de le forcer à me rendre ce que je lui avois prêté. Je courus la ville pendant plusieurs jours dans cette intention, sans pouvoir rien apprendre de certain à son sujet ; mais un jour, qu'après avoir bien couru, un extrême appétit me fit descendre dans une gargotte souterraine, comme à mon ordinaire, je fus fort étonné d'y trouver Jackson, qui dînoit tête-à-tête avec un valet de pied. Dès qu'il me vit, il se leva, me prit par la main, & me dit qu'il étoit ravi de me voir, parce qu'il avoit intention de me rendre visite l'après-midi. J'étois charmé de cette rencontre, & la maniere persuasive dont il s'excusa, triompha tout-à-fait de mon ressentiment. Je m'assis pour dîner,

& je me flattai, que non-seulement Jackson me rendroit ce qu'il me devoit avant que nous nous séparassions, mais encore qu'il me prêteroit l'argent nécessaire pour subvenir aux fraix de mon examen. Je dînai de fort bon appétit auprès de lui, il paya mon écot, prit ensuite congé du valet de pied, & sortit avec moi. Nous entrâmes ensemble dans un cabaret à bierre; nous fîmes apporter un demi-pot, & nous liâmes conversation. « Vous me regardez sans doute, me dit-il, M. Random, comme un homme sans parole, j'avoue que les apparences sont contre moi; mais je suis certain que vous changerez d'opinion, quand vous saurez le motif qui m'a empêché de vous la tenir. A peine vous eus-je quitté, que je reçus un billet d'une dame qui.... on peut se confier à vous sans courir aucun risque? Apprenez donc un secret qui va vous étonner; je suis sur le point d'épouser une dame riche de vingt-mille livres sterlings, outre ses espérances; je vous avoue que le penchant de cette femme pour moi me paroît bien singulier: je ne fais pas où diable elle est allée se persuader que je suis aimable: au reste, les femmes ont des caprices, mais les gens sensés savent en profiter. Vous avez bien vu ce valet de pied qui dînoit avec nous, c'est un de ces honnêtes jeunes gens, qui portent la livrée pour leur plaisir, & pour passer le tems; c'est par son moyen

que j'ai été introduit chez la dame en question : ils ont tous deux eu de mon argent ; mais je ne dois pas regretter ma dépense , elle m'a dieu merci bien profité : maintenant je.... reculons-nous un peu, de peur qu'on ne nous écoute.... Je lui ai proposé de m'épouser , elle y consent , & le jour est fixé. C'est une femme charmante, elle écrit comme une ange ; elle a autant de mémoire que de talens , & fait par cœur toutes les tragédies Angloises , qu'elle récite aussi bien que les meilleures actrices de Drury-lane. Elle aime passionnément les spectacles ; de façon que , pour être plus près du théâtre , elle a pris son logement dans la place. Vous allez juger de son esprit par cette lettre que j'ai reçue d'elle. » Jackson me présenta alors une missive dont la suscription étoit.

AU MORTEL LE PLUS DIGNE DE MON CŒUR.

Je ne pense plus qu'à vous , mon cher Jackson , vous êtes l'unique objet qui m'occupe ; mon cœur palpite , un doux frémissement le saisit à votre souvenir ; lorsque Morphée , profitant des ombres de la nuit , répand ses heureux pavots sur les yeux fatigués de l'univers ; quand le blond Phœbus , sortant du sein de Thétis , & suivant les pas de la vigilante Aurore , sur son char tout éclatant , vient rendre la lumière au monde ,

monde, je vois toujours l'aimable, le spirituel, le galant, le brave, le généreux Jackson. Que je soupire ardemment après notre hyménée ! les jours sont pour moi des années ; & les semaines des siècles. Dieu d'amour ! non, tu n'auras plus de charmes pour moi, tant que l'unique objet de mes vœux ne viendra point jouir de tes douceurs dans les bras de sa fidelle CLAYRENDER.

Je lisois cette lettre à demi-voix, Jackson s'extasioit à chaque mot, il frottoit ses mains, & paroissoit animé de la joie la plus vive. « Eh bien, mon cher, me dit-il, en me claquant dans la main, voilà du style que cela ! que pensez-vous de ce poulet ? » Je lui répondis qu'il étoit si merveilleux, que je n'y avois rien compris, si ce n'étoit la dernière phrase, qui m'avoit paru peu scrupuleuse. « Bon, bon, me dit-il, vous n'y pensez pas, cette lettre est aussi tendre que sublime ; en vérité cette femme a bien de l'esprit ! il faut l'avouer, c'est une créature divine, elle m'enchanté ; mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'elle m'aime.... mais, à l'adoration ! ... Voyons maintenant que je me consulte sur l'usage que je ferai de son bien ; d'abord je veux vous.... mais non, je ne veux rien vous promettre, car vous ne m'en croiriez point, je vous ai déjà manqué de parole, les effets parleront. Me conseillez-vous, continua Jackson, d'a-

Tome I. I

cheter quelque charge , ou d'employer mon argent en biens-fonds , comme des terres , que j'irois faire valoir moi-même , en me retirant pour toujours à la campagne ? » Je lui répondis , qu'ayant couru le monde comme il avoit déjà fait , il ne pouvoit prendre un parti plus sage : je m'étendis sur les agrémens de la vie champêtre ; je lui citai tous les Poëtes Grecs , Latins & Anglois qui en avoient parlé. Il parut se rendre à mon avis , & me dit , que , quoiqu'il eut vu une grande partie de l'univers , tant par terre que par mer , ayant croisé pendant trois mois dans la Manche , il ne feroit pas content qu'il n'eût fait le voyage de France ; qu'il comptoit y mener sa femme avec lui , avant que de prendre le parti que je lui conseillois. J'approuvai son projet , je lui demandai s'il comptoit que ce mariage dût se terminer bientôt. « Il se feroit dès demain , me dit-il , s'il ne me manquait quelqu'argent dont j'ai besoin pour plusieurs emplettes , & pour les fraix de certaines formalités préliminaires. Un de mes amis , sur lequel je comptois beaucoup , est malheureusement absent depuis trois semaines , & ne sera à Londres que dans huit jours ; j'ai manqué l'instant de ma paie à *Broad-Street* , pour m'être amusé une demi-heure de trop chez ma prétendue ; mais il y aura un paiement à *Chatam* la semaine prochaine , où l'on doit envoyer les comp-

tes du vaisseau : j'y ai chargé un ami de ma quittance, qui voudra bien recevoir pour moi. Eh bien, lui dis-je consolez-vous, votre mariage n'étant retardé que de huit jours, ce n'est pas un grand malheur. Si fait vraiment, me dit-il; j'ai nombre de rivaux, qui tireront avantage contre moi de ce retardement : il n'est pas décent que j'avoue que c'est faute d'argent que je ne conclus point cette affaire, & si je ne l'avoue point, on m'accusera de froideur & d'indifférence, ce qui seroit encore pis. » Je convins avec Jackson qu'il avoit raison, & lui demandai comment il comptoit se tirer d'affaire. « Ma foi, dit-il, en se frottant le front, je n'en fais trop rien, je voudrois trouver quelqu'ami qui me rendit service : ne connoîtriez-vous personne qui soit en état de me prêter de l'argent pour un jour ou deux ? Je l'assurai que je ne connoissois personne à Londres, & que je n'y trouverois pas une guinée de crédit, même quand ma vie en dépendroit. Cela est triste, reprit Jackson, je voudrois avoir quelque chose à mettre en gage ; mais diantre, vous avez-là de beau linge ; (il touchoit alors mes manchettes) combien avez vous de chemises de cette espece ? » Je lui répondis que j'en avois six garnies & six qui ne l'étoient point. « Mais vous n'y pensez pas, me dit-il d'un air étonné, à quoi bon tant de chemises, le plus riche des chirurgiens

de cette ville n'en a que quatre ; pour moi je n'en ai que deux que je porte alternativement. Il ne tient qu'à vous d'avoir de l'argent sans vous incommoder ; défaites-vous de votre superflu ; autant que je puis m'y connoître , chacune de ces chemises vaut dix-huit schelings comme un denier , mettez-les en gage pour la moitié du prix ; huit fois huit font soixante-quatre ; c'est-à-dire , trois livres sterlings quatre schelings. Je n'entrai point dans l'examen du calcul de mon homme , qui , malgré tous ses discours n'eut pas pour cette fois le talent de me séduire. Doucement , doucement , lui dis-je , M. Jackson ; ne disposez-pas , s'il vous plaît , de mon linge sans mon aveu ; payez-moi d'abord la demi-couronne que vous me devez , & nous parlerons après cela d'autres choses. » Il me protesta qu'il n'avoit pas plus d'un scheling dans sa poche , mais que si je voulois mettre mes chemises en gage pour lui , il commenceroit par me payer ce qu'il me devoit : cette proposition impertinente m'échauffa ; je lui dis résolument qu'il falloit me payer , & que je ne le quitteroï point que cela ne fût fait ; que quant à mes chemises , je n'en mettrois pas une en gage pour le tirer du gibet. Jackson prit la chose en riant , ensuite il me dit d'un ton séducteur , qu'il étoit bien dur pour lui que son meilleur ami lui refusât une bagatelle qui le mettroit en état de faire sa

fortune & la mienne. « Comment ne rougissez-vous pas , poursuivis-je , de me proposer de mettre mes chemises en'gage ? Que n'y mettez-vous vous-même votre épée , il n'est pas douteux que vous en auriez davantage. Y pensez-vous , me dit-il ? pourrois-je ensuite paroître décemment sans épée ? Sans cela , croyez-vous que j'eusse balancé à le faire. » Jackson ne gagna rien , je ne fus point touché de son scrupule , & je m'obstinai à garder mon linge ; & mon homme , déterminé par mon conseil , me mit son épée entre les mains , & me montrant une maison dont l'enseigne étoit aux trois Renards , il me pria de l'y porter sans le nommer. Je voulus bien lui rendre ce service ; j'entrai dans la boutique de l'usurier , je lui demandai deux guinées à emprunter , qui lui seroient rendues dans un tems prescrit par celui à qui elle appartenoit , & qui se nommoit Thomas Villiams. « Deux guinées ! s'écria l'usurier , en regardant l'épée. Ho ! je la reconnois , elle a été ici dix fois pour trente schelings. Comme je crois que la personne à qui elle appartient la retirera dans peu , je veux bien lui prêter les deux guinées. » Il me les donna en effet , & je les portai sur le champ au cabaret où j'avois laissé Jackson : je lui comptai trente-sept schelings , & je retins les cinq qu'il me devoit. Il compta son argent. Comment , me dit-il , « est-ce que

l'on ne vous a pas donné votre compte.... Ah! Je n'y pensois pas. Vous avez apparemment retenu les cinq schelings que je vous dois? Vous m'auriez fait plus de plaisir de prendre la guinée toute entière; car dès que j'entame une pièce, je ne sais ce qu'elle devient. » Je le remerciai, en lui disant qu'il me suffisoit de ce qui m'étoit dû, & que je ne voulois pas lui rien devoir, parce que je ne savois comment je pourrois m'acquitter. « Que de façons, me dit-il; doit-on en agir de la sorte entre amis? Est-ce que, lorsqu'on est dans le besoin, on doit se faire un scrupule d'emprunter? On restitue quand on est en état de le faire. Allons, allons, rendez-moi vos cinq schelings, & acceptez cette demi-guinée que je vous offre, & vous me la rendrez quand vous pourrez; point de scrupule, je ne vous en parlerai jamais. » J'hésitois à accepter cette offre généreuse, qui, dans Jackson, partoît moins de l'envie d'obliger que de celle de dépenser de l'argent. Je me rendis enfin, en l'assurant de la plus parfaite reconnoissance. Il voulut me mener au spectacle; après quoi nous nous séparâmes: je retournai chez moi avec une bien meilleure opinion sur le compte de ce jeune homme que je n'avois le matin. Je racontai mon aventure à Strap, qui m'en félicita. » Je vous l'avois bien prédit, me dit-il, que si c'étoit un Ecossois, nous n'avions rien à

craindre. Qui fait si le mariage ne peut pas nous faire notre fortune à tous ? Vous avez sans doute entendu conter l'histoire d'un jeune homme du pays, qui, quoique garçon boulanger, n'a pas laissé de faire en cette ville une fortune considérable par un mariage de cette espece. Il va, dit-on, dans un beau & bon carosse ; mais moi qui vous parle.... oh ! je ne veux rien dire, sinon qu'hier matin, étant à raser un monsieur chez lui, j'ai vu une jeune demoiselle extrêmement jolie, qui a décoché tant d'œillades à quelqu'un que je ne nommerai pas... mon cœur en a tellement été ému.... mais tellement, que la main m'en trembloit ; aussi, j'ai eu le malheur d'entâmer le nez du monsieur que je rasois. Ce qui l'a mis dans une si grande colere contre moi, qu'il a voulu me donner des coups de canne, mais cette aimable demoiselle l'a apaisé. *Omen haud malum ?* Est-ce qu'un garçon perruquier ne vaut pas bien un garçon boulanger. Je soutiens moi qu'il est beaucoup au-dessus. Le boulanger use de farine pour le ventre, mais le perruquier pour la tête, *atqui* la tête est plus noble que le ventre, *ergo*, le perruquier est plus noble que le boulanger. Qu'est-ce en effet que le ventre sans la tête : on m'a dit outre cela que ce fortuné mitron ne savoit ni lire ni écrire ; vous savez que je fais tous les deux, & qu'outre cela je fais le latin.

J'ai donc tout lieu d'espérer que... mais je me tais ; car vous vous imaginerez que j'ai de la vanité , & je vous réponds du contraire ; l'orgueil me déplaît à la mort , je ne sache rien de plus présomptueux. Strap , en disant cela , tira de sa poche un petit bout de chandelle , avec lequel il redressoit son toupet sur celui de sa perruque. » Je ne m'étois pas encore aperçu du soin qu'il commençoit à prendre de son ajustement & de sa figure. Je le parcourois des yeux , & l'en félicitai par un sourire malin qu'il entendit à merveille. Vous ne me croyez pas , me dit-il ; mais vous verrez quelque jour... vous verrez...



CHAPITRE XVII.

*Examen de Roderik au Collège des Chirurgiens. Dispute entre les examinateurs. Déguisement de Jackson. Motif qui y donne lieu. Il est découvert. Il court risque d'être envoyé à Bridwell. [*] Partie nocturne de Roderik avec lui. Ils sont menés par le Guet devant le Juge de Paix.*

STRAP, qui sembloit n'exister que pour moi, me remit avant de sortir tout l'argent qu'il avoit gagné dans la semaine, ce qui me conserva ma demi guinée entière jusqu'au jour de l'examen. Je partis pour aller au collège des chirurgiens subir mon examen; le cœur me palpitoit en chemin, j'y arrivai cependant, & me promenai pendant quelque-tems sous le vestibule de la salle, avec un grand nombre de jeunes postulans comme moi. J'apperçus parmi eux Jackson, j'allai le joindre, & lui demandai des nouvelles de ses amours; il me dit qu'il n'étoit pas plus avancé que lorsqu'il m'avoit vu, son ami n'étant pas encore revenu, & le paiement de Chatam étant retardé, ce qui l'empêchoit de conclure son affaire. Je lui demandai quelle affaire l'amenoit au collège; il me répondit qu'il vouloit mettre deux cordes à son arc, afin que si l'une lui

[*] Maison de Force.

manquoit, il pût se servir de l'autre, & qu'il comptoit mettre sur la brune ses talens à profit. Nous étions encore à parler ensemble, lorsque nous vîmes sortir de la salle d'examen un récipiendaire, dont le visage étoit pâle comme la mort : il étoit outre cela tout en sueur. Il avoit le regard effaré comme s'il eût vu quelque fantôme : nous l'entourâmes aussi-tôt, pour lui demander quelles étoient les formalités qu'il avoit effuyées; il nous détailla les demandes & les réponses : nous en consultâmes successivement une douzaine d'autres qui nous firent le même plaisir. L'huissier m'appela à la fin d'un ton qui me fit trembler; il me sembloit que j'entendisse la trompette du jugement. J'entrai donc en tremblant dans une vaste salle, où je vis une douzaine de visage graves, symétriquement arrangés autour d'une grande table. Un des examinateurs m'ordonna de m'avancer, d'un ton si rauque, que j'en perdis presque tout sentiment : il me demanda d'abord d'où j'étois; je lui répondis que j'étois Ecoffois, » Ecoffois, reprit-il, aigrement, je m'en doute bien. Nous ne voyons plus que de ces gens-là. Il en vient tout autant ici nous accabler qu'il y a eu autrefois de sauterelles en Egypte. Dites-moi donc : de quelle province, de quelle ville ou village êtes-vous né. Je satisfis à ses questions. Combien, continua-t-il, avez-vous

» été détenu en apprentissage ; je repondis
 » que j'y avois été trois ans. En vérité, en
 » vérité, dit-il avec transport, je n'y con-
 » çois rien. Comment peut-on envoyer à
 » l'examen des jeunes gens si neufs ? il faut,
 » ajouta-t-il, en s'adressant à moi, que vous
 » soyez bien présomptueux pour vous ima-
 » giner être suffisamment instruit en si peu
 » de tems, pendant qu'un apprentif, en
 » Angleterre, avant d'oser se présenter à
 » l'examen, est obligé de donner sept
 » années de son tems. Vos parens eussent
 » bien mieux fait, s'ils vous avoient fait ap-
 » prendre un bon métier tel que celui de tis-
 » serand ou de cordonnier ; mais leur sot or-
 » gueil a voulu vous faire un monsieur, à quel-
 » que prix que ce soit, sans réfléchir que leur
 » indigence ne leur permettoit pas de tirer
 » parti de votre éducation. » Cet exorde
 n'étoit point du-tout propre à me remettre ;
 il m'intimidoit si fort, au contraire, que
 je ne pouvois presque plus me soutenir. Un
 gras & corpuleux examinateur, vis-à-vis
 duquel j'étois, & qui tenoit devant lui une
 tête de squelette, s'en étant apperçu, pria
 monsieur Snarler de me parler avec un peu
 plus de douceur ; & s'adressant à moi, il
 me dit de prendre courage & de ne rien
 craindre. Après m'avoir donné le tems de
 me rassurer, il m'interrogea sur l'opération
 du trépan ; il fut très-satisfait de mes répon-
 ses. Celui des examinateurs qui m'interrogea

le second , étoit un goguenard , qui me demanda si je n'avois jamais vu faire d'amputation ; je lui dis qu'oui. C'est donc sur quelque corps mort , repliqua-t-il ? » Si , » dans un combat sur mer , on vous ap- » portoit à panser un homme dont la tête » fut séparée de son corps , comment vous » y prendriez-vous ? Je réfléchis quelque » tems , & je lui dis que je ne connoissois » gueres d'auteurs qui traitassent d'un pa- » reil pansement. ,, La simplicité de ma réponse , ou la malice de la question , fit sourire presque tous les membres , excepté monsieur Snarler , l'animal du monde le plus taciturne. Le joyeux examinateur , animé par le succès de sa pointe , voulut tenter fortune pour une autre. ,, Supposez , » dit-il , qu'on vous appelât pour un ma- » lade qui fut d'un tempérament plecto- » rique , & qu'il eut reçu des contusions » par une chute , que feriez-vous ? Je » répondis que je le saignerois sur le champ : » Quoi ! dit-il , avant que vous lui eussiez » lié le bras ? Cette belle saillie n'eut pas le succès dont l'auteur s'étoit flatté : il cessa donc de m'interroger , & me fit avancer vers celui qui étoit à côté de lui , qui me demanda d'un ton plein de confiance , de quelle méthode je me servirois pour guérir les plaies des intestins. Je lui détaillai tous les moyens indiqués par les meilleurs auteurs en chirurgie : il m'écouta attentive-

ment, & lorsque j'eus fini de parler : » Vous
 „ croyez, me dit-il, qu'en traitant de la
 „ sorte un blessé, vous l'empêcheriez de
 „ mourir ? Je lui dis que je le pensois effec-
 „ tivement. Avez-vous vu, continua-t-il,
 „ beaucoup de ces sortes de pansemens
 „ réussir ? Non, sans doute, & vous n'en
 „ verrez jamais. Apprenez de moi que tou-
 „ tes les plaies des intestins, grandes ou
 „ petites, sont mortelles. Pardonnez-moi,
 „ mon confrere, dit le facétieux exami-
 „ nateur, j'ai une bonne autorité pour
 „ vous prouver le contraire. Pardonnez-
 „ moi, vous-même, monsieur, repliqua
 „ l'autre, je n'ai que faire d'autorité,
 „ *nullius in verba* ; je n'en crois là-dessus
 „ que mon expérience. Mais, monsieur, dit
 „ l'Antagoniste, la raison de la chose...
 „ Une figue ! pour la raison ! s'écria l'autre,
 „ je me moque de la raison moi, donnez-
 „ moi une démonstration palpable. » L'épais
 examinateur s'échauffa aussi à son tour, &
 soutint qu'on ne pouvoit avancer avec un
 peu de connoissance de l'anatomie une pa-
 reille opinion. Cette apostrophe piqua tel-
 lement son confrere, qu'il se leva tout
 furieux, & lui demanda, le poing sous le
 nez, s'il osoit douter de ses talens & de
 son savoir. Tous les examinateurs avoient
 déjà pris parti pour ou contre, & dispu-
 toient l'un contre l'autre tous à la fois &
 sans s'entendre, lorsque le président leur

imposa silence & me fit sortir. On me rappela un quart-d'heure après, on me donna mon expédition toute scellée; mais on m'ordonna en même-tems de payer cinq schelings. Je mis ma demi-guinée sur la table, & j'attendois qu'on me rendît la moitié de ma pièce. Un des Examineurs me dit de m'en aller; je lui dis le motif qui m'arrêtoit. Il tira cinq schelings & demi, & me dit d'un ton méprisant, que je ne serois pas un véritable Ecoffois si je m'en allois sans qu'on m'eût rendu mon reste. Après cela, je fus obligé de donner trois schelings fix sous à l'huisfier, outre un scheling à une vieille femme qui balayoit la salle. Cette dépense réduisit le fond de ma bourse à treize sous & demi. J'étois prêt à sortir, quand Jackson vint à moi dans l'équipage du monde le plus grotesque; je n'eus pas le tems de m'informer de lui des raisons qui l'engageoient à cette métamorphose. Il m'avoit prié de l'attendre, je le fis, autant par curiosité, que pour ne pas refuser un homme à qui j'avois quelques obligations. Il se présentoit à l'examen pour obtenir un emploi de premier chirurgien de vaisseau, & pour déterminer plus volontiers les examineurs à l'admettre, il vouloit captiver leurs suffrages autant par la compassion que par la capacité; il avoit donc couvert ses cheveux d'une vieille & longue perruque rousse & platte, avec un chapeau qui res-

sembloit parfaitement à celui d'un ramoneur. Il portoit un crêpe noir, dont les deux bouts étoient passés dans la boutonniere d'un vieil habit tout déchiré. Au lieu de bas de soie blancs, il avoit des guêtres de drap noir : il s'étoit artistement appliqué une barbe artificielle, & contrefaisoit si bien son visage & sa voix, que j'eus beaucoup de peine à le reconnoître. Je lui demandai la raison de ce déguisement ; il me dit que le succès m'en instruiroit. On l'appela enfin sous un nom étranger ; mais, soit que la singularité de son ajustement excitât la curiosité des examinateurs, ou que ses façons d'agir & de répondre ne s'accordassent point avec son habit, il fut reconnu pour imposteur, & remis entre les mains de l'huissier pour être conduit à Bridvell ; de sorte qu'au lieu de le voir sortir avec une patente de premier chirurgien, je le vis accosté par un garde comme un prisonnier. Je fus touché de son état ; il m'aperçut, ainsi que plusieurs autres chirurgiens de sa connoissance. Pour l'amour de Dieu, nous dit-il, messieurs, rendez moi témoignage, que je suis John Jackson, & que j'ai servi, en qualité de second chirurgien, sur le vaisseau l'Elizabeth, sans quoi l'on va me mener à Bridvell. L'hermite le plus austère n'auroit pu s'empêcher de rire de sa mine & de son aventure. Nous attestâmes effectivement la

vérité du fait, nous donnâmes une demi couronne à l'huissier, qui le relâcha. Nous nous amusâmes quelque tems à ses dépens; il reprit sa belle humeur, se mit à rire avec nous de son aventure, & nous dit, que, puisqu'il avoit manqué son coup, il vouloit pour s'en punir dépenser tout son argent avant de se coucher, & nous régaler tous. Il étoit tard, j'étois éloigné de mon quartier, & j'ignorois mon chemin. Tout cela me déterminâ à me mettre de la partie. Il nous conduisit chez un cabaretier de ses amis; nous y bûmes copieusement, ce qui nous mit tous de la meilleure humeur du monde, moi sur-tout, en qui le punch augmentoit les desirs amoureux au lieu de les éteindre; je dis donc que je serois charmé d'avoir à cette heure une fille. Jackson fut ravi de ma proposition, & me dit que nous ne nous séparerions point sans être satisfait. Il paya l'écot. Nous sortîmes en chantant & dansant comme des insensés, & notre conducteur nous mena dans ces temples consacrés au culte libidineux de la déesse d'Amathonte, c'est-à-dire, au libertinage. Une des vestales de ce temple me parut mériter la préférence. Je me sentis dans la disposition de passer avec elle le reste de la nuit. Je lui fis part des impressions qu'elle avoit fait sur mon cœur. Elle y parut sensible; mais elle refusa de se rendre à mes desirs, avant que j'eusse tiré

de ma bourse des preuves authentiques de la vérité de mes sentimens. Le bas état de mes finances ne me le permettoit pas : je renonçai courageusement aux appas de ma belle , & je me vengeois ou croyois me venger de son indifférence par les traits piquans que je lui décochois de tems en tems ; mais mon amour propre m'en punissoit *in petto*. Je ne pouvois concevoir qu'une femme de ce calibre eût pu résister au pouvoir de mes charmes. Jackson , au contraire , qui avoit repris sa forme ordinaire , c'est-à-dire , son ajustement de petit-maître , étoit accablé de caresses par deux ou trois Nymphes , qu'il avoit presqu'enivrées de punch ; malgré les appas de ces belles , les vapeurs de ce nectar , dont nous avions usé très-amplement , nous assoupirent , & nous dormîmes tous jusqu'au point du jour , que la grande prêtresse nous réveilla , en présentant le mémoire de la dépense à Jackson. Il porta sa main à sa poche pour en tirer sa bourse ; mais il ne la trouva plus. Il fut si frappé de cet accident , qu'il ne put dire un seul mot. Mais , après un instant de silence , il saisit de chaque main deux Nymphes qui étoient à côté de lui , & leur jura que si elles ne lui rendoient sa bourse , il les alloit traîner au juge de paix. La vieille Sagane dit quelques mots à l'oreille d'une de ses vestales , qui sortit ; & s'adressant ensuite à nous , elle nous demanda d'un

ton vénérable de quoi il étoit question. Jackson lui dit qu'on l'avoit volé ; & que si l'on balançoit à lui restituer son argent , il alloit la faire traîner avec toute sa se- quelle à Bridvell. » Comment volé , s'é- » cria la matrone ! Dans ma maison , vo- » ler ! Mais voyez un peu cet insolent ; » messieurs & dames , je vous prends à » témoins comme on m'insulte : » la garde entra dans le moment. » Messieurs , dit- » elle , en s'adressant au sergent qui la » commandoit. Je vous charge de cet im- » pertinent , qui vient ici faire du bruit & at- » taquer ma réputation. » Tout ce tapage avoit dissipé le sommeil de la nuit & les vapeurs bachiques de la veille , qui nous avoient obscurci l'imagination. J'étois tout stupéfait. La prêtresse que j'avois piquée , par quelques propos un peu trop sincères , prit occasion de s'en venger , & nous accusa d'avoir tous part à cette insulte ; elle enga- gea donc la garde à s'assurer de nous. Nous étions tous au désespoir , excepté Jackson , qui s'étant trouvé plusieurs fois en pareil cas , n'en paroissoit nullement inquiet , & chargea à son tour la garde de s'emparer de toute la digne communauté. On nous conduisit à Round-House , (*) où Jackson , après nous avoir exhorté tous à prendre

(*) Corps-de-Garde du Guet,

courage , dit au sergent du guet qu'il avoit été volé. Il nous promet de le dire au juge de paix. Oui , oui , dit la vieille prêtresse , nous verrons de qui le témoignage l'emportera. Le sergent , pour s'éclaircir des faits sans être interrompu , fit passer Jackson dans une autre chambre , & lui parla de la sorte : » Je vois bien que la plus grande partie de votre compagnie n'est pas de ce pays-ci , & qu'on a abusé de votre bonne-foi pour vous tromper : c'est pourquoi je suis fâché de vous voir compris dans une affaire aussi fâle. Je connois bien cette femme ; elle fait depuis long-tems le métier ; & quoique dans le voisinage on porte journellement des plaintes contr'elle , elle fait s'en tirer à merveille. Elle est d'ailleurs protégée par le juge , à qui elle & toute sa suite payent une contribution régulière pour l'attacher à leurs intérêts ; comme elle est la première plaignante , il est certain qu'elle a le droit de parler la première. Il ne lui sera pas difficile de trouver des gens qui jugeront & feront des faux sermens pour tout ce qu'elle voudra , & si vous ne vous accommodez avant demain matin , vous serez bienheureux si vous & votre compagnie en êtes quittes pour aller travailler pendant un mois à Bridvell ; pourvu même qu'elle ne vous accuse point de viol & de larcin. Auquel cas , vous serez conduits à Newgate , pour y être

jugés à la première cession, & peut-être condamnés à être pendus.»

Cet avis fit tant d'impression sur l'esprit de Jackson, qu'il consentit de décharger la matrone, pourvu qu'elle lui rendît sa bourse. Le sergent lui dit, qu'au lieu de recouvrer ce qu'il avoit perdu, il lui falloit songer à se tirer d'affaire au moyen de quelque argent, & qu'il feroit si bien qu'il renverroit les parties chez elles, au moyen d'une décharge mutuelle. L'infortuné Jackson sortit après cela, & me rendit compte de la conversation qu'il avoit eue avec le sergent, qu'il avoit remercié de ses bons avis. Ce dernier, qui réellement étoit un fort honnête homme, & desiroit sincèrement de nous tirer d'affaire, fit passer à son tour notre partie adverse dans la chambre d'où sortoit Jackson, & plaida si bien notre cause, qu'elle consentit à nous décharger, à condition néanmoins que nous paierons chacun pour trois schelings de biere. Nous acceptâmes la proposition avec une joie inexprimable, & nous nous mîmes à boire jusqu'au jour, en remerciant le ciel de nous avoir préservés de Bridvell & de Newgate. Je dépensai donc jusqu'à mon dernier scheling, & je me dispois à m'en aller chez moi, lorsque le sergent m'arrêta, & me dit qu'il ne pouvoit nous relâcher sans l'aveu du juge de paix; cet inconvénient me surprit & m'affligea. Je maudis cent fois l'heure

où j'avois consenti de souper avec Jackson. On nous conduisit donc sur les huit à neuf heures du matin chez un juge près de Covent-Garden. Dès qu'il aperçut le sergent avec une troupe de prisonniers : » Bon jour, monsieur, lui dit-il, voilà ce qu'on appelle un homme exact & diligent. Si tous les autres faisoient comme vous... mais qui sont donc ces coquins que vous m'amenez là ? » Après ce début obligeant, il nous regarda tous les uns après les autres, & nous voyant un air consterné : » Oh je vois bien qui c'est, dit-il ; c'est tout autant de voleurs & de coupe-jarets ? Vous les avez sans doute trouvés en flagrant-délit en quelque maison ? Hé vous voilà, ma bonne amie ma chère madame, Haridan ; ces drôles-là vouloient donc vous voler ? Cela n'est pas douteux, continua-t-il, en me regardant. Tenez, voilà un coquin que je connois. Comment, fripon, il n'y a que huit jours que tu es sorti de Bridvell, & tu recommence déjà ton train de vie ; tu peux compter que pour cette fois tu n'en sortiras qu'aux dépens des chirurgiens. [*] J'affurai le juge qu'il se trompoit,

[*] Ceci doit peut-être s'entendre de ce que les Chirurgiens en Angleterre traitent avec les Criminels, qui se vendent à eux pour leur servir d'étude après leur supplice.

qu'il ne m'avoit jamais vu de sa vie. Comment coquin, tu oses me repliquer ? Crois-tu m'en imposer par ton baragouinage septentrional. Je suis au fait, on ne m'en impose pas aussi aisément que tu crois. Je fais bien que tu ne viens pas de si loin : allons, Clerc, écrivez. » Après quoi, *mittimus* ; son nom est Patrick Gaghagam. Jackson prit la parole, & protesta que j'étois un jeune homme nouvellement arrivé d'Ecosse, que j'étois un enfant de famille, & m'appelois Roderik Random. Le juge fut offensé de cette négative, qui ne faisoit pas honneur à sa mémoire qu'il croyoit infailible ; il regarda Jackson d'un œil sévère, mit les poings sur ses côtés, & lui demanda en secouant la tête, qui il étoit : » Il vous sied bien, monsieur, ajouta-t-il, de mentir devant moi, & d'oser me braver jusques dans mes fonctions. Mais laissez moi faire, je vais vous envoyer en lieu de sûreté ; car malgré votre bel habit, il n'est pas douteux que vous êtes un gueux avéré. » Jackson pâlit à cette menace, & ne pût plus proférer une parole pour sa justification. Le juge attribuant sa pâleur & son silence aux reproches de sa conscience, continua de lui parler de la sorte : » Maintenant que je suis convaincu que vous êtes un voleur, car cela se voit à votre mine ; je vais travailler à vous faire pendre, & vous le ferez tous, coquins, que vous êtes, poursuivit-il, en élevant

la voix & s'adressant à nous. Quel bonheur feroit - ce pour la ville si cela vous fût arrivé dès le premier jour que vous vous êtes mis à faire votre détestable métier ! Allons , clerc , écrivez tous les faits avoués par ces drôles-là. » Nous étions dans une consternation générale , lorsque le capitaine du guet engagea le juge à passer dans un autre appartement. Il l'instruisit de la vérité de notre histoire , le juge rentra , & s'adressant à nous d'un ton gai , nous dit obligeamment de nous rassurer , » que ce qu'il nous avoit dit , n'étoit que pour nous engager à ne pas nous mettre à l'avenir dans le même cas ; qu'il voyoit bien que nous étions d'honnêtes gens , mais que c'étoit sa façon d'en user avec les jeunes gens pour les empêcher de tomber dans le désordre & la débauche. » Le juge crut envain nous en imposer , par ce langage , nous n'en fûmes pas moins persuadés de son étourderie & de son mauvais discernement. Il nous congédia enfin , & ce dernier compliment me soulagea si fort , qu'il me sembla qu'on m'ôtoit une montagne de dessus l'estomac.



C H A P I T R E X V I I I .

Roderik remet ses attestations au bureau de la marine. Réception du secrétaire. Inquiétude de Strap. Combat entre un maréchal & lui. Harangue qu'il fait à Roderik. Le maître d'école place celui-ci chez un apoticaire.

J E me ferois volontiers retiré chez moi , pour me reposer ; mais mes compagnons me dirent qu'il falloit que mes attestations fussent au bureau de la marine avant une heure après midi. Nous y allâmes donc tous ensemble : nous donnâmes nos lettres au premier secrétaire , il les ouvrit & les lut ; je vis avec plaisir qu'on m'avoit jugé capable d'un emploi de troisieme chirurgien d'un vaisseau du second rang. Le secrétaire enliaffa toutes nos lettres ; un d'eux lui demanda s'il n'y avoit point quelque emploi de vacant , il répondit brusquement que non ; j'osai lui demander s'il n'y en auroit pas bientôt , il me regarda avec dédain , sourit amèrement , me tourna le dos sans me répondre , & nous fit tous sortir de la salle. En conférant les uns avec les autres , chacun de nous dit qu'il étoit protégé par un des commissaires , & que tous en particulier avoient été assurés par leurs patrons

patrons, qu'ils auroient le premier emploi vacant ; mais pas un d'eux n'y eût compté , s'il n'eût été en état de faire au secrétaire un présent assez considérable , qu'il partageoit secrettement avec ses supérieurs ; c'est pourquoi chacun d'eux s'étoit muni d'argent dans cette intention. Un d'eux me demanda combien je comptois donner pour ma part , cette question me chagrina , je répondis en balbutiant que je n'étois pas encore bien déterminé là-dessus , mais malheureusement je n'étois que trop sûr de mon fait , je n'avois pas seulement de quoi dîner. Je m'en retournai donc chez moi , maudissant mon mauvais destin , ainsi que la mémoire de mon grand-pere & l'avarice de mes parens , qui m'exposaient au mépris & aux insultes de tout le monde. J'arrivai au logis : mon hôte me vit avec un vrai plaisir , & ma présence calma ses inquiétudes. Il craignoit qu'il ne me fût arrivé quelque accident. Strap étoit venu le matin pour me voir ; ayant appris que j'avois découché , il alla demander permission à son maître de sortir , se mit à courir toute la ville , qu'il connoissoit moins que moi , afin de me découvrir. Je ne dis point à mon hôte le vrai motif de mon absence ; mais qu'ayant rencontré au collège des chirurgiens un de mes amis , qui m'avoit engagé à coucher avec lui , j'avois été si fort incommodé des puantes , que je n'avois pu dormir & que

j'allois me reposer. Je fus effectivement me coucher, & je priai mon hôte de me faire éveiller si Strap arrivoit. Il vint effectivement sur les quatre heures après midi, entra dans ma chambre & m'éveilla lui-même, mais il étoit dans un état méconnoissable. Ce bon ami étoit allé me chercher au collège des chirurgiens; il étoit passé de-là au bureau de la marine, où personne n'avoit pu lui donner de mes nouvelles; de-là il étoit allé à la Bourse, dans l'espérance de me trouver à la promenade des Ecoffois. Ensuite il s'imagina de demander de mes nouvelles à tous ceux qu'il trouvoit dans les rues; il essuyoit patiemment les railleries & les invectives que l'absurdité de sa question lui attiroit. Un garçon maréchal l'ayant vu arrêter un portefaix pour lui faire la même demande qu'aux autres, ce qui lui avoit attiré un *va te faire pendre* des plus brusques, il l'appela & lui demanda si la personne qu'il cherchoit n'étoit pas un Ecoffois? Strap lui répondit avec empressement qu'oui, & qu'il avoit un habit brun avec des pans bien longs. » C'est lui, » reprit le maréchal, il n'y a pas plus d'une » demie-heure que je l'ai vu passer. En » vérité, reprit Strap, en lui claquant dans » la main, le ciel vous récompense d'une » si bonne nouvelle, j'en suis ravi, de quel » côté est-il allé? Du côté de Tiburn, (*)

[*] C'est comme à Paris la place de Grève.

» repartit l'autre, & dans une charette ; si
 » vous allez vite, vous y arriverez assez
 » tôt pour le voir pendre. » Cette imper-
 tinence piqua mon ami ; il dit à l'autre, que
 s'il avoit du cœur, il se battroit avec lui
 pour un sou. Non, non, dit l'autre, en
 se dépouillant, je ne veux pas de ton ar-
 gent ; vous autres Ecoissois vous n'en avez
 guere, ainsi nous nous battons pour rien.
 La populace forma dans l'instant un cercle
 autour d'eux. Strap voyant qu'il ne pouvoit
 se retirer avec honneur sans combattre, se
 dépouilla à son tour, jeta ses habits dans
 la place, sans s'embarrasser de ce qu'ils
 deviendroient ; il commença le combat
 avec plus de vigueur que d'adresse : le ma-
 réchal, au-contraindre, reçut tranquillement
 ses attaques, & se tint sur la défensive,
 jusqu'à ce que voyant mon camarade pres-
 que épuisé de fatigue, il l'attaqua à son
 tour avec tant de force & d'agilité, qu'il
 le terrassa deux ou trois fois sur le pavé.
 Strap fut obligé d'avouer qu'il étoit battu.
 La victoire étant ainsi décidée, les deux
 champions se proposerent d'aller boire ;
 mais quand mon camarade voulut repren-
 dre ses habits, il fut fort étonné de n'y
 plus trouver sa chemise, son col & sa per-
 ruque, qu'on avoit emportés ; on en auroit
 peut-être fait autant de son habit & de sa
 veste, s'ils en eussent valu la peine : il

fut donc obligé de se retirer sans chemise ; & d'essuyer la risée de tous les assistans.

Lorsqu'il arriva chez moi , il étoit encore tout couvert de sang & de boue ; mais , malgré son malheur , la joie qu'il eût de me revoir sain & sauf le lui fit oublier. Il faillit m'étouffer en m'embrassant ; je lui donnai une de mes chemises avec un bonnet de laine à la place de son chapeau & de sa perruque , & je lui contai mon aventure nocturne ; il en fut indigné , & me dit encore une bonne fois que Londres étoit la ville du diable.

Comme nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre , je me levai ; & Strap entendant passer une laitière , descendit , acheta une chopine de lait avec deux petits pains dont il me régala ; il me donna ensuite la moitié de son argent , & descendit pour emprunter un chapeau & une vieille perruque au maître de langues : pendant qu'il étoit sorti , je me mis à réfléchir sur mon état , & sur les moyens de m'en tirer ; je me reprochois d'être à charge à un pauvre garçon qui se privoit de tout pour ma subsistance : mon amour propre souffroit infiniment d'être réduit à une pareille ressource ; & comme je n'avois rien à espérer au bureau de la marine , je pris la résolution , quelque chose qu'il dût m'en arriver , de m'engager dans les gardes à pied. Ce parti , tout extravagant qu'il étoit , me parut le plus louable ;

je comptois sur ma bravoure, & je me flattois qu'elle m'obtiendrait des grades dans le service. J'étois tout occupé de projets militaires, lorsque Strap entra; le maître de langues lui avoit fait présent de cette perruque antique qu'il portoit le jour que nous le vîmes pour la première fois; il lui avoit aussi donné son vieux chapeau. Strap ne jugea pourtant pas à-propos de s'en servir tel qu'il étoit pendant le jour; avec ses ciseaux il supprima une partie du chapeau, aussi-bien que du toupet de la perruque, & les réduisit l'un & l'autre à une grandeur convenable: tandis qu'il s'amusoit à cet ouvrage, il se mit à converser avec moi de la sorte: » Ecoutez-moi, mon cher Monsieur Random, vous êtes un enfant de famille, & ce qu'il y a de mieux, c'est que vous savez quelque chose, ce qui n'est pas ordinaire aux gentilshommes comme vous. Votre état ne fait aucun tort à votre qualité; car il n'est personne qui ne vous reconnoisse à votre air pour un jeune homme de condition; pour moi, je ne suis que le fils d'un pauvre cordonnier, fort honnête homme, ma mère étoit adroite & laborieuse. Elle auroit, comme vous savez, pu faire une fort bonne maison, si elle n'eût été malheureusement pour elle un peu sujette à la boisson; mais chacun à ses défauts, *humanum est errare*. Mon père a fait de moi un pauvre garçon barbier; mais pour

cela je ne suis pas tout-à-fait sot & mal tourné. J'entends le latin & quelque peu de grec. Vous êtes d'une famille distinguée ; je ne suis moi qu'un pauvre diable de roturier , mais cela n'empêche pas que je ne sois en état de vous obliger , & j'y suis porté de tout mon cœur. On pense à vous à ma considération ; & voici donc ce que j'ai à vous dire : le maître de langues , qui est de mes parens..... Mais vous ne savez peut-être pas comment il l'est ; puisque vous en êtes curieux , je m'en vais vous l'apprendre. Sa mere est nièce de la sœur de ma grand-mere... non , ce n'est pas cela , elle est fille du frere de mon grand pere , qui....non , non , ce n'est pas encore cela , tant y a qu'il est mon cousin au septieme degré. » L'impatience où j'étois d'apprendre cette bonne nouvelle dont Strap me flattoit , fit que je le brusquai ! Hé que diable , lui dis-je , finissez tout ce préambule inutile , parlez-moi de cette bonne nouvelle qui me regarde , & oubliez pour un instant votre coufinage avec le maître de langues. Strap fut interdit du ton brusque avec lequel je lui parlois. « Hé quoi , me dit-il , n'est-il permis qu'aux gentilshommes d'aimer & de respecter leurs parens ? Depuis un tems vous me parlez avec autant de hauteur que ce vieux ivrogne de sous-maître nommé Perwinkle , à qui nous avons joué tant de tours , lorsque nous étions à

l'école. Est-ce que vous ne m'aimez plus ? vous auriez bien tort, il faut donc vous satisfaire, rien n'est plus insupportable que le doute : *dubio procul, dubio nihil dubius*. Mon ami, non, mon parent, ou pour mieux dire, tous les deux, le maître de langues, en un mot, qui fait combien je vous aime, & à qui j'ai fait soigneusement votre éloge, a résolu de vous apprendre la prononciation angloise, sans laquelle il dit, que, quelques talens que vous ayez, vous ne pouvez jamais parvenir. Il a, indépendamment de cela, parlé de vous à un apothicaire François, qui a besoin d'un garçon de boutique; &, sur sa recommandation, vous aurez quinze livres sterlings par an, le lit & la table aussi long-tems que vous voudrez y rester. » Cette nouvelle m'intéressoit trop pour la recevoir avec indifférence; je me jettai au col de Strap, & le priai de me mener chez son ami, de peur qu'en retardant plus long-tems, je ne perdisse la place qu'on me destinoit. Nous allâmes donc ensemble chez le maître de langues, que nous ne trouvâmes point chez lui; mais on nous dit qu'il étoit avec une compagnie dans un cabaret voisin. Nous y courûmes; il y buvoit avec l'Apoticaire, auquel il me proposoit : nous le fîmes venir avant que d'entrer; il me parut charmé de mon impatience. « Ah, Christ! me dit-il, avouez que cette nouvelle vous a bien fait du plaisir. Je parie

que vous ne vous êtes pas donné le temps de descendre l'escalier, & que vous êtes sorti par la fenêtre ? n'avez-vous point heurté dans votre chemin quelque vendeuse d'huitre ou quelques porteurs d'eau. C'est une grande faveur du ciel que vous ne vous foyez pas cassé la tête contre quelque borne. Je crois, par ma foi, que vous m'auriez trouvé dans les lieux de ma maison les plus secrets, même *in penetralia*; bien m'en a pris de n'être pas au lit avec ma femme; malgré le respect dû au devoir conjugal, vous auriez sans doute forcé serrures & verrouils, pour m'y relancer. Le fripon qu'il est m'auroit déterré dans l'autre même de Cacus; il auroit pénétré jusques dans le *Sancti-Sanctorum*. Allons, réjouissez-vous, votre homme est ici, je vais vous présenter à lui sur le champ. Nous entrâmes dans le café, nous nous mîmes à une table, à laquelle il y avoit quatre ou cinq hommes, qui fumoient & buvoient ensemble. M. Anodin, dit le maître d'école, en s'adressant à l'un d'eux, voici le jeune homme dont je vous ai parlé. L'apothicaire, à qui l'on me présentait, étoit un vieux grison, dont le front n'avoit tout au plus qu'un doigt de largeur, son nez étoit recourbé du côté gauche, deux gros os en saillie servoient de récipient à deux petits yeux gris & chafieux, deux giffles grandes comme celles d'un singe lui pendoient des deux côtés de

la face, & il ne pouvoit prononcer une parole qu'en grimaçant d'une façon tout-à-fait risible ; il me regarda quelque-tems. Oh, oh, moi suis fort content, M. Concordance, dit-il, en s'adressant au maître de langues, venez-vous-en demain chez moi. Moi veux donner à déjeûner pour remercier. Buvez un coup, jeune homme, & venez-vous en demain matin, voir moi avec M. Concordance. Je le lui promis & me retirai en lui faisant une profonde révérence. J'entendis qu'il disoit derriere moi, ma foi ce garçon est joli, moi trouver lui bien fait. Pendant que je demeurois chez M. Crab, je m'étois amusé à étudier la langue françoise. J'avois lu tous les livres de pharmacie en cette langue, & je l'entendois assez bien pour ne rien perdre d'une conversation. Je résolus cependant de n'en rien faire paroître, afin que lui & sa famille, qui étoit apparemment du même pays, ne se défiant point de moi, je pusse entrer sans qu'ils le fussent dans tous leurs secrets, & apprendre des choses qui pourroient m'amuser beaucoup ou m'être de quelque avantage. Le lendemain M. Concordance me conduisit chez l'apothicaire ; nous conclumes notre marché : il donna sur le champ des ordres pour m'arranger une chambre ; mais avant que de rien faire, le maître de langues me conduisit chez son tailleur, & me fit faire à crédit un habit

complet, à condition que je le payerois ; dès que j'aurois reçu la première moitié de mes gages, qui commençoient à courir dès ce jour-là. Il me fit avoir aux mêmes conditions un chapeau neuf, de sorte qu'au bout de huit jours j'étois habillé fort proprement. Strap apporta mes hardes & mon linge dans la chambre qu'on m'avoit destinée, & dont il est bon que je fasse la description. Elle étoit fort obscure, quoiqu'elle fut au second étage ; elle étoit meublée d'un tabouret dépaillé, d'un chalit vermoulu, couvert d'une paille pourrie, d'un pot de chambre de terre sans anse, & d'une bouteille au lieu de chandelier ; une pièce triangulaire de verre étamé, appliquée contre la muraille avec des pointes, me servoit de miroir : elle avoit cependant été mieux arrangée ; mais on en avoit pris la plus grande partie des meubles, pour loger dans le grenier le domestique d'un capitaine.



CHAPITRE XIII.

Caractère de M. Anodin. Portrait de sa femme & de sa fille. Chronique de cette famille. Rivalité des deux femmes. Méprise de Roderik. Terrible conséquence qui en résulte.

LE lendemain, comme j'étois à travailler dans la boutique, une demoiselle fort sémi-lante, proprement habillée, y entra sous prétexte d'avoir besoin de quelque chose. Je m'aperçus qu'elle m'observoit scrupuleusement. De mon côté, je l'examinois en dessous; je surpris un regard dédaigneux, dont il lui plût de m'honorer. Je pris dès-lors la résolution de vivre froidement avec elle; pendant le dîner, les servantes, avec qui j'étois obligé de manger à la cuisine, m'apprirent que c'étoit la fille unique de mon maître, qu'elle avoit lieu d'espérer une fortune considérable, & que cet avantage, autant que sa beauté, lui avoient acquis un grand nombre d'adorateurs, qu'elle auroit pu se marier deux fois avantageusement, si son pere eût été moins avare; mais qu'il avoit juré de ne se pas défaire, tant qu'il vivroit, d'un seul scheling en sa faveur; ce qui faisoit que cette fille n'avoit pas pour lui tout le respect qu'il avoit droit d'en

la fille sur-tout avoit conçu pour moi le plus parfait mépris, & qu'elle avoit dit hautement la veille, qu'elle ne concevoit pas comment son pere pouvoit s'accommoder d'un rustaut tel que moi. Je fus piqué de ce propos, ma vanité me persuadoit qu'il étoit injuste; je le crus encore mieux le dimanche suivant, lorsque le tailleur m'apporta mon habit neuf; je ne l'eus pas plutôt mis, que les agrémens de ma personne augmentèrent à mes yeux de moitié. J'allai passer la plus grande partie du jour avec Strap & quelques-uns de ses amis à la promenade, & je rentrois sur la brune, lorsque je rencontrai nez à nez à la porte du logis mademoiselle Anodin, qui ne me reconnoissant point dans mon nouvel ajustement, me gratifia d'une ample révérence. Je lui répondis par deux autres des plus profondes, & je fermai la porte sur nous. Elle reconnut alors sa méprise, elle en rougit; comme le passage de la porte étoit extrêmement étroit, & qu'il me falloit lui céder l'honneur du pas, j'eus le tems de la fixer pendant qu'elle s'efforçoit brusquement de passer, en marmotant entre ses dents, qu'elle étoit une sotte créature. Depuis ce moment, elle ne passa pas un jour sans venir dans la boutique; je lui voyois faire cent minauderies, les unes plus impertinentes que les autres, qui me firent soupçonner qu'elle ne me regardoit plus comme une conquête indigne d'elle; mais

j'étois haut & vindicatif, le souvenir des façons dédaigneuses qu'elle avoit eues pour moi, me rassuroit contre le pouvoir de ses charmes. Je résistai constamment à ses agaceries, & ne lui donnai jamais la satisfaction de s'appercevoir que j'y fisse aucune attention. Cette indifférence, insultante pour une personne de son caractère, fit bientôt évanouir toutes les idées qu'elle avoit conçues en ma faveur ; la rage & le dépit leur succéderent ; elle ne tarda pas à me donner toutes les marques de ressentiment que sa malice pût lui suggérer. Elle avoit trouvé moyen de m'assujettir aux occupations les plus basses du ménage. Un jour, entr'autres, elle m'ordonna d'aller battre l'habit de mon maître. Je le refusai, il s'ensuivit une discussion assez vive, je ne cédaï point, elle en pleura de rage. Sa mere entra dans des éclaircissémens. Je lui fis part du motif de notre querelle. Elle décida en ma faveur. Je n'étois pas assez vain pour m'imaginer que ce fût par quelque considération d'estime ou d'amitié que la mere prenoit mon parti. Ce n'étoit pas non plus l'équité, mais seulement l'envie de mortifier sa fille, qui n'en étoit point la dupe, & qui se vengea des décisions de sa mere, en lui disant : « Qu'il y avoit des gens au monde qui avoient trop d'intérêt à ne pas rendre justice pour qu'on pût espérer de l'obtenir d'eux ; mais qu'on n'étoit point aveugle,

& qu'on pénétrait bien les motifs de leur conduite ; que quelqu'un , sur-tout , que l'on ne nommoit pas , y avoit plus de part que personne. »

Ce mot de quelqu'un me rendit curieux , & me fit souhaiter de savoir sur qui tomboit le reproche. J'en fus bien-tôt informé : la mere avoit pour un capitaine nommé M. Odonnell , & qui logeoit dans sa maison , à-peu-près le même penchant que sa fille : l'une & l'autre envioient sa conquête , & la desiroient sans partage. Le capitaine , peut-être , faute de goût pour l'une ou pour l'autre , se partageoit à toutes deux ; en falloit-il plus pour mettre la dissention entr'elles ? Mon maître cependant m'aimoit beaucoup ; je lui entendois dire de tems en tems en François, qu'il étoit ravi de m'avoir. Il avoit beaucoup de pratiques, dont la plupart étoit des François réfugiés, qui, n'étant pas riches , ne pouvoient pas le payer bien grassement. Il est vrai cependant qu'ils ne faisoient pas grande dépense en drogues. Personne à Londres ne savoit mieux les contrefaire que lui, & je l'ai vu plus de cent fois accepter sans hésiter des ordonnances , quoiqu'il n'eût pas dans sa boutique une seule des drogues qui devoient y entrer. Il faisoit des yeux d'écrévisse avec des écailles d'huîtres, de l'huile d'amande douce avec de l'huile commune , du sirop balsamique avec du sirop de sucre , de l'eau

de *Capivi* avec de la térébentine ; en un mot , il savoit faire les compositions les plus couteuses [si elles eussent été fidelement exécutées] avec les drogues les moins cheres & les plus communes. La cochenille surtout & l'huile de gérosfle , lui étoient extrêmement utiles dans ses compositions. Entre tous ses secrets , il en avoit un pour les maladies vénériennes , qui ne laissoit pas que de lui rapporter beaucoup d'argent. Aussi m'en cacha-t-il soigneusement la composition. Je n'y perdis cependant pas beaucoup ; car les trois quarts de ceux qui en avoient usé , furent obligés de recourir quelque tems après aux remedes ordinaires , & de s'en rapporter , pour leur guérison , à des chirurgiens moins habiles que Monsieur Anodin , mais plus soumis aux principes que l'expérience justifioit. Ses mauvais succès ne le rebuterent point ; il sembloit , au contraire , être plus persuadé de la bonté de son spécifique , à mesure qu'il réussissoit moins. Je crois qu'il se seroit plutôt fait Turc , que d'admettre le moindre doute contre l'infailibilité de son remede. M. Anodin , qui , comme nous l'avons dit , n'aimoit point la dépense , condamnoit l'usage de la viande , & tâchoit en vain de persuader qu'on ne devoit vivre que de légumes & de végétaux ; mais il ne put faire des prosélites dans sa maison , son hypothèse fut toujours combattue par sa femme

& sa fille, qui ne voulurent pas, sur la foi de Monsieur Anodin, adopter la doctrine de Pytagore; d'ailleurs, un des plaisirs les plus vifs que ma maîtresse & sa fille pussent goûter, c'étoit de le contrequarrer à tous propos. Madame Anodin sur-tout se fût reprochée le moindre égard qu'elle auroit eu pour lui, & méprisoit si fort le *qu'en dira-t-on*, qu'elle prévenoit le capitaine Odonnell, & lui proposoit des parties auxquelles il se prêtoit par complaisance, pour pouvoir se conserver l'avantage de voir la fille de plus près; celle-ci, cependant, ne pouvoit se persuader que son amant ne lui fût pas infidèle, quelque chose qu'il lui dît pour l'en dissuader; sa mere l'éloignoit d'elle assez souvent, & se procuroit avec le capitaine des tête à tête qui lui étoient fort suspects. Quant aux sentimens du cœur, je crois qu'elle avoit tort; mais des raisons d'intérêts eussent justifié dans un esprit moins jaloux la complaisance du capitaine pour madame Anodin. Je m'étois aperçu qu'Odonnell ne pouvoit la souffrir, & qu'il ne se prêtoit à ses parties de plaisir, que parce qu'elle seule en faisoit la dépense, & que d'ailleurs elle faisoit des additions fréquentes à son équipage. Un jour que Monsieur Anodin étoit parti, & que sa fille, par l'ordre de sa mere, étoit allée rendre quelques visites, Madame Anodin m'envoya chercher un carosse de louage, &

partit avec le capitaine, pour aller se promener vers Covent-Garden. La fille revint, soupa seule, & fut se coucher à son heure ordinaire, en laissant échapper bien des marques de dépit, dont je concevois parfaitement le motif. Mon maître rentra sur les dix heures du soir, & me demanda si sa femme étoit de retour ; je lui répondis qu'elle étoit sortie tout l'après-midi & qu'elle n'étoit pas encore rentrée. Le pauvre apothicaire entra dans une furieuse colere : » Comment morbleu, me dit-il, avec emportement, mon femme n'est pas ici ! oh parbleu, nous voir un peu cela. » Un domestique entra dans ce moment, & présenta à M. Anodin une ordonnance. Il en mélangeoit les ingrédiens dans un mortier de verre, lorsqu'il demanda en même-tems si sa femme étoit sortie seule. Je n'eus pas achevé de lui dire que le capitaine étoit avec elle, qu'en frappant un grand coup avec le pilon, il mit le mortier de verre en poudre, en jurant & grimaçant comme la tête d'un manche de viole. J'étois prêt d'éclater de rire, à cause de ses grimaces, lorsque j'entendis, heureusement pour moi, frapper à la porte. Je l'ouvris, c'étoit ma maîtresse, qui sauta gaiement de carrosse dans la boutique, & s'adressant à son mari. » Je parie, mon cher, que tu me croyois perdue. M. le capitaine a eu la bonté de me payer la comédie. Oh, moi

vous crois. La comédie , répliqua le mari , moi , parbleu , crois vous avoir la bien jolie comédie. Dieu vous bénisse , poursuivit-elle , que voulez-vous donc dire ? Morbleu vous ignorer-t-il , reprit M. Anodin , vous le savez bien trop ; mais ferai voir à vous , si moi est fait pour porter cornes. Moi ventrebleu , je serois.....parbleu votre capitaine , il est un.....» Le capitaine , qui étoit à la portée , occupé à payer le fiacre , de l'argent de Madame Anodin , interrompit le mari , d'une voix terrible : » Qu'est-ce que je suis , lui dit-il ? M. Anodin changeant de ton , le salua affectueusement ; ah , vous être-là , M. le capitaine , lui dit-il , serviteur. Vous , fort galant homme. Moi à vous obligé pour ma femme.....& ma femme diablement obligeante sans doute , continua-t-il , à voix basse en tournant la tête , & s'adressant à moi. Ecoutes , mon cher Anodin , lui dit le capitaine , je suis homme d'honneur , & tu fais trop bien ton monde , à ce que je pense , pour trouver mauvais que j'aie fait une politesse à Madame. » L'apothicaire , séduit par un compliment si flatteur , répondit , à la françoise , qu'il étoit au contraire enchanté de l'honneur qu'il avoit bien voulu faire à son épouse ; s'étant calmé de la sorte , chacun fut se coucher. Le lendemain j'aperçus , à travers les vitres d'une cloison qui séparoit la boutique de la

falle , le capitaine qui s'entretenoit amoureux avec Mademoiselle Anodin , qui de son côté paroissoit lui répondre avec beaucoup d'émotion. Mais le capitaine l'eut bientôt apaisée , & leur reconciliation fut scellée réciproquement par les plus tendres caresses. Quelque soin que je me donnasse , je ne pus jamais découvrir de plus grandes privautés entr'eux ; mais une occasion singulière me découvrit clairement leur commerce. J'avois su triompher des scrupules de l'une des servantes du logis ; & pendant l'absence de sa compagne , qui étoit allé voir son pere malade à Richmond , je jouissois des fruits de ma conquête. Une nuit donc , que , comme à l'ordinaire , je m'étois levé pour monter au grenier , y goûter les faveurs de l'amour dans les bras de ma maîtresse , je trouvai la porte ouverte , j'en fus ravi ; j'allai droit à son lit , & je jouissois déjà par anticipation des plaisirs que j'allois chercher ; mais , ô perfidie ! elle étoit dans les bras d'un amant , qui , sans doute , étoit le domestique du capitaine. Je sortis indigné , dans le dessein d'aller me recoucher ; mais j'étois si fort préoccupé de mon aventure , qu'au lieu d'entrer dans ma chambre , j'entrai dans celle de ma jeune maîtresse ; je ne m'aperçus de ma méprise , que lorsque je fus auprès de son lit. Elle étoit éveillée , & m'avoit entendu. Je ne pouvois donc me

Retirer sans me découvrir. » Ne faites point de bruit, me dit-elle, croyant sans doute parler au capitaine, marchez doucement, de peur que ce grand butor d'Ecoffois, qui est dans la chambre voisine, ne vous entende. » Il ne me fut pas difficile de comprendre le motif d'un avis si prudent. Je pouvois fort bien profiter de l'occasion qui paroissoit se présenter; en conséquence, sans autre cérémonie je me mis au lit, on m'y reçut aussi-bien que si ce n'eût pas été moi. Pour bien des raisons je n'osois proférer une seule parole : » mon cher capitaine, me disoit-elle, vous êtes bien taciturne. » Je lui conseillois le plus bas qu'il m'étoit possible, en adoucissant ma voix, de se taire à cause de l'Ecoffois, ce qui lui donna lieu de s'étendre sur mon chapitre, & de m'honorer d'un panégyrique qui ne tournoit point du tout à l'avantage de mon amour-propre: je fus sur le point d'interrompre plusieurs fois le dialogue, & de me découvrir; mais j'aimai mieux chercher à m'en venger. Elle apprit qu'elle n'étoit plus en état de cacher les effets de son commerce amoureux avec le capitaine. Elle me prioit, croyant toujours parler à lui, de conclure au plutôt le mariage qu'elle espéroit. Je méditois ma réponse, lorsque j'entendis tomber quelque chose sur le plancher de ma chambre. Je me levai sur le champ. J'allai me ranger au coin de la porte,

je vis un homme qui tâtonnoit tout autour , & qui la cherchoit pour sortir. Je me rangeai de côté pour lui livrer passage ; il descendit l'escalier le plus vite qu'il put. Je compris aisément que c'étoit le capitaine, qui, ayant trouvé ma porte ouverte , par une erreur très-heureuse pour moi , étoit entré dans ma chambre , croyant entrer dans l'appartement de sa maîtresse , où j'avois occupé sa place , & qu'il ne s'étoit apperçu de sa méprise, qu'en faisant tomber mon tabouret sur le carreau , & que , craignant que ce bruit ne le fît découvrir , il renonçoit prudemment pour cette nuit à satisfaire ses desirs. Je ne retournai point à l'appartement de ma belle. Je rentrai au contraire dans ma chambre , dont je fermai les verroux , & je m'endormis l'idée remplie de mon bonheur : mon histoire cependant ne put être ignorée long-tems ; les éclaircissemens la découvrirent dès le lendemain. Le capitaine s'excusoit sur sa méprise de ce qu'il avoit manqué son rendez-vous. On peut aisément conjecturer quel fut le chagrin des deux amans , lorsqu'ils ne purent plus douter que j'étois informé de leur secret ; Mademoiselle Anodin , qui , par la façon dont elle m'avoit traité , présumoit que je tirerois avantage de cette découverte , étoit sur-tout dans une inquiétude extrême. Le capitaine de son côté ne put se persuader

que j'eusse joui des faveurs de sa maîtresse, par surprise & sans son aveu. Je fus convaincu quelque tems après de son incrédulité sur cet article. Le même jour, Mademoiselle Anodin vint dans la boutique, fixa les yeux sur moi, & se mit à pleurer amèrement ; mais sa douleur ne me fit aucune impression ; les épithètes désobligeantes dont elle m'avoit accablé la nuit dernière, m'avoient fortifié le cœur. Ce fut alors que je me vengeai pleinement de ses mépris, & que je les lui rendis au centuple. Elle commença dès cet instant à me traiter avec plus d'égards qu'à l'ordinaire ; sachant bien qu'il ne tenoit qu'à moi de la déshonorer, elle étoit obligée de me ménager. Mon sort en devint beaucoup plus doux, je ne me sentis point cependant tenté de réitérer mon entreprise nocturne, quoique j'eusse pu me flatter d'en être bien reçu ; je fis d'autres connoissances dans la ville, car je me défaisois petit à petit de mes airs campagnards ; je m'apperçus enfin, qu'on me regardoit déjà comme un fort joli garçon apothicaire.



CHAPITRE XX.

Roderik est attaqué la nuit ; il est dangereusement blessé. Il découvre que son assassin est le capitaine Odonnell. Moyens dont il se sert pour s'en venger. Le capitaine disparoit , après avoir volé jusqu'à son domestique. Intrigue de Random avec une coquette , il échappe heureusement à ses artifices.

JE venois de visiter un malade dans la rue de Chelsea, il étoit environ minuit, lorsque je fus attaqué par un homme que je n'eus pas assez le tems d'envisager pour le reconnoître ; il me porta sur la tête un grand coup, qui me fit tomber sans sentiment. Je fus laissé pour mort, avec trois coups d'épée dans le corps. Dès que j'eus repris connoissance, je me mis à crier si fort, que je fis sortir tout le monde d'un cabaret voisin. On accourut à mon secours, & l'on me conduisit dans le cabaret. Quelqu'un alla chercher un chirurgien, qui pansa mes plaies, & m'assura qu'elles n'étoient pas mortelles. L'assassin m'avoit porté un coup d'épée sur le ventre, qui avoit glissé entre les muscles & la peau ; le second avoit glissé le long des côtes ; & le troisieme, qu'on avoit eu envie, sans doute, de me
donner

donner le coup de grace , puisqu'on me l'avoit tiré près du cœur , mais il avoit heureusement rencontré l'os de la poitrine , sur lequel la pointe de l'épée s'étoit cassée , & étoit demeurée fichée jusqu'au moment où le chirurgien me l'ôta. Plus je réfléchissois sur cet accident , moins je pouvois m'imaginer que ce fût un voleur qui m'eût traité de la sorte ; on ne m'avoit point fouillé , puisque je trouvai tout mon argent. Je n'avois rien perdu non-plus de mes habits ; je me déterminai donc à penser qu'on m'avoit pris pour un autre , ou que j'avois quelqu'ennemi secret. Dans le second cas , je ne pouvois soupçonner que le capitaine Odonnell , & la fille de mon maître. Je cachai cependant soigneusement mes soupçons , pour m'en éclaircir mieux , s'il étoit possible : je me fis porter au logis vers les dix heures du matin ; je rencontrai chemin faisant le capitaine , qui me reconnut , & me laissa voir le trouble d'un homme qui se sentoit coupable , & qui se reprochoit d'avoir manqué son coup. J'arrivai cependant ; je contai mon aventure ; mon maître en parut sincèrement touché. Le chirurgien l'ayant assuré que mes blessures n'étoient pas dangereuses , il usa pour cette fois de son autorité , & me fit porter dans mon lit , quoique sa femme s'y opposât formellement ; elle vouloit charitablement me faire porter à l'hôpital , où , disoit-elle ,

je ferois beaucoup mieux soigné que dans sa maison.

J'avois à cœur de me venger du capitaine Odonnell & de sa maîtresse, que je soupçonnois de plus en plus. Cependant Mademoiselle Anodin, qui n'étoit pas à la maison, lorsque j'y arrivai, vint deux heures après me voir dans ma chambre. Elle me dit qu'elle étoit bien fâchée de l'accident qui m'étoit arrivé, & me demanda en même tems, si je soupçonnois quelqu'un : je la regardai fixement, en lui disant que oui ; mais je ne vis en elle aucune altération qui justifiât mes conjectures. » Si cela est, me dit-elle, que n'obtenez-vous un ordre pour le faire prendre. Cela ne coûte pas grand chose, & si vous n'avez pas d'argent, je vous en prêterai. » Cette offre de service m'étonna, & dissipa en même tems tous les soupçons que j'avois conçus contre elle. Je fus même sur le point d'absoudre le capitaine dans mon esprit. Je résolus de m'éclaircir exactement avant de me venger ; je remerciai Mademoiselle Anodin de ses offres, & lui dis : » Que je ne voulois rien entreprendre que je ne fusse bien sûr de mon fait ; que tout ce que je savois de mon aventure, c'est que c'étoit un militaire qui m'avoit maltraité de la sorte, & qu'autant que je pouvois me le persuader, son visage ne m'étoit pas inconnu ; mais que je ne pouvois

prudemment, & en sûreté de conscience, accuser nommément personne. » Je parlois de la sorte pour persuader à Mademoiselle Anodin que je ne soupçonnois aucunement le capitaine, afin qu'il ne cherchât point à s'évader, si je découvrois que c'étoit infailliblement lui qui avoit fait le coup. Au bout de huit jours, comme mes plaies étoient à moitié guéries, je descendis à la boutique, ce qui dispensa M. Anodin de prendre un autre garçon à ma place. La première recherche que je fis, pour m'éclaircir si c'étoit en effet le capitaine dont j'avois à me venger, fut d'entrer dans sa chambre, pendant qu'il étoit occupé dans un autre endroit de la maison. Je tirai son épée, j'en trouvai la pointe cassée; je confrontai celle qui m'étoit restée dans le corps avec le reste de sa lame, elle s'y rapportoit exactement.

Je n'eus plus aucun lieu de douter de la vérité du fait. Il ne me restoit plus qu'à imaginer de quelle façon je me vengerois du scélérat. Je fus huit jours à méditer là-dessus. Je projettois quelquefois de le traiter comme il m'avoit traité lui-même; mais bientôt le scrupule succédoit à la résolution, & je me reprochois d'avoir voulu imiter sa lâcheté. Je crus devoir lui demander ouvertement satisfaction; mais, outre l'incertitude de l'événement, c'étoit en user trop noblement avec un coquin.

Je pris le milieu entre ces deux partis. J'engageai Strap à me seconder avec deux de ses amis, sur lesquels il pouvoit compter. Nous convinmes de nous déguiser tous quatre, de nous rendre dans un lieu indiqué, & d'attirer le capitaine dans une embuscade, en lui adressant la lettre suivante.

M O N S I E U R,

A juger par les apparences, je crois vous faire plaisir que de vous apprendre que mon mari est allé à Bagshot, pour voir un malade ; il ne reviendra que demain au soir, si vous avez quelque chose à me dire, vous ne pouvez saisir une meilleure occasion.

Votre, &c.

Cette lettre étoit signée du nom de la femme d'un apoticaire, qui demouroit à Chelsea. J'en avois souvent entendu parler à Odonnell avec admiration, comme d'une femme dont il avoit tenté la conquête, & dont il souhaitoit ardemment l'absence du mari, pour pouvoir s'entretenir librement avec elle. La lettre le surprit & l'enchantait ; il partit sur le champ pour en porter lui-même la réponse ; mais il nous rencontra dans l'endroit même où il m'avoit si fort maltraité. Nous étions masqués ; nous tombâmes tous quatre en même-tems sur

lui, & nous étant saisi de son épée, nous le dépouillâmes tout nud, après quoi nous l'étrillâmes vigoureusement avec des orties & de gros chardons. L'expédition dura un quart d'heure; & malgré ses pleurs & ses supplications, nous ne le quittâmes que quand nous fumes bien las de le fustiger. Nous emportâmes ensuite ses habits pour les cacher derrière une haie; nous le laissâmes tout nud au milieu du grand chemin, imaginer le moyen de rentrer décemment à la maison. J'eus la précaution de m'y rendre avant lui. A peine étois-je rentré, que quelqu'un vint me dire qu'il avoit été pris par le guet, & emmené au corps de garde, d'où il envoya chercher des habits. Le lendemain matin il revint à la maison dans une chaise à porteurs, enveloppé dans une couverture, parce que l'état dans lequel il étoit, ne lui permettoit pas de s'habiller.

Madame Anodin & sa fille se disputèrent l'honneur de le soigner. Jamais on n'eût plus d'attentions & d'égards pour un malade. Il y avoit long-tems que mon maître souhaitoit une pareille aventure au capitaine; il ne put cacher le plaisir que lui faisoit celle-ci, & me fit part de sa satisfaction en tirant la langue & clignant les yeux, en même-tems qu'il m'ordonnoit de préparer de l'onguent pour le guérir. Quant à moi, je ne jetois point les yeux sur le malade sans tressaillir.

de joie ; mais , outre le plaisir de l'avoir écorché tout vif , j'eus encore celui de le voir timpanifer dans les nouvelles , ce qui lui fut cependant de quelque'avantage , car ceux qui avoient trouvé ses habits , les lui renvoyèrent fidelement , à l'exception de quelques lettres , parmi lesquelles étoit celle que j'avois fait écrire au nom de l'apoticaire. Le capitaine étoit un égreffin , qui étoit beaucoup mieux muni de ces sortes de missives que de lettres de change. Un bel esprit femelle de Londres se les étoit appropriées : elle y avoit joint une texture de son invention & les avoit fait imprimer. Cet événement me causa quelques remords ; je craignois que l'indiscrétion de l'auteur ne troublât un ménage ; mais heureusement l'apoticaire de Chelsea prit bien la chose. Il avoit intenté procès en réparation à l'Imprimeur , & sans soupçonner sa femme , il n'accusoit que la malignité de l'auteur , qui prudemment avoit disparu. Madame Anodin & sa fille ne furent pas aussi crédules que le bon apoticaire : dès que les lettres parurent , elles cessèrent d'avoir pour le malade les mêmes soins qu'auparavant ; il s'en aperçut , & jugea bien ce qui occasionnoit ce changement à son préjudice ; il prit le parti de se taire , sachant bien qu'il n'avoit aucun droit de se plaindre ; il s'en prit seulement à mon maître , à l'honneur duquel il vouloit attenter , parce qu'il fut que c'étoit lui qui avoit

inséré l'histoire de sa flagellation dans la gazette; il avoit fait absolument peau neuve, & se croyoit suffisamment rétabli, jugeant d'ailleurs qu'il ne pouvoit rester plus longtemps dans la ville, il délogea de nuit, sans tambours ni trompettes, après avoir volé tout le monde dans la maison, sans oublier son domestique, à qui il prit tout ce qu'il avoit, excepté ses habits, qu'il eût peut-être emportés, comme le reste, s'ils en eussent valu la peine. M. Anodin, pour sûreté de son dû, s'empara d'un vieux coffre qu'il avoit laissé dans sa chambre. Il ne doutoit nullement que ce coffre, qui étoit fermé & très-pesant, ne contînt assez d'effets pour l'indemniser de ce qu'Odonnell lui devoit pour son loyer; mais un mois s'étant passé, sans en recevoir de nouvelles, il ne put résister à l'impatience de savoir ce que le coffre contenoit. Il m'ordonna de le briser en sa présence, ce que je fis avec le pilon de notre grand mortier; mais nous n'y trouvâmes, au grand regret de M. Anodin, qu'un monceau de pierres.

A peu près dans ce tems, Strap vint me dire qu'un seigneur lui avoit proposé de le suivre dans les pays étrangers, en qualité de valet de chambre; mais que ne pouvant se déterminer à me quitter, il n'avoit pas encore accepté cette proposition, quoiqu'elle fût fort avantageuse. J'étois extrêmement touché de l'amitié de Strap, & cependant

je le payai dans ce cas d'ingratitude. Que les hommes sont pervers ! il n'est point de cœur à couvert de ce vice. J'avois fait de nouveaux amis , dont l'extérieur & la condition flattoient ma vanité. Je commençois à rougir indignement de ma liaison avec un garçon barbier ; mais je sentoient en même-tems , que j'eusse été un monstre si je lui eusse rien fait paroître de mes sentimens à son égard. Je fus très-satisfait de la nouvelle qu'il m'apprenoit , non pas parce qu'elle étoit avantageuse pour lui , mais parce qu'elle m'autorisoit , sous prétexte de vouloir son bien , à le presser de s'éloigner de moi ; j'insistai tant , qu'à la fin il se rendit , & huit jours après il partit ; je le conduisis à quelque distance de la ville , & nous nous séparâmes ; il m'embrassa mille fois en versant un torrent de larmes. Je fus extrêmement attendri de mon côté , & je me voulus sincèrement du mal en ce moment d'avoir souhaité son départ.

Je fus cependant bientôt consolé de la perte d'un si fidele ami ; il me connoissoit trop bien , & sa présence me rappeloit trop souvent un souvenir humiliant. Dès qu'il fut parti , je me donnai des airs plus lestes & plus cavaliers. J'appris à danser d'un François que j'avois guéri d'une maladie secrète. J'allois aux spectacles les fêtes & les dimanches ; & je devins le bel esprit d'un cabaret à bierre , où l'on m'écoutoit comme

un oracle ; un suffrage universel m'avoit établi l'arbitre de toutes les discussions. Je fis aussi connoissance avec une jeune dame , de qui j'obtins enfin à force de sollicitations une promesse de mariage ; cette jeune personne , qui se disoit veuve , passoit pour une riche douairiere. Je remerciois le ciel de ma fortune , & j'étois sur le point de conclure ; mais un heureux hafard m'en empêcha. Un jour que j'allois rendre visite à ma prétendue , je trouvai la porte de son appartement ouverte , sa suivante étoit sortie ; au point où nous en étions , je me crus dispensé de la cérémonie , & , sans m'embarrasser d'être annoncé , j'entrai sans façon dans sa chambre. Que vis-je , ô ciel ! la perfide étoit entre les bras d'un galant. J'eus assez de prudence pour me retirer , sans lui dire un seul mot. Je remerciai cent fois ma planette de l'heureuse découverte qu'elle m'avoit fait faire , & je pris dès-lors la résolution de ne me marier qu'à bonnes enseignes.



CHAPITRE XI.

Gavki loge chez M. Anodin. Roderik le tire d'une mauvaise affaire. Le gentilhomme épouse la fille de l'apothicaire ; l'un & l'autre conspirent contre Roderik , & l'accusent d'avoir volé son maître. Il est chassé honteusement. Extrémité à laquelle il est réduit. Rencontre de Roderik & de la femme qu'il vouloit épouser. Il la trouve dans la dernière misère & la soulage.

APRÈS le départ du capitaine Odonnell ; M. Anodin loua son appartement à Gavky, qui avoit obtenu une lieutenance dans les troupes ; il avoit un air si fier & si déterminé , que je m'imaginai que depuis que nous n'avions plus de commerce ensemble , il avoit acquis du courage. Je craignis pour lors qu'il ne se ressouvint des démêlés que nous avions eu en Ecosse , & qu'il ne cherchât à réparer en Angleterre la honte de sa conduite passée ; mais heureusement pour moi je me trompois. Il fit semblant de ne pas me connoître , quant à moi je ne me souciois point non plus de relire connoissance ; mais pour peu que j'eusse douté que ce fût lui , j'en aurois été convaincu par une aventure qui lui arriva quelques jours après. Comme je m'en revenois un soir de porter

quelques remèdes à un malade , je vis deux hommes que trois soldats du guet conduisoient en prison ; ils étoient couverts de boue ; l'un se plaignoit d'avoir perdu son chapeau , l'autre sa tabatière : un des deux avoit l'accent Ecoffois , & supplioit , en pleurant , les archers de le laisser aller : il leur offroit une guinée pour prix de sa liberté ; mais les archers le refusoient , en lui disant qu'il avoit blessé un de leurs camarades , & qu'il falloit voir quelles en seroient les suites. Je ne pus résister aux mouvemens de compassion que m'inspiroit le malheur d'un compatriote. Je crus mon honneur intéressé à partager sa peine , ou bien à le tirer d'affaire. Je portois un fort bâton , j'en appliquai un coup si furieux sur la tête de l'archer qui tenoit l'Ecoffois , que je l'éten-
dis par terre ; mais le lâche ne se vit pas plutôt libre qu'il s'enfuit. J'attaquai cependant si vigoureusement les deux autres archers , que je les obligeai de lâcher prise. Ce ne fut pas sans avoir reçu un coup terrible , qui faillit de me tirer un œil , que j'avois mis mes ennemis en fuite à l'aide du domestique de Gavky. Nous ne jugeâmes pas à-propos d'attendre qu'ils eussent trouvé main forte , & nous nous retirâmes de notre côté le plus vite que nous pûmes. Je dis que j'avois été attaqué ; on m'apprit que M. Gavky avoit eu le même sort , & mon maître m'ordonna de lui préparer un clistere émollient , avec

une potion corroborative , pour rassurer ses sens , qui paroissoient extrêmement émus de cet accident , & qu'il alloit le saigner pour la même cause. Je fus informé plus particulièrement un instant après de l'histoire de Gavky. Je l'appris par son domestique , qui rentra sans perruque & sans chapeau. Je le reconnus pour celui des deux prisonniers qui s'étoit battu avec moi contre les archers , & je ne doutai plus que son maître ne fût celui que j'avois délivré , & qui s'étoit si lâchement enfui. Je maudis l'instant où je m'étois exposé si étourdiment pour un homme qui le méritoit si peu. Il eut cependant l'effronterie le lendemain de vanter la bravoure avec laquelle il s'étoit défendu contre les archers. Madame & mademoiselle Anodin l'accusoient de témérité , & ne cessioient de blâmer son courage. Toutes ses fanfaronades me révolterent. Je contai l'histoire telle qu'elle étoit. Je prouvai par les contusions que j'avois au visage, la part que j'avois à l'aventure , & je reprochai vivement à Gavky son ingratitude & sa lâcheté : mes reproches le surprirent si fort , & lui inspirèrent tant de confusion , qu'il ne put préférer une parole pour sa justification. Toute la compagnie se regardoit sans dire mot. Madame Anodin rompit cependant le silence , pour me réprimander de la façon peu mesurée dont j'avois traité M. le lieutenant , qui à son tour s'étant remis de son trouble ,

dit froidement qu'il me pardonnoit mon indiscretion, & que je le prenois apparemment pour un autre ; mais il m'enjoignit d'un ton impérieux de ne plus parler sur son compte, sans être bien sûr de mon fait. Mademoiselle Anodin exalta de son mieux la générosité que M. le lieutenant avoit de me pardonner une apostrophe si deshonorante.

Les louanges qu'elle lui prodiguoit étoient débitées avec trop de chaleur, pour que je ne m'apperçusse pas qu'elles étoient intéressées. Je me promis de m'observer à l'avenir ; mais monsieur Anodin, aussi-bien que moi, soit par pénétration, soit par jalousie, n'étoit point de l'avis de sa femme ; j'avois quitté la table & j'étois dans la boutique : M. Anodin m'avoit suivi pour y prendre quelque chose, il me regarda en souriant. " Mon pauvre Roderik, me dit-il, vous avoir trop de franchise & pas assez de la prudence. Ma femme & ma fille n'ont peut-être pas tort de prendre le parti de M. l'officier ; mais il est toujours pour moi un fanfaron. M. Anodin parloit juste. Sa femme & sa fille par leurs caresses & leurs complimens se ménageoient, l'une, un locataire pécunieux & porté à la dépense, & l'autre se mitonnoit un époux dont elle avoit grand besoin pour les causes dont nous avons parlé ci-dessus. En effet, les apparences de son commerce avec le capitaine Odonnell, commençoient à devenir trop évidentes

pour pouvoir les cacher encore long-tems ; elle fit tant & si bien , qu'elle détermina le brave Gavky à l'épouser. Ils sortirent un jour ensemble sous prétexte d'aller à la comédie , & s'en furent à la flotte , où ils furent mariés , & de-là , ils allèrent consommer le mariage chez un baigneur (*). Ils revinrent , le lendemain matin , demander le consentement du pere & de la mere , qui dans l'état des choses ne se firent point tirer l'oreille pour le leur accorder. M. Anodin s'estimoit au contraire heureux de ce que sa fille eût épousé un parti si considérable , sans qu'il lui en coûtât un sou pour sa dot. La mere de son côté étoit ravie de n'avoir plus une rivale qui la gênoit , & qui , dans le cas de la concurrence , l'emportoit ordinairement sur elle : quant à moi , je gagnois presque autant que les autres à cette affaire ; puisque je m'étois vengé d'un faquin par avancement d'hoirie. Je goûtois à longs traits le plaisir de l'avoir coëffé , même avant son mariage ; mais ce plaisir ne fut pas de longue durée. Gavky m'en vouloit intérieurement de ce que je l'avois démasqué , ce qui lui fit projeter de me perdre ; il communiqua son dessein à sa femme , qui ne balança point à l'adopter. Elle avoit trop

(*) Les Baigneurs en Angleterre sont aussi complaisans que les Traiteurs de nos Guinguettes , ou nos loueurs de chambres garnies.

de raisons de me haïr , pour ne s'y pas prêter ; ma présence lui reprochoit sans-cesse son deshonneur. Elle complotta avec son digne époux de me faire périr , même ignominieusement , s'il étoit possible.

Mon maître s'étoit apperçu plusieurs fois qu'il lui manquoit dans sa boutique des drogues , dont je ne pus lui rendre compte , n'en ayant fait aucun usage ; il me demandoit au reste ce qu'elles étoient devenues ; ces pertes se renouvelèrent si souvent , qu'enfin il perdit patience , me demanda ma clef , & me dit qu'il vouloit absolument voir dans mon coffre , s'il étoit vrai que je ne l'eusse pas volé. Ce propos me fit rougir & m'interdit. La rage m'arracha des pleurs qu'il prit pour l'aveu de ma faute. Je lui donnai cependant ma clef , & lui dis qu'il pouvoit se satisfaire à l'instant même , mais qu'assurément il ne seroit pas aussi aisé de me satisfaire moi , quand une fois il seroit convaincu de mon innocence. Eh bien , dit-il , en prenant ma clef , nous verrons : je le suivis dans ma chambre avec toute sa famille. Il ouvrit mon coffre ; mais de quelle horreur ne fus-je pas saisi , lorsqu'effectivement j'y vis avec lui qu'on y avoit mis toutes les drogues qu'on me soupçonnoit de lui avoir volées. „ Ah , ah vraiment ; oui j'avois tort parbleu , vous un fort honnête homme , me dit M. Anodin , oui nous avoir grand tort assurément de vous soup-

çonner, vous bien raison avoir de faire vos pleurs. J'étois stupéfait & ne savois que répondre. Chacun des assistans donnoit son avis & tiroit des conjectures. Les servantes seules étoient sensibles à mon malheur ; elles se retirèrent , en disant que cela étoit bien malheureux , & qu'elles n'auroient jamais cru cela de moi. Madame Anodin prit de là occasion de chapitrer son mari sur son trop de confiance. Madame Gavky appuya le sentiment de sa mere, en disant , qu'elle n'avoit jamais eu bonne opinion de moi , qu'il falloit me remettre entre les mains de la justice & me faire mener à Newgate. Le lâche Gavky , pour seconder les intentions de sa femme , alloit partir sur le champ ; mais M. Anodin , qui prévoyoit les fraix de la procédure qu'il faudroit faire contre moi , rappela son gendre avant qu'il eût le tems de descendre l'escalier. „ Restez, mon fils , lui dit-il , restez ; ce drôle avoit mérité bien d'être fait pendre : oh oui bien ; mais il faut espérer que le ciel lui fera grace de conversion. Moi je me fâcherois d'être cause de la mort de lui. M. & Madame Gavky combattirent avec chaleur sa résolution , „ lui objectèrent cent fois l'intérêt de la société , qui exigeoit, disoient-ils , qu'on me déférât à la Justice , pour prévenir les crimes que je pourrois commettre dans la fuite ; mais ils ne gagnèrent rien. M. Anodin sentoît alors pour moi

quelqu'intérêt qui lui parloit en ma faveur , & l'empêchoit de se rendre : „ Malheureux , me dit-il , sortez de la maison à moi , & priez Dieu qu'il vous change. „ J'étois revenu de mon étonnement , la fureur & l'indignation me rendirent la parole : „ vous avez raison de me croire coupable , dis-je à M. Anodin , les apparences sont contre moi ; malheur aux scélérats qui vous en imposent , & qui me traitent avec tant de noirceur. Je suis la victime de la haine de ce misérable , (ajoutai-je en montrant Gavky) ; c'est lui sûrement qui a mis vos drogues dans mon coffre pour me perdre d'honneur & me faire périr ; mais apprenez combien un pareil accusateur doit vous être suspect , il me connoît dès mon enfance. Nous avons presque toujours vécu dans les mêmes lieux , il a eu la lâcheté de ne point répondre à un cartel que je lui avois envoyé ; la conduite infâme qu'il a tenue dans l'aventure qui lui est arrivée depuis peu , & dont il ne s'est tiré que par mon secours , est encore une anecdote qui lui reproche sa turpitude. Un témoin tel que moi le gêne ; il n'a pas assez de courage pour s'en défaire en brave homme. Il veut se débarrasser de moi par la plus horrible perfidie ; & vous , madame , ajoutai-je , en m'adressant à sa femme , est-il possible qu'avec toutes les raisons que vous avez de me ménager , vous osiez vous prêter à ces

iniquités. Je ne veux pas cependant déclarer les raisons qui m'ont acquis votre haine, mais à condition que vous ne me porterez point à la dernière extrémité. „ La façon équivoque dont j'attaquai madame Gavky, excita sa rage au dernier point. “ Misérable, me dit-elle , en me crachant au visage , crois-tu te justifier en récriminant ? que peux-tu dire ; & qui penses-tu qui soit assez dépourvu de bon sens pour ajouter foi aux calomnies d'un scélérat tel que toi ? Tenez , mon pere , continua-t-elle , en s'adressant à M. Anodin , je vous jure que si vous ne livrez ce voleur à la justice , je ne resterai pas un jour sous le même toit avec vous. » Gavky me dit alors d'un ton arrogant, qu'il méprisoit les injures que je lui avois dites personnellement ; mais que si j'étois assez hardi que d'attaquer l'honneur de sa femme , il m'égorgeroit aussi-tôt. Scélérat , lui dis-je , « puisse-je te trouver en lieu de te faire repentir de tes indignités , j'aurois bien tôt délivré le monde d'un monstre tel que toi. . . Mais qu'est-il besoin d'attendre , continuai-je , en me saisissant d'une vieille bouteille qui étoit auprès de moi ; il faut que je t'écrase , & me fasse moi-même justice. Gavky s'enfuit à cet aspect. M. Anodin sortit aussi-tôt , avec tant de précipitation , qu'en descendant l'escalier , il se laissa tomber sur son gendre qu'il renversa ; tous deux roulèrent l'un sur l'autre jusqu'au bas, J'avois l'air

fi terrible & si déterminé, que madame Anodin s'évanouit de frayeur, & que la fille, qui étoit pâle comme la mort, crut qu'elle alloit devenir l'objet de ma vengeance. « Quoi donc, M. Roderik, voudriez-vous me tuer ? Non pas, lui dis-je, il faudroit être aussi lâche que votre époux ; mais je vous abandonne à vos remords. », Je la quittai en disant cela.

Comme je descendois, je rencontrai au milieu de l'escalier M. Anodin & son gendre qui le suivoit, l'un armé du pilon de son mortier, & l'autre de son épée ; « ce dernier s'adressant à moi : infâme, me dit-il, tu as donc tué ma chère femme, coquin, me dit l'apothicaire, où est ma fille. Votre fille peut vous assurer du contraire, lui dis-je, elle est au haut de l'escalier, je ne lui ai fait aucun mal ; mais dans quelque tems d'ici vous verrez comment elle méritoit votre confiance, & combien elle avoit de raisons de me haïr & de m'accuser. Madame Gavky, qui m'entendoit, craignant que je ne poussasse trop loin la conversation. « Laissez, laissez passer tranquillement ce coquin, dit-elle, qu'il s'aille faire pendre ailleurs. M. Anodin & son gendre me livrerent le passage ; mais le premier n'avoit pas laissé tomber mes dernières paroles. Je crus reconnoître sur son visage qu'il avoit envie d'entrer en éclaircissement ; mais Gavky l'entraîna dans son appartement. Pour moi, je sortis la rage & le déses-

poir dans le cœur , fans avoir pu donner la moindre idée de mon innocence.

En sortant de chez l'apothicaire , j'allai tout droit chez M. Concordance , pour lui conter mon histoire , l'engager à protéger mon innocence , & le prier de me conseiller sur le parti que j'avois à prendre. Mais malheureusement pour moi , il étoit allé à la campagne , d'où il ne devoit revenir que dans deux ou trois jours ; en attendant son retour , j'allai pour consulter quelques amis que je m'étois fait dans le voisinage pendant que je demourois chez lui , mais je vis avec la dernière douleur que tout le monde étoit déjà instruit de mon histoire , mais d'une façon si déshonorante pour moi , que personne ne voulut seulement m'écouter. Je m'étois ménagé quelque argent , qui m'étoit extrêmement utile dans l'affreuse situation où j'étois réduit ; j'eusse cependant donné de bon cœur jusqu'au dernier sol pour réparer le tort qu'on avoit fait à ma réputation. Outre ma disgrâce , j'avois encore le malheur d'être attaqué d'une de ces maladies honteuses , qui punissent si bien les hommes des vices de leur tempérament.

J'avois perdu le seul ami sur la compassion duquel j'aurois pu compter. Ce fut pour lors que je me ressouvins de mon ingratitude à son égard , & que je me reprochai envain l'empressement que j'avois eu de l'éloigner de moi. J'avois fait emporter mes

hardes dans l'auberge où j'avois déjà logé en arrivant à Londres , j'y restai deux jours en attendant le retour de M. Concordance , par le crédit duquel je me flattois de trouver bientôt à me placer. Quand je fus qu'il étoit de retour , j'allai pour le voir , mais par malheur , M. Anodin m'avoit prévenu , je trouvai le maître d'école si fort indisposé contre moi , qu'à peine voulut-il m'entendre jusqu'au bout. Bon , bon , me dit-il , en secouant la tête , voilà de beaux contes. O Christ , faut-il que j'aie eu le malheur de m'intéresser pour vous , cela m'apprendra à vivre pour la suite. Non , je ne me fierois pas à présent à mon propre frere ; quand le prophète Daniel ressusciteroit d'entre les morts , il n'obtiendrait pas ma confiance. Je me défierois , je crois , de l'ange de vérité.

Vous vous repentiriez de votre injuste prévention , lui dis-je , si vous vouliez un peu réfléchir sur les circonstances de mon histoire ; mais je me flatte que je viendrai bout de vous convaincre. Je le souhaite , repartit M. Concordance ; mais en attendant , je vous prie de ne point penser à moi. Vous sentez bien que si j'avois quelque commerce avec vous , on ne manqueroit pas de m'accuser d'être votre complice , tout le monde me montreroit au doigt , & je passerois pour votre receleur. , Les propos du maître d'école m'impatientoient trop pour que je pusse les écouter plus long-tems.

Je sortis donc de chez lui plus affligé & plus furieux que jamais. J'allai louer une chambre près de St. Gilles, à 9 sols par semaine ; je songeai d'abord à me guérir. Je vendis, dans cette intention, trois de mes chemises, pour acheter les drogues dont j'avois besoin.

On juge bien de la façon dont j'étois logé pour mes 9 sols. J'étois tout le jour dans un misérable taudis, où je méditois sans cesse sur les moyens de sortir d'embarras. Un jour que j'étois absorbé dans les réflexions les plus affligeantes, j'entendis faire un grand cri dans une chambre voisine de la mienne. J'y courus aussi-tôt, & je vis sur un misérable grabat une jeune personne qui ne donnoit aucun signe de vie. Je lui portai au nez une bouteille d'eau de senteur, elle commença à reprendre ses sens, elle ouvrit les yeux : mais ô Ciel ! quel fût mon étonnement, lorsque je reconnus en elle cette femme infidelle que j'avois tant aimée & que j'avois été sur le point d'épouser ; son malheureux état me toucha de compassion, & je sentis malgré moi renaître dans mon cœur toute la tendresse que j'avois eue pour elle. Je l'embrassai ; elle me reconnut sur le champ, & me serra entre ses bras en versant un torrent de larmes. Je ne pus m'empêcher d'y joindre les miennes. Elle fixa sur moi des regards attendris, & pro-

nonça d'une voix expirante ces paroles , qui me percerent le cœur.

» Cessez de vous intéresser pour moi , mon cher Random , je ne mérite pas vos bontés. J'ai formé contre vous des desseins honteux dont je rougis encore sur le point d'expirer. Laissez-moi , mon cher monsieur , laissez-moi les expier par la mort la plus horrible. Je n'ai pas encore long - tems à l'attendre. J'exhortai cette femme à prendre courage , je lui dis que j'oubliois pour jamais tous les sujets de reproche que j'avois contre elle , & que j'exigeois de sa reconnoissance , qu'elle partageât le peu d'argent que j'avois en ma possession ; je l'interrogeai ensuite sur son évanouissement & sur les causes de sa maladie , afin d'y apporter du remede : elle fut extrêmement touchée de ce que je lui disois ; elle me serra la main tendrement & la baïsa : » Vous êtes trop généreux , me dit-elle , vos bontés me font regretter la vie que je vais perdre , sans pouvoir vous en marquer ma reconnoissance. Je péris , hélas ! faute de nourriture. »

A ces mots , cette malheureuse fille ferma les yeux & s'évanouit ; son état eût attendri le cœur le plus farouche. Quel effet ne devoit-il pas faire sur moi , qui naturellement suis tendre & compatissant ? J'envoyai au plutôt l'hôtesse chercher de l'eau de canelle , & me servis de tous les moyens que je savois & que je pus imaginer pour

soulager cette belle infortunée ; je parvins enfin à la faire revenir, je lui fis avaler une ou deux cuillerées d'eau de canelle pour lui rétablir l'estomac : je lui fis faire une rôtie avec d'excellent vin vieux , ce qui lui fit beaucoup de bien & la fortifia considérablement. Elle m'apprit alors que c'étoit le premier aliment qu'elle eût pris depuis trois jours. Je lui marquai quelque envie de savoir quelles étoient les causes de son malheur. Elle m'avoua que la misère l'avoit forcée à se prostituer, mais qu'elle étoit bien punie de s'être abandonnée à cet excès, puisqu'elle étoit infectée de la maladie la plus honteuse & la plus terrible, ce qui l'avoit obligée de louer une petite chambre pour y travailler à sa guérison ; qu'elle étoit, malheureusement pour elle, tombée entre les mains d'un médecin qui l'avoit amusée par ses charlataneries, & l'avoit abandonnée après avoir épuisé totalement sa bourse ; que depuis trois jours elle languissoit entre la vie & la mort, n'ayant pour tout bien que les haillons que je lui voyois sur elle, ayant été obligée de vendre & d'engager tous ses habits, soit pour payer son hôtesse, soit pour satisfaire à l'avidité du charlatan.

L'état de cette fille exigeoit un prompt secours ; je lui proposai donc de venir loger dans ma chambre, pour épargner le loyer de la sienne, & que, comme j'étois à-peu-près dans le même cas qu'elle, je travaillerois

travaillerois à sa guérison en même-tems qu'à la mienne. Elle accepta mes offres avec les témoignages de la plus sincère reconnaissance, & dans l'état fâcheux auquel j'étois réduit, j'eus la consolation de trouver en elle une compagne aimable par ses sentimens, par l'esprit & par les talens. Je ne pus m'empêcher de lui dire un jour, que j'étois surpris qu'avec autant d'attraits, de mérite & d'éducation qu'elle en avoit, elle eut pu se résoudre à mener une vie si contraire à ses sentimens. » Hélas, me dit-elle, en soupirant, ce sont ces mêmes avantages qui sont causes de mes malheurs. „ Cette réponse me frappa ; je la pressai instamment de m'instruire des particularités qui y donnoient lieu. Elle le fit en ces termes.



C H A P I T R E X X I I .

Histoire de Mademoiselle Williams.

JE suis fille d'un marchand de cette ville, qui, dans son commerce, avoit essuyé tant de traverses, que las de les réparer, & s'ennuyant des caprices de la fortune, il mit ordre à ses affaires; content d'un bien médiocre qu'il avoit préservé du naufrage, il se retira pour en jouir au fond d'une province dans une petite terre qu'il possédoit. Je n'avois guères que huit ans lorsqu'il prit ce parti. Il me laissa à Londres entre les mains d'une tante, qui étoit une célèbre Presbytérienne, & qui, par la sévérité de sa doctrine, me dégoûta de la lecture de ses livres de piété, sur lesquels elle me faisoit méditer sans relâche. J'acquerois des agrémens avec l'âge, & j'avois lié connoissance avec beaucoup de jeunes personnes de mon sexe : une d'entr'elles, qui se piquoit de bel esprit, me plaignoit journellement de la contrainte à laquelle j'étois réduite par le cagotisme & la foiblesse de ma tante. Elle me fit entendre qu'à mon âge, il étoit tems de sécouer les préjugés de l'enfance, que je devois suivre son exemple, & m'accoutumer à penser par moi-même. Elle me conseilla de lire *Schaffsbury*,

Hobbes, *Collins*, & tous les auteurs dont les idées étoient opposées à celles qu'on m'avoit inculquées ; elle m'assura que par la comparaison des unes aux autres , je ferois bien-tôt en état de produire moi-même un nouveau système.

Cet espoir flattoit ma vanité , je suivis son avis ou plutôt mon goût ; car j'étois extrêmement prévenue contre tout ce que j'avois lu jusqu'alors : je m'attachai donc avec ardeur à mes nouvelles méditations , si bien qu'en peu de tems je devins une espèce d'esprit fort. J'étois toute fière de mon érudition , & je la fis valoir avec tant de succès , qu'on m'honoroit du titre de philosophe ; j'eus le talent de faire adopter mes décisions par quelques personnes ; mais leur conversation ne flattoit point assez ma vanité. Je comptois si fort sur ma doctrine , que je crus pouvoir tenter celle de ma tante : Je fus trompée dans mes conjectures. Mes opinions lui inspirerent tant d'horreur pour moi , qu'elle écrivit sur le champ à mon pere pour l'engager à me rappeler auprès de lui , & cela pour la sûreté de ma conscience. Il se rendit aux instances de ma tante , & je fus obligée d'aller le trouver en province. J'avois quinze ans pour lors ; il me demanda compte de mes opinions , qui ne lui parurent pas si condamnables qu'à ma tante , & dans lesquelles il me laissa la liberté de vivre. Ce

tut peut-être ce qui me fit perdre une partie de l'attachement que j'avois pour elle. Comme j'étois privée dans ma retraite de mes compagnies ordinaires, & des desirs dont je jouissois assez fréquemment à la ville, je devins mélancolique; mais enfin je m'accoutumai peut-à-peu à la solitude, dont je charmois les ennuis par la lecture de quelques livres amusans, lorsque mes occupations me le permettoient; car ma mere étant morte depuis trois ans, mon pere à mon arrivée me chargea du soin de notre ménage. Comme j'avois beaucoup d'imagination, je m'amusois à faire des vers & des romans, qui dans la province étoient généralement goûtés, & m'avoient acquis la réputation d'un mérite extraordinaire; je m'amusois les matins à lire dans un petit bois voisin de la maison de mon pere, & que le grand chemin traversoit.

Un jour que je m'étois extrêmement préoccupée de ma lecture, un cavalier m'ayant apperçue, descendit de cheval, & vint à moi en disant qu'il vouloit m'embrasser; il me prit alors entre ses bras, & garda si peu de mesures, que je me mis à crier de toutes mes forces. J'eusse été peut-être la victime de la brutalité de cet insolent, si un autre cavalier, qu'un heureux hazard conduisit dans cet endroit, indigné de l'insolence du premier, ne fût accouru à mon secours. L'homme qui m'insultoit,

outré de ce que l'autre lui faisoit manquer sa proie , piqué d'ailleurs des reproches de mon protecteur , courut à son cheval , prit un de ses pistolets , qu'il tira contre lui. Heureusement il ne l'atteignit point. L'autre , pour se venger , lui porta sur la tête avec le manche de son fouet un coup si violent , qu'il le terrassa , & se saisit de de l'autre pistolet , dont il appuya le bout sur la poitrine de son adversaire , le menaçant de le tuer , s'il ne me demandoit pardon : il le fit , après quoi j'engageai mon défenseur à le laisser aller.

Ce généreux cavalier me reconduisit ensuite chez mon pere , qui le remercia beaucoup , quand je lui eus conté mon aventure : l'obligation que j'avois à cet Officier (car c'en étoit un) m'inspira pour lui quelque chose de plus que de la reconnaissance. Sa taille étoit parfaite , il avoit les yeux extrêmement vifs quoique modestes ; il avoit le nez aquilin , la bouche vermeille , les dents blanches , le visage plein & coloré , le sourire agréable ; de longs cheveux châtons , noués également , lui battoient la ceinture. » En un mot , pour abréger son portrait , il vous ressembloit parfaitement ; je ne vous dis point cela pour vous flatter , mais assurément il n'est personne qui ne vous prît pour son frere. Il nous apprit dans la conversation , qu'il étoit fils d'un riche gentilhomme du voisinage ; je

lisois dans ses yeux que j'avois fait sur son cœur l'impression la plus vive. Une pareille conquête flattoit mon amour-propre ; il sortit enfin pour retourner chez lui , après avoir promis à mon pere , qui l'en pria , de nous venir voir le plus souvent qu'il lui seroit possible. Mon aventure ne me fortoit point de la tête. J'en étois occupée toutes les nuits , elle ressembloit si fort à une histoire de roman , qu'elle rappeloit à ma mémoire toutes celles que j'avois lues en ma vie. Je rêvois quelquefois que j'étois Oriane ou Marphise , & que mon défenseur étoit le brave Amadis ou le généreux Orondate. Je voyois sans - cesse mon amant à mes pieds , m'exprimer son amour en désespéré ; je m'imaginois de tems en tems être en croupe sur son Palefroi , & que je voyagerois pudiquement avec lui par monts & par vaux. Ces idées folles me suivoient même pendant le jour , je cherchois envain à les dissiper ; la présence de mon amant , qui venoit souvent nous rendre visite , les entretenoit ; je ne pus résister à leur impression , non plus qu'aux marques de tendresse & d'estime qu'il me fit paroître. Jamais je n'avois vu d'homme aussi spirituel & plus séduisant ; il exaltoit souvent mes charmes pour avoir lieu de me parler de mon esprit ; quelle est la jeune personne du sexe qui puisse défendre son cœur de pareilles attaques ? L'amour-propre plaide trop bien

en faveur de l'amant pour qu'il perde sa cause.

Léotharis (c'étoit le nom de mon amant) obtint sans peine l'aveu du penchant qu'il m'avoit inspiré ; & profitant un jour de l'absence de mon pere , il me fit voir des transports si vifs , & qui me paroissoient si sincères , que je ne pus plus long-tems me refuser à ses desirs. Le perfide , hélas ! triompha de toute ma vertu ; jeune & sans expérience , je ne pouvois m'imaginer que *Léotharis*, en me promettant de m'épouser , ne souhaitât pas ardemment de me tenir parole ; son pere s'opposoit à notre union , mais il falloit , disoit-il , l'y déterminer par les suites de ma complaisance. Ah ! qu'un amant aimé persuade aisément un mensonge ; le perfide me trompoit , & je me serois reproché comme un crime , d'oser l'en soupçonner !

Voilà , mon cher M. Random , quel fut le fruit de ces charmes , de cet esprit & de cette éducation que vous admirez encore en moi ; si j'eusse été moins belle , je n'eusse pas fait la conquête d'un perfide ; si j'eusse été une idiote , les charmes de ma conversation ne l'eussent pas rendu encore plus avide de ma conquête ; si j'eusse manqué de jugement & de principes , j'eusse été , comme la plupart des femmes , une coquette capricieuse , que les apparences d'un mérite distingué n'auroient pas séduite ;

incapable également de réflexion & de sentiment, jalouse de la conquête de tous les hommes ensemble, je n'aurois pas prêté l'oreille assez long-tems aux fleurettes d'un seul pour en être séduite.

Je m'abandonnai donc aux transports de mon amant ; ils étoient si vifs, que je ne réfléchis pas un seul instant sur les conséquences qui en pouvoient résulter ; mais peu-à-peu les visites de Léotharis devinrent moins fréquentes ; les caresses me parurent moins passionnées, mon cœur l'accusa de froideur ; j'en conçus mille alarmes, & mes pleurs l'instruisirent de mes soupçons. L'intérêt de ma réputation m'alarmait, je pressai mon amant de dissiper mes craintes en m'épousant, comme il me l'avoit promis. Il feignit un jour de se rendre à ma sollicitation, & me quitta dans le dessein, disoit-il, de chercher un ecclésiastique assez complaisant pour entrer dans nos vues, & qui voulût bien nous unir. C'étoit une défaite, l'ingrat sortit de chez moi pour la dernière fois, il n'y reparut plus. Je fus cependant huit jours dans la dernière impatience, tantôt je me plaignois au ciel de sa trahison, tantôt j'inventois moi-même des excuses en sa faveur, pour dissiper l'horreur de mes soupçons. J'appris enfin par un gentilhomme qui vint nous rendre visite, que le traître alloit partir pour Londres avec la femme que son pere lui

destinoit, pour laquelle il alloit acheter des habits de nôces. Je me trouvois, pour comble de disgrâce, enceinte; cette nouvelle me mit au désespoir; & je ne pouvois envifager fans horreur la mauvaise opinion que l'on auroit de moi; les chagrins d'un pere tendre & complaisant, qui m'avoit toujours accablé de bontés, & qui, sur le déclin de ses ans, n'auroit pas la force de soutenir le deshonneur de ma conduite. Je croyois déjà le voir au tombeau; la honte & le chagrin déchiroient mon ame, je formai mille projets de vengeance contre le traître qui m'avoit abusée, l'accablement succédoit à ma rage; je pleurois vainement ma faute, & dans d'autres instans, l'espérance venoit encore me calmer. Je me faisois sans cesse le portrait de mon amant, je me rappelois toutes les belles qualités qui m'avoient séduites en lui, & je l'excusois de son absence sur la contrainte à laquelle il étoit réduit par l'entêtement d'un pere opiniâtre, qui vouloit le porter à conclure un mariage contre son gré.

Je me flattois qu'il trouveroit moyen de s'échapper pour venir me donner sa foi; mais hélas! la nouvelle de son mariage se répandit dans tout le pays; que devins-je lorsqu'elle parvint jusqu'à moi? Je me serois donné la mort sur le champ, si l'envie de me venger de ce fourbe ne m'eût fait suspendre les effets de mon désespoir. Quel-

ques soins que je prisse de me cacher à mon pere, je vis bien qu'il s'étoit apperçu de mon état ; ce pere compâtissant renfermoit sa douleur en lui-même, il ne m'en parloit point, & faisoit de son mieux pour dissiper mon chagrin ; ses tendres soins & sa douleur, que je voyois bien qu'il cherchoit à me dérober, ne firent qu'augmenter ma rage contre l'auteur de ma peine. Je résolus absolument d'en tirer vengeance ; je quittai la maison de mon malheureux pere pendant la nuit. J'arrivai à la pointe du jour à une petite ville où l'on prenoit le carrosse de Londres ; j'entrai dans la voiture, & j'arrivai dans cette ville sans pouvoir proférer une seule parole. J'étois si préoccupée du projet de ma vengeance, que je ne m'apperçus point qu'il y eût quelqu'un avec moi dans la voiture. Dès que je fus arrivée, je pris un logement dans le quartier le plus isolé de la ville, je changeai de nom, & ne m'attachai plus qu'à trouver la maison de mon imposteur ; je la découvris enfin. Les transports qui m'agitoient étoient trop violens pour me donner le tems de concerter le projet de ma vengeance ; j'allai à la maison de Léotharis, à qui je demandai à parler ; un domestique me demanda mon nom, je refusai de le lui dire, & le priai de m'annoncer comme une personne qui avoit à traiter avec son maître d'une affaire de la dernière con-

féquence. On me fit entrer dans un appartement jusqu'à ce qu'il fût averti; j'y demeurai environ un quart-d'heure sans que mon traître parut; on vint me dire enfin qu'il étoit en compagnie, & qu'il ne pouvoit voir personne. Je ne pus contenir plus long-tems ma fureur; je tirai un poignard que j'avois caché sous ma robe, & montant l'escalier avec précipitation: „ Je „ veux le voir ce perfide, m'écriai-je, & lui „ plonger ce poignard dans le cœur. „ Tous les domestiques accoururent à ce bruit, ils me faillirent & me désarmèrent; je tentai vainement de m'arracher de leurs mains. Comment vous exprimer la rage dont je fus transportée lorsque je vis paroître mon barbare amant avec sa jeune épouse? Je perdis tout sentiment; on profita de mon évanouissement pour me transporter dans une chambre haute & isolée. Lorsque j'eus pu recouvrer l'usage de la raison, j'essuyai mille questions impertinentes, de la part d'une vieille femme, sur mon état & sur ma condition..

Je ne lui répondis point; elle m'apprit que mon emportement avoit étrangement surpris tous les parens de Léotharis qui en avoient été témoins; & que sur les questions qu'ils lui avoient faites à mon sujet, il leur avoit constamment répondu que j'étois folle, & qu'il falloit m'enfermer à *Bedlam*;
M.vj.

(*) mais que sa femme s'étoit persuadée quelque chose de plus dans cette affaire, & que ses soupçons lui avoient fait tant d'impression, qu'elle étoit allée se mettre au lit, en ordonnant à ses domestiques d'avoir soin de moi. Sans entrer dans aucun détail avec la vieille, je la pria de me faire venir une chaise à porteurs, pour me faire conduire chez moi; elle refusa de le faire avant d'avoir obtenu le consentement de son maître qui le lui donna; on m'emporta dans un état que je ne puis décrire. Le désespoir d'avoir manqué mon coup me causa une fièvre si violente, que j'en fis une fausse couche. Je n'avois cependant rien perdu de mon ressentiment contre Léotharis. Malgré cet événement, qui sembloit me tirer de peine, ma douleur étant plus tranquille me laissoit aussi la liberté de méditer davantage sur la façon dont je punirois mon perfide. J'étois occupée des idées les plus cruelles, lorsqu'on vint me dire qu'un jeune homme demandoit à me voir, qu'il avoit quelque chose de la dernière conséquence à me communiquer, & que ce qu'il avoit à m'apprendre, ne pouvoit que me flatter beaucoup; j'étois extrêmement émue, & je me consultois sur la réponse que je devois faire, lorsque je vis entrer dans ma chambre un cavalier d'une figure aimable, & d'un taille-

(*) C'est l'Hôpital des Fous à Londres.

avantageuse; il s'excusa d'abord de la liberté qu'il prenoit d'entrer sans être introduit, sur l'impatience qu'il avoit de me voir & de m'entretenir. Je l'examinois avec soin, & ne savois que lui répondre; je lui demandai, en hésitant, quelle affaire il avoit à me communiquer; il me dit qu'elle exigeoit le secret, & qu'il ne pouvoit en faire part qu'à moi seule: je priai donc l'hôtesse de se retirer; l'inconnu me surprit beaucoup en me disant qu'il étoit instruit des moindres circonstances de mon histoire par Léotharis lui-même, dont la conduite, à mon égard, lui inspiroit tant d'horreur pour ce perfide, qu'il venoit m'offrir son bras pour le punir; que d'ailleurs il lui en vouloit pour une insulte personnelle qu'il en avoit reçue; mais que le premier motif qui l'y déterminoit, étoit l'intérêt de ma vengeance, dont il étoit disposé à se charger, pourvu que je voulusse lui prouver par le don de mon cœur, que je l'acceptois pour défenseur.

Dans les dispositions où j'étois, que pouvoit-on me proposer de plus agréable? Je crus voir dans l'inconnu un protecteur généreux que le ciel me suscitoit pour le charger de la meilleure cause du monde, & il me promit de me défaire de Léotharis cette nuit même. Je lui donnai réciproquement parole qu'après ce coup il pouvoit disposer de moi selon sa volonté; il sortit en jurant

qu'il alloit de ce pas prendre les mesures nécessaires pour que Léotharis ne pût lui échapper. Sur les deux heures après minuit il vint frapper à ma porte : je lui ouvris, il étoit tout couvert de sang, & tenoit encore son épée à la main. « C'en est fait, me dit-il d'un ton ému, vous êtes vengée. » Il ajouta qu'il n'avoit aucun reproche à se faire par la façon dont il l'avoit tué ; qu'il avoit envoyé un cartel à Léotharis, auquel il avoit répondu ; qu'étant sur le champ de bataille, il lui avoit demandé raison de sa conduite à mon égard, & qu'après une minute de combat il l'avoit laissé baigné dans son sang, & percé de trois coups d'épée. J'embrassai mon défenseur ; je m'informai avec avidité de toutes les particularités du combat, dont je lui fis plusieurs fois recommencer le récit. La douceur naturelle à mon sexe ne pouvoit m'empêcher d'y prendre plaisir, & le desir de la vengeance sembloit avoir familiarisé mon ame avec les images les plus cruelles. C'étoit avec joie que mes yeux contemploient le sang dont l'épée & les habits de mon vengeur étoient teints ; mais j'aimois sur tout à me peindre Léotharis mourant & demandant au ciel pardon de sa perfidie à mon égard. Cette pudeur, ces sentimens que je n'avois sacrifiés qu'avec peine à l'amour, je les sacrifiai sans presque aucune résistance au plaisir d'être vengée. *Horatio* (c'est ainsi que j'appellerai

mon vengeur) exigea de moi le prix de sa victoire, il l'obtint comme si ma reconnoissance eût dû le récompenser d'un crime par un autre; ce dernier ne fût pas plutôt commis, que mon ivresse commença à se dissiper. Les remords s'éleverent dans mon cœur, & le sommeil, au lieu de les apaiser, ne fit que les accroître; milles songes plus affreux les uns que les autres, m'agiterent pendant toute la nuit; je voyois Léotharis; le visage couvert des horreurs de la mort & baigné dans son sang, me reprochant mon injustice & ma barbarie, & protestant de son innocence. Il se justifioit d'un ton si pathétique, que je ne pus résister à cette impression; je me réveillai en faisant un grand cri, mon nouvel amant m'en demanda la raison, je la lui dis; il me tint cent discours plus insinuans les uns que les autres pour me calmer, & parvint encore à me persuader qu'il n'avoit rien fait que de juste. Je me rendormis, le même songe vint encore occuper mes esprits; je passai le reste de la nuit dans une agitation affreuse; je conçus une telle horreur pour Horatio, que le lendemain matin je ne pouvois le regarder sans frémir; il s'aperçut de mon trouble, & sentant bien quelle en étoit la cause, il voulut le calmer: « Espérez encore, me dit-il, puisque vous regrettez votre ingrat, peut-être n'est-il point mort, je l'ai laissé blessé & sans connoissance sur le lieu du combat,

mais peut-être ses plaies ne sont-elles pas mortelles. » A ces mots , je lui dis avec transport de se lever , mais qu'il y alloit de sa vie à reparoître devant moi , s'il ne m'apportoit des preuves convainquantes que Léo-
tharis vivoit encore ; que j'étois résolue , s'il étoit mort , de le venger de moi-même , en me livrant à la justice. « Je n'ai rien fait , me dit-il , que par amour pour vous ; je n'ai rien à me reprocher part rapport à la façon dont je vous ai vengée d'un perfide , puisque je l'ai fait en homme d'honneur ; cependant vous me traitez comme un lâche assassin , comme un scélérat mercenaire que l'on ne veut plus voir dès qu'il est payé du crime qu'il a commis. Que fais-je encore , si Léo-
tharis respire , si vous ne regarderez pas comme un crime de ne l'avoir point tué tout-à-fait , & de n'avoir satisfait qu'à moitié votre vengeance. « Je lui jurai qu'il m'en seroit plus cher , & que loin de le mépriser , je ne verrois jamais en lui qu'un vainqueur généreux , & non un assassin. « Hé bien , madame , hé bien , répartit Horatio , il faut vous satisfaire & m'exposer à tout pour vous prouver que je vous adore , heureux si votre amant n'a point perdu tous les principes d'honneur ; je vais aller m'informer du sort de Léo-
tharis , me présenter même à ses yeux , dussé-je me perdre par cette démarche , vous ne douterez point de ce que vous pouvez sur-

moi. » Il sortit en disant cela. Quand je fus seule je m'abandonnai à mes réflexions : avec quelle horreur ne vis-je pas combien j'étois coupable ! je ne me regardois plus que comme une meurtrière. L'ombre de mon amant étoit toujours présente à mes yeux, je n'envisageois point de termes à ma douleur ; mais au bout de deux heures Horatio revint, & dissipa mes remords & mes craintes par une lettre qui contenoit ce qui suit :

Toute cruelle que vous ayez été, madame ; à l'égard d'un homme qui vous a aimé, je suis encore touché de la triste résolution que vous avez prise ; conservez votre vie & votre liberté ! Les coups que j'ai reçus d'Horatio ne sont point mortels, aimez-le puisqu'il vous aime, & faites ensorte d'oublier un homme assez généreux pour ne vouloir point se souvenir que vous avez attenté tous deux à ses jours.

LEOTHARIS.

Je connoissois l'écriture, cette lettre me causa des transports de joie inexprimables, je faisois mille caresses à Horatio ; pouvois-je soupçonner qu'il me trompoit ? Mes caresses cependant étoient moins le fruit du penchant que j'avois pour lui, que l'expression du plaisir que je ressentais en apprenant que mon premier amant vivoit encore ;

mais ma joie ne fut pas de longue durée. L'inquiétude où j'avois été pour Léocharis n'avoit point détruit mes autres chagrins, elle n'avoit fait que les suspendre, en absorbant, pour ainsi dire, mon ame tout entiere : dès que cette inquiétude fut dissipée, mille autres chagrins reparurent. Cette lettre, qui m'avoit fait tant de plaisir & que je relisois fans cesse, me replongea dans un cruel abattement : Elle contenoit des reproches de l'homme que je chériffois le plus au monde, tout perfide qu'il étoit. Elle me rappeloit les douceurs de notre engagement ; quel triste souvenir que celui des plaisirs qui ont causé notre perte !

Horatio cependant faisoit de son mieux pour m'égayer ; il me procuroit la compagnie de quelques-unes de ces femmes, qui, quoiqu'elles ne se livrent pas aux desirs du premier venu, vivent cependant de leurs appas. Leurs sentimens étoient si peu conformes aux miens, que leur société ne pouvoit que m'être à charge ; elle me devint cependant insensiblement agréable, par la privation où j'étois de toute autre. Horatio seroit peut-être parvenu à dissiper mon chagrin, si un hasard malheureux ne fût venu troubler la sécurité dans laquelle je commençois à vivre : Pardonnez si ce souvenir me coûte encore des larmes, elles sont bien légitimes ! Une de mes amies, en feuilletant quelques papiers, m'en fit voir un im-

primé qui renfermoit ce que je vais vous dire.

A V I S.

Une jeune demoiselle du comté de... est disparue de la maison de son pere vers la fin de Septembre, pour quelques chagrins dont on ignore la cause; on n'a point encore entendu de ses nouvelles. On prie ceux qui pourront en donner, de vouloir bien s'adresser à M..... rue ils seront bien récompensés. Si cette demoiselle veut retourner chez son pere, qui est inconsolable de sa perte, elle peut s'attendre d'en être bien reçue, quelque raison qu'il ait de se plaindre d'elle. C'est le seul moyen qu'elle puisse employer pour conserver les jours d'un pere infortuné, prêt d'entrer au tombeau, accablé du poids de son chagrin, de ses ans & de ses infirmités.

Ce billet ne regardoit que moi; une remontrance si tendre & si pathétique fit sur mon cœur l'impression la plus vive. J'étois dans la disposition d'imiter l'enfant prodigue, j'écrivis d'abord à quelques personnes pour m'informer si mon pere étoit toujours dans les mêmes dispositions; mais hélas! on m'apprit que sa douleur avoit fini ses jours, & qu'il avoit disposé de son bien en faveur d'un ami, pour marque de son ressentiment envers moi. Quelle affreuse

nouvelle pour mon cœur, je m'accusai de la mort de mon pere, je ne cessois de la pleurer ! J'évitois toutes les compagnies, pour passer mon tems à gémir sur mes fautes & sur mes infortunes. Mes connoissances m'abandonnerent de leur côté ; Horatio, qui ne me voyoit plus que les larmes aux yeux, ayant enfin reconnu qu'il ne devoit mes faveurs qu'aux besoins que j'avois de son secours, prit son parti, c'est-à-dire, qu'il cessa tout d'un coup de revenir chez moi. J'appris quelques jours après qu'il m'eût abandonnée, que l'histoire de son combat avec Léotharis étoit faite à plaisir, qu'ils ne s'étoient jamais battus, & qu'ils étoient convenus ensemble de me jouer de la sorte, l'un pour échapper à mon ressentiment, & l'autre pour me séduire. Je fulminai, je versai des larmes, enfin le désespoir & la nécessité triompherent totalement des principes de vertu que j'avois puisés dans mon éducation ; j'étois déjà résolue de tout faire pour me tirer de la misère à laquelle j'étois réduite ; lorsqu'une vieille femme, sous prétexte de vouloir me consoler, vint me rendre visite. Elle s'étendit beaucoup sur ma beauté, proféra mille invectives contre le traître qui m'avoit abandonnée, & me fit entendre, que dans l'état où j'étois, il falloit user de toutes mes ressources ; que j'étois maîtresse de ma fortune si je voulois profiter de tous mes avantages. J'avalais le

poison à longs traits : j'encourageai la vieille à s'expliquer plus clairement; elle m'offrit de demeurer chez elle, où j'aurois une cour nombreuse de galans, dont le moins riche pouvoit me faire vivre à mon aise : mais à condition que je partagerois avec elle les profits de ma prostitution. Cruelle indigence ! de quelles vertus ne triomphes-tu pas ! J'allai loger avec ellè; & suivant son avis, je pris pour mieux faire des dupes, un air de candeur & de simplicité qui me réussit effectivement à merveille. Ma première conquête fut un conseiller, qui me crut si novice après huit jours de visites régulières, qu'il offrit de me servir de protecteur; il me questionna sur mon état, & après le lui avoir exposé, il me présenta dix guinées, que j'acceptai, & dont il me fallut faire le partage, ce qui me déplut infiniment.



C H A P I T R E X.

Mademoiselle Villiams est interrompue par l'arrivée d'un commissaire & de plusieurs Archers, qui la prennent pour une autre & la menent en prison. Roderik l'y suit. L'Exemt reconnoît son erreur & la répare. Suite & fin de l'histoire de mademoiselle Villiams. Elle embrasse un nouveau genre de vie.

L'Infortunée mademoiselle Villiams parloit encore, lorsqu'elle fut interrompue par de grands coups qu'on frappoit à la porte. Je l'ouvris, & vis entrer trois ou quatre archers conduits par un commissaire, qui s'adressant à elle lui commanda de le suivre en prison, en vertu d'un ordre dont il étoit porteur. Pendant qu'il lui parloit, les archers l'avoient déjà saisie, & commençoient à la tirailler indignement. La brutalité de ces coquins m'enflamma de courroux, je me saisis d'un manche à balai, & sans faire attention au nombre, je me disposois à les charger, lorsque mademoiselle Villiams m'arrêta; elle me dit avec une fermeté qui me surprit, qu'elle me prioit de ne point user de violence, que ma témérité lui seroit inutile & me seroit préjudiciable. Elle s'adressa ensuite au commissaire, & lui de-

manda à voir l'ordre ; après l'avoir lu , elle lui dit qu'elle n'étoit point la personne dont il étoit question , que ce n'étoit point son nom dont il y étoit mention , qu'ainsi ils prissent garde à ce qu'ils alloient faire : « Bon , bon , dit le commissaire , je consens à payer les dommages & intérêts si je me trompe ; je suis sûr de mon fait , vous avez oublié votre nom , mais nous allons vous mettre en lieu où vous aurez le tems de vous en rappeler le souvenir. Où voulez-vous aller , voulez-vous demeurer chez moi , ou loger en prison (*) ? » Si je dois être emmenée , répondit mademoiselle Villiams , conduisez-moi chez vous par préférence. « Hé bien dit le commissaire , il faut me payer votre pension d'avance , vous pouvez compter que vous serez traitée comme une princesse. » Mademoiselle Villiams lui dit qu'elle n'avoit point d'argent. « En ce cas , dit le commissaire , allons en prison , car je ne fais point de crédit. » Il ordonna

[*] A Londres , lorsqu'on est arrêté pour dettes , ou pour quelque cause légère , on peut opter de payer une somme prescrite à celui qui vous arrête , pour demeurer chez lui comme prisonnier , jusqu'à ce que la Partie adverse soit apaisée , ou bien d'être conduit à la prison commune , lorsqu'on n'est pas en état de payer sa pension.

ensuite à l'un des archers d'amener un carrosse ; il permit à mademoiselle Villiams de me dire quelque chose en particulier, sur la priere qu'elle lui fit de lui accorder cette grace. Elle me dit de ne point m'inquiéter, qu'elle seroit bientôt hors de ce mauvais pas, & que cette aventure tourneroit peut-être même à son profit. On vint avertir que le carosse attendoit, j'obtins la permission d'accompagner mademoiselle Villiams en prison. Quand nous y fûmes arrivés, le commissaire descendit le premier, il montra l'ordre au geolier ; ce dernier n'eût pas plutôt jeté les yeux dessus : « oh oh, c'est Elisabeth Cary ? Eh viens-donc ma vieille pratique, je suis ravi de tout mon cœur de te revoir. » Il vint en disant cela, donner la main à mademoiselle Villiams, qu'il n'eut pas plutôt envisagée, que se tournant vers le commissaire ; que diantre m'amenez-vous donc là, lui dit-il, ce n'est pas elle. « Moi je soutiens que si, dit le commissaire, c'est bien Elisabeth Cary elle-même. » C'est elle comme c'est ma grand-mère, repartit le geolier. Mademoiselle Villiams dit alors au commissaire, que s'il eût bien voulu l'en croire, il n'auroit pas commis cette méprise, mais qu'il apprendroit à ses dépens à ne point arrêter mal-à-propos une honnête fille. Parbleu nous verrons cela, dit le commissaire ; il faut me prouver la vérité de ce que vous dites. Il nous

neous conduisit en disant cela dans la chambre du geolier , & fit apporter une bouteille de vin. Mademoiselle Villiams me donna alors l'adresse de deux de ses amies , pour les engager à venir attester la vérité du fait. J'allai les chercher avec le carosse. Heureusement je les trouvai toutes deux ; je leur contai l'aventure de mademoiselle Villiams ; elles en furent enchantées , & goûterent par avance le plaisir de chagriner un de leurs ennemis déclarés. Car il y a tout autant d'antipathie entre messieurs les commissaires & les filles publiques , qu'entre les chiens & les chats. Elles embrassèrent cordialement la prisonniere : « Eh ! depuis quand , ma chere Nancy Villiams es-tu donc ici , lui dirent-elles , & quelle en est la raison. Mademoiselle Villiams leur détailla les circonstances de son aventure : Elles s'offrirent d'affirmer pour elle devant le Juge de paix , qu'elle n'étoit point la personne dont il étoit question dans l'ordre. Le commissaire , qui pour lors étoit convaincu de sa méprise , voulut leur épargner cette peine. « Mesdames , leur dit-il , il n'y a pas grand mal à tout cela , quittons-nous bons amis ; pour réparer ma sottise je vous offre encore une bonne bouteille de vin. » Cette proposition fut rejetée des trois compagnes. Mademoiselle Villiams lui demanda s'il s'imaginait de bonne foi qu'il en feroit quitte pour quelques verres de mauvais vin. « Le geolier

prit là-dessus la parole , & protesta que son vin étoit le meilleur qu'on pût trouver dans la ville. Tant mieux pour vous , repartit mademoiselle Villiams : mais fût-il le meilleur vin de Champagne , il ne me feroit pas oublier le tort qu'on vient de faire à ma réputation , qui ne m'est pas moins chère que ma santé , à laquelle le saisissement que je viens d'éprouver ne peut être que très-préjudiciable. Quoi donc ! personne , quelque innocent qu'il fût , ne seroit donc à couvert d'aller en prison ? S'il est permis à Messieurs les commissaires d'emprisonner indistinctement tout le monde , quel risque ne courroit-on pas à leur déplaire , s'ils en étoient quittes pour avouer qu'ils se sont mépris ? » Mais heureusement la sagesse du gouvernement a prévenu leur malice. M. Vautour (c'étoit le nom du commissaire) voyant bien qu'il avoit à faire à des personnes instruites de l'étendue de ses fonctions , se mit à réfléchir en frottant son front , & en jurant très-énergiquement contre notre vieille coquine d'hôtesse , qui , disoit-il , l'avoit trompé. Après bien des discussions inutiles , on s'en rapporta à la décision du geolier , qui fit encore apporter quelques bouteilles de vin ; & prononça que le commissaire payeroit tout l'écot , la dépense du fiacre , & donneroit à la plaignante deux guinées pour indemnité. Vautour soucrivit à la sentence , & paya sur le champ deux guinées à made-

moiselle Villiams, qui donna à chacune de ses amies une demie guinée pour prix de leur témoignage, & mit l'autre dans sa bourse. Nous nous retirâmes ensuite tous quatre, laissant le commissaire très-mortifié de sa sottise & encore plus de la réparation, quoiqu'en justice réglée elle eût dû lui coûter beaucoup plus. La guinée que mademoiselle Villiams venoit de gagner si heureusement, nous vint fort à propos; j'avois déjà vendu fix de mes chemises pour nous aider à subsister; il ne me restoit plus que les habits que j'avois sur moi. Comme nous avions tout à craindre de la mauvaise volonté de notre hôtesse, nous allâmes nous loger ailleurs dès le lendemain, dans l'intention de ne paroître l'un & l'autre que lorsque nous serions parfaitement guéris. Je priai mademoiselle Villiams de m'achever son histoire, elle s'en acquitta comme il suit :

Suite de l'histoire de Mademoiselle Villiams.

Je m'étois trop bien tirée de mon rôle de novice pour ne le jouer qu'une fois. La conquête du conseiller fut suivie de celle de cinq autres dupes; cependant peu à peu ma réputation s'étendit, & je perdis le titre de vestale. Ma gouvernante jugea pour lors à propos de me quitter & d'aller se pourvoir de marchandises un peu moins achalandées; cela m'obligea de quitter mon logement,

j'en pris un autre près de *Charing-cross*, à deux guinées par semaine. J'ouvris ma porte à tous les adorateurs pécunieux, que la fortune m'adressoit; mais comme je n'avois pas le talent de les fixer, chacun d'eux souhaitant d'être l'unique possesseur de mes charmes, & ne les mettant pas à un assez haut prix pour cela, je fus obligée encore une fois de changer de domicile, parce que le prix de mes faveurs baissoit à mesure que le nombre de mes galans augmentoit. La noblesse m'avoit abandonnée, j'étois réduite au tiers état pour m'achalander davantage; j'avois même été contrainte de me servir de l'entremise de quelques garçons cabaretiers qui m'adressoient des pratiques: obligée de payer grassement la protection de mes entremetteurs, quelle horreur n'avois-je pas pour l'état affreux auquel j'étois réduite! Les compagnies qu'ils m'envoyoient, étoient ordinairement composées de libertins ou de brutaux, échauffés par le vin & par la fureur de leur emportement. Avec combien de répugnance & de chagrin ne me voyois-je pas forcée à me prêter pour un vil intérêt à l'infâme lubricité de gens ivres, & qui peut-être alloient porter dans mon sein un poison affreux? Je sentoisi trop la rigueur de mon destin, pour paroître accorder de bonne grace ce que je n'accordoisi que par nécessité.

J'étoisi toujours triste & mélancolique, ce

qui m'attiroit quelquefois de mauvais traitemens, & fit désertter en peu de tems tous les galans que mes Emissaires m'avoient acquis. Je me trouvai bientôt dénuée de tout secours ; il me fallut vendre ma montre, mes boucles d'oreilles & quelques autres bijoux pour m'aider à subsister. Un soir, que je méditois profondément sur les causes de ma misere, un baigneur, qui me protégeoit conjointement avec les cabaretiers, m'envoya une chaise à porteur avec ordre de venir sur le champ chez lui. Je m'ajustai de mon mieux, & partis aussi-tôt ; on me fit monter dans une chambre, où je trouvai un officier qui m'attendoit, disoit-il, pour souper avec moi. Nous soupâmes en effet tête-à-tête ; le vin de Champagne ne fut pas épargné ; il assoupit pour quelque tems la mélancolie qui me dévorait ; & si je ne m'endormis pas dans les bras du plaisir, ce fut du moins sans être déchirée par ces réflexions accablantes qui me suivoient partout, que je me livrai au sommeil.

Mais que devins-je, le matin, lorsque ne trouvant plus l'officier à mes côtés, je m'aperçus, que, non-seulement il m'avoit volée, mais qu'il avoit encore emporté les couverts & les flambeaux d'argent du baigneur. Au cri perçant que je jettai, ce dernier accourut, & la première chose qu'il fit, fut de m'accuser d'être d'intelligence avec le voleur. J'eus beau protester que j'étois innocente, il me

fit arrêter. Je fus conduite devant le juge ; qui , prenant ma confusion pour un aveu de ma faute , me condamna , après un interrogatoire très-superficiel , à être conduite à Bridvell.

Rien n'est comparable à l'état affreux où je me trouvai dès que je fus entrée dans ce lieu d'humiliation. Quoiqu'à mes yeux même ma conduite ne fut pas irréprochable , la différence qu'il y avoit de mes compagnes d'infortune à moi étoit trop grande pour que je ne la sentisse pas. Elles étoient toutes renfermées pour des crimes réels ; c'étoit au contraire sur une fausse imputation que j'étois condamnée. Pour les fautes que j'avois à me reprocher , je ne pouvois les voir que telles qu'elles étoient , c'est-à-dire , que comme des fautes commises plutôt contre nous-mêmes , que contre les autres , qui dès-lors ne doivent trouver leur punition que dans les malheurs qu'elles amènent ; mais qui ne méritent point l'animadversion publique. L'horreur de mon sort s'augmenta par l'idée de celui dont j'avois joui dans ma première jeunesse , & dont m'avoit privé la perfidie de Léotharis. La passion me l'avoit fait haïr , la raison me le fit détester , & mon malheur m'éclairant sur toute l'indignité de sa conduite , je ne pouvois concevoir comment un crime , dont je payois si cher les funestes conséquences , restoit impuni. Vous , à qui je ne songe encore à présent

qu'en répandant des larmes, vous, à qui je ne songerai jamais que pour en verser, pere tendre, pere infortuné, dont je devois soulager la vieillesse & de qui j'ai abrégé les jours, votre souvenir vint aussi se présenter à la mémoire de votre malheureuse fille. Ce souvenir & mes regrets vous auroient pleinement vengé, si quelque chose pouvoit assez venger la tendresse offensée d'un pere !

Mademoiselle Villiams s'arrêta en cet endroit pour essuyer ses pleurs. C'étoit la nature qui les faisoit couler, & la nature se fait entendre à tous les hommes ; aussi en saisis-je toute l'expression, aussi me sentis-je attendri au point de mêler mes larmes aux siennes. Elle s'en aperçut. O ! généreux Random, me dit-elle, en tournant sur moi des yeux encore humides, « quoi, c'est vous que je vois ? C'est pour une fille qui a voulu vous tromper que vous daignez vous attendrir ? Ah ! cachez-moi votre sensibilité, elle augmenteroit ma confusion.

Je la consolai du mieux qu'il me fut possible, & je l'engageai à continuer son récit, qu'elle reprit ainsi.

S'il n'y avoit eû que la captivité à souffrir, je l'aurois soufferte patiemment ; mais les traitemens cruels qu'on me faisoit éprouver chaque jour, me réduisirent bientôt au désespoir, & je résolus de me donner la mort. J'attachai une corde au plancher, &

j'allois m'élancer avec elle, lorsqu'on me surprit. Au lieu de m'aider de conseils & de remontrances, au lieu d'adoucir la rigueur de mon sort, on me chargea de coups. Je restai quelque tems sans connoissance, & je ne revins à moi que pour tomber dans un délire si furieux, que je m'arrachois moi-même à belles dents la chair des bras & des jambes, & de toutes les parties du corps où je pouvois me mordre; je me brisois la tête contre le mur & le pavé, & l'on fut obligé pendant trois jours de me garder à vue. Au bout de ce tems ma frénésie se calma; mais une mélancolie, plus dangereuse en ce qu'elle étoit plus sombre & plus réfléchie, lui succéda, & je résolus de me laisser mourir de faim. L'air stupide avec lequel je regardois ceux qui m'environnoient, les inquiétoit; à ce qu'il me parut; lorsque ma résolution fut entièrement prise, je rompis tout-à-coup le silence, & leur parlant avec une fermeté dont je ne me ferois jamais cru capable!

« Barbares, leur dis-je, si c'est pour m'empêcher de mourir que vous vous tenez à mes côtés, vous pouvez me délivrer de votre vûe qui m'est odieuse, aussi-bien tous vos soins seront inutiles. Loin de mettre obstacle à la résolution que j'ai prise de finir mes jours, votre présence en hâtera l'exécution. La vie ne peut plus être un bien pour moi, dès qu'il faut le partager avec des monstres tels que vous. »

Mon corps , couvert de plaies presque par-tout , mes yeux éteints d'accablement , ma voix foible & tremblante par la quantité de sang que j'avois perdu , formoient le tableau le plus propre à exciter la pitié. Et cependant , le croirez-vous , Random ? des hommes ne rougirent point de ne répondre à un discours qui montrait toute l'affliction de mon ame , que par un sourire moqueur , & qu'en me disant que l'on en avoit su réduire de plus résolues que moi.

L'indifférence avec laquelle je les entendis , ne pouvoit venir que de celle que j'avois prise pour la vie , & qui s'augmentoît de plus en plus. Quand mes surveillans eurent pénétré mon dessein , ils mirent tout en usage pour en détourner l'exécution ; mais ce fut inutilement ; leurs promesses n'eurent pas plus d'effet que leurs menaces. Deux jours s'étoient déjà passés depuis que je persistois opiniâtrément à refuser toute nourriture , lorsqu'on vint m'annoncer que j'étois libre , le scélérat qui avoit causé ma détention ayant été pris , & m'ayant entièrement déchargée dans son interrogatoire. Je ne dirois pas aisément quel fut l'état de mon ame à cette nouvelle. Semblable à un homme que l'on rappelle , lorsqu'il est déjà loin , pour venir chercher quelque chose de précieux qu'il a oublié ; c'est avec plaisir qu'il s'entend appeler , mais il est fâché d'être si éloigné ; de même , je revenois à la vie

avec joie & avec peine tout-à-la fois. Je ne songeois pas même à profiter de ma liberté, lorsqu'un événement, que vous aurez peine à croire, me fit précipiter ma sortie. Celui, puis je dire, de tous mes bourreaux, qui m'avoit traité le plus inhumainement, vint me complimenter. » Made-
» moiselle, me dit-il, d'un air respectueux,
» & qu'il auroit voulu faire passer pour vrai,
» je me suis toujours bien douté que vous
» étiez innocente, & je ne pouvois com-
» prendre comment l'on vous retenoit ici :
» S'il n'avoit dépendu que de moi, vous ne
» vous seriez pas apperçue de votre cap-
» tivité : » La fin de ce compliment fut de me demander s'il n'y avoit rien pour boire à ma santé. Ce dernier trait me fut plus sensible que tout ce que j'avois souffert, & l'indignation que je ressentis me tenant lieu de force, je sortis comme un éclair, & m'éloignai en gémissant, d'un lieu où l'on prostituoit aussi cruellement l'humanité.

J'avois fait rencontre dans la prison d'une nommée madame Coupler, que j'avois connue dans le tems de mon commerce avec Horatio & elle m'avoit indiqué quelques ressources; je m'en aidai. A sa sortie, elle me proposa de venir demeurer avec elle; je m'étourdis de nouveau par nécessité sur l'état que j'allois reprendre, & j'acceptai sa proposition.

La méfintelligence se mit bientôt entre nous deux. Comme j'avois la voix belle, & que, d'ailleurs, l'éducation que j'ai reçue me rendoit plus aimable qu'elle, j'enlevai en peu de tems les conquêtes de madame Coupler. Piquée de ne plus recevoir de bienfaits que par contre-coup, elle insinua à tous ceux à qui je pouvois plaire, que j'étois dans un état dangereux, & qu'il y avoit tout à craindre pour leur santé dans mon commerce. Bientôt, tous ceux qui me courtoisoient se retirèrent, & je m'apperçus de même bientôt de leur retraite. Ma détestable rivale, peu satisfaite de cette vengeance, s'en prépara une seconde. J'étois sans argent, elle m'offrit de me faire crédit pendant un mois ou deux, &, lorsqu'elle se fut ménagé le plaisir odieux de m'accabler le plus cruellement, elle me fit un jour une querelle des plus bizarres. Je lui répliquai vivement, elle saisit ce prétexte de rupture, & comme je lui devois dix livres sterling, elle obtint un ordre, & faute de paiement, je fus arrêtée dans sa maison.

Heureusement pour moi, un lieutenant de vaisseau, qui entra comme on alloit me conduire en prison, paya ce que je devois, & me fit présent de cinq guinées. Je lui marquai ma reconnoissance en des termes si vifs, que, malgré ce qu'on put lui dire, il s'attacha à moi. Nous vécumes parfaitement bien ensemble, jusqu'au moment où

son devoir vint me l'arracher. Il se rembarqua, & j'appris peu de tems après, avec le plus cuisant chagrin, qu'il étoit péri dans une tempête.

La perte de mon bienfaiteur m'exposant à tomber dans l'état duquel il m'avoit tirée, je cherchai à mettre à profit ce qui me restoit de ses bienfaits. Je louai une maison dans un quartier inconnu, par les conseils d'une vieille amie; & je m'y donnai pour une riche héritière, nouvellement arrivée de province, qui venoit à Londres pour terminer quelques affaires d'intérêt. Un jeune homme de famille, maître de ses actions, me rechercha : Je consentis à lui donner la main. Tout étoit convenu, & le jour du mariage arrêté, lorsqu'il me demanda la permission de me présenter un de ses amis. Je ne pus la lui refuser. Mais quel fût mon étonnement, lorsque je reconnus le perfide Horatio, qui changea de couleur à mon aspect. Il eut cependant assez de présence d'esprit pour me dire en m'embrassant de ne rien craindre, & qu'il ne me nuiroit pas. Mais je ne me fia point à sa parole, & je délogai dès le lendemain. Ce fut dans l'endroit où j'allai m'établir ensuite, que vous me connûtes ; j'en délogai pareillement, dans la crainte où j'étois que vous ne publiassiez mon aventure. Je suis tombée depuis par degrés dans la dernière misère ; vous savez le reste, Ran-

dom : Attaquée de la plus triste maladie ; sans argent , sans ressources ; si je ne suis pas morte , c'est à vous seul que je dois la vie , à vous , que j'ai voulu tromper.

Voilà ma vie , continua mademoiselle Williams , je ne vous en ai pas caché la moindre circonstance. Il n'en est cependant aucune dont je ne paroisse avoir à rougir ; mais je me suis flattée que vous me jugeriez moins sur des actions qui souvent ne dépendent pas de nous , que sur mes sentimens : Ils sont tels que je vous les ai laissés voir. Parlez ; ai-je perdu votre estime ?

Il régnoit trop de candeur dans le récit de mademoiselle Williams , pour que je doutasse un moment de sa sincérité ; je l'assurai donc de toute mon estime , & de la part que je prenois à ses malheurs , dans les termes les plus propres à le lui persuader. Comme la situation où je me trouvois n'étoit guère différente de la sienne , la conformité apparente de nos états m'en fit faire la comparaison , & je me trouvai beaucoup moins à plaindre qu'elle. J'étois malheureux depuis ma naissance , & conséquemment plus fait à la misère. Mademoiselle Williams avoit goûté les douceurs de la prospérité ; elle avoit vécu , jusqu'au moment où elle avoit été séduite , sous les yeux d'un pere aussi tendre que complaisant ; il est vrai que l'éducation qu'elle avoit reçue lui faisoit trouver dans la force de son esprit

des ressources dont toute autre qu'elle eût été privée ; mais cette même vivacité d'esprit lui faisoit envisager ses malheurs sous un point de vue plus cruel.

Je la soignai avec tant d'attention & de succès , qu'au bout de deux mois nous fumes parfaitement rétablis l'un & l'autre. Alors mademoiselle Williams me donna un nouveau sujet de l'estimer , en me proposant un projet , dont elle regardoit , disoit-elle , la réussite comme la faveur la plus signalée que le ciel put lui faire. C'étoit d'acheter un habit de payanne , d'aller prendre une voiture à quelques lieues de Londres , & d'y rentrer comme une fille de la campagne qui venoit pour se mettre en service. J'applaudis à la résolution de mademoiselle Williams , qui , quelques jours après , fut retenue en qualité de sommelière , par une de ces deux femmes qui avoient témoigné que l'ordre en vertu duquel on l'avoit enlevée , ne la regardoit point. Cette femme , dont les attraits avoient captivé un riche commerçant de la ville , en avoit obtenu , pour prix de ses faveurs , une certaine quantité de vins qu'elle vouloit faire débiter. Comme elle ne le pouvoit pas faire par elle-même , ou plutôt qu'elle regardoit cela comme fort au-dessous d'elle , mademoiselle Williams lui offrit ses services , qui furent acceptés. Elle auroit beaucoup mieux aimé ne tenir à personne qui eût rapport à son

ancien état, mais il lui falloit une prompte ressource, pour se mettre à portée d'exécuter son projet, n'ayant pas de quoi se pourvoir du petit équipage rustique qui lui étoit nécessaire pour le faire réussir.



CHAPITRE XXIV.

Roderik est attaqué par des racoleurs , & mené de force sur un vaisseau. Il y est extrêmement maltraité. On le transporte sur un vaisseau de guerre , où il est mis aux fers. Il reconnoît son ami Tomson , qui le fait recevoir troisième garçon chirurgien. Portrait du capitaine , du chirurgien & du premier garçon.

L'INSTALLATION de mademoiselle Williams dans son nouvel état , me fit espérer pour elle un avenir plus tranquille , & me rendit tout entier à la considération de mon état. Après avoir roulé dans ma tête mille projets plus impraticables les uns que les autres , je sentis que je n'avois d'autre parti à prendre que celui de la marine ou des troupes. Un jour , donc , qu'il ne me restoit qu'un seul scheling dans la bourse , je sortis pour aller me promener de côté de Wapping ; mon intention étoit d'aller trouver un ancien camarade d'école qui commandoit un petit vaisseau garde-côte , pour lors à la rade , & de le prier de me recevoir sur son bord. Mais mon mauvais sort m'arrêta à moitié chemin. Comme je passois près de la tour , un grand coquin de matelot , armé d'un fabre & d'une canne , vint à

moi : « Parlez-donc, frere, me dit-il, nous » avons besoin de vous, n'allez pas si vite. » Cette invitation n'étant pas de mon goût, au lieu de lui répondre, je doublai le pas pour éviter toute discussion. Mais le drôle ayant donné un coup de sifflet, dans l'instant un autre matelot vint à moi, & me prit au collet pour m'entraîner vers lui : n'étant pas d'humeur à perdre tranquillement ma liberté, je me débarrassai de mon homme, & lui portai un coup de bâton si vigoureux, que je l'étendis par terre. Je fus dans l'instant environné d'une douzaine de ses camarades ; mais je me battis avec tant de vigueur & de dextérité, qu'ils furent obligés de mettre le sabre à la main pour venir à bout de moi. Accablé par le nombre, je fus obligé de céder, après avoir reçu dans le combat un grand coup sur la tête, & un autre sur la joue gauche. Mes lâches affaillans se faquirent de moi & me porterent à bord d'une frégate ; j'y fus garotté comme un scélérat, & mis à fond de cale avec un tas de misérables, dont l'état & l'aspect me firent trembler.

L'officier qui commandoit n'eut pas seulement assez d'humanité pour faire panser mes blessures. Comme j'étois fortement garotté, & conséquemment hors d'état de me servir de mes mains, je priai l'un de mes malheureux compagnons, qui avoit les mains libres, de tirer mon mouchoir de ma

poche, & de le lier autour de ma tête pour arrêter le sang. Ce coquin prit mon mouchoir, mais au lieu de l'employer à l'usage que je lui avois marqué, il le vendit sur le champ à une vivandiere, pour une quarte d'eau de genievre, & régala de la sorte ses compagnons à mes dépens, sans faire la moindre attention à mes prieres ni à mes plaintes. J'espérai, mais vainement, que l'officier qui étoit de garde sur le pont, me feroit avoir raison de ce vol. Je le fis prier par la sentinelle qui nous gardoit, de vouloir bien me rendre justice, & ordonner en même tems que mes blessures fussent soignées. J'ignorois que l'humanité est de toutes les vertus celle dont le cœur d'un marin est le moins susceptible. L'officier, au lieu de faire attention à la justice de ma plainte, me cracha une bouchée de feuilles de tabac au travers des écoutilles, & me dit que j'étois un chien de mutin, & qu'il falloit me laisser crever pour m'apprendre à vivre. Je pris patience, ce qui étoit la seule chose que je pusse faire; mais ce fut en me promettant bien de me venger de ce barbare, dès que j'en trouverois l'occasion. Cependant, comme je n'avois point mangé de la journée, & que j'avois perdu beaucoup de sang, je m'affoiblis au point de perdre connoissance; je n'en serois peut-être pas revenu, sans le secours de notre sentinelle, qui, pour me fortifier, me donna un verre

d'eau-de-vie. Quand je fus revenu à moi, il m'exhorta à prendre courage, en me disant que ma captivité ne dureroit pas longtemps, & que le lendemain on me feroit passer à bord du navire le Tonnerre, où l'on m'ôteroit mes fers, & où mes blessures seroient soignées par le chirurgien.

Je ne lui eus pas plutôt entendu nommer le Tonnerre, qui étoit le vaisseau que montoit mon oncle, que je le priai de me dire s'il avoit servi sur ce vaisseau. Il me dit qu'il y avoit été pendant cinq ans. Je le priai de me dire s'il avoit connu le lieutenant Bouling. « Si je le connois, me répondit-il. Mort de ma vie, si je le connois, c'est bien le meilleur marin de l'Angleterre, & le plus brave garçon qui ait jamais croqué biscuit. Ce n'est pas un de ces cochons-d'inde, ni de ces matelots d'eau douce. Sauveur de mon ame, vous le savez, combien nous avons effuyé ensemble de gros tems & de tempêtes ! Dieu le conserve, s'il est encore en vie. En quelqu'endroit du monde qu'il soit, soit haut, soit bas, il ne doit pas avoir honte de se montrer. » Cet éloge de mon oncle me toucha si fort, que je ne pus m'empêcher de dire à la sentinelle que j'étois parent de M. Bouling, ce qui le détermina à me rendre tous les petits services qui dépendoient de lui pour me soulager. Dès qu'il fut relevé, il alla chercher une bonne tranche de bœuf bouilli, qu'il m'apporta sur

une affiette avec du biscuit. Nous soupâmes ensemble, & bûmes chacun deux bons coups d'eau-de-vie. Pendant le repas, il me raconta plusieurs exploits de mon oncle; il me dit aussi qu'il étoit extrêmement regretté de l'équipage, & qu'on le plaignoit beaucoup de l'accident qui l'avoit obligé de prendre la fuite, & qui cependant n'avoit pas eu de suites fâcheuses, parce que son capitaine, nommé Oakum, qu'il croyoit avoir tué, étoit revenu de ses blessures, & commandoit encore le même vaisseau. Comme j'avois encore dans ma poche la lettre que mon oncle m'avoit écrite du Port-Louis, je crus devoir la montrer à mon bienfaiteur, qui me la rendit, en me disant qu'il ne savoit pas lire l'écriture, & que toute sa science se bornoit à savoir signer son nom de Jack-Ratteling, que cependant il seroit curieux d'en savoir le contenu. Je le lui lus, & lui demandai en même-tems ce qui avoit donné lieu à la querelle du capitaine & de mon oncle.

« Le capitaine Oakum est un assez bon diable, me dit-il. Il est d'ailleurs mon officier; mais quand il seroit méchant je ne le craindrois pas, je n'ai jamais manqué à mon devoir. Ainsi, comme dit le proverbe, qui fait bien ne craint rien. Je me moque des envieux, comme d'un bout de cable pourri. On dit que le capitaine est frere d'un homme qui est bien à la cour. C'est ce qui fait qu'il

se regarde comme fort au-dessus de ses officiers, & n'a presque point de commerce avec eux; quoiqu'il y en ait tel parmi eux qui soit d'une plus grande naissance que lui. Nous étions arrivés au cap Tyberoon, le lieutenant Bouling faisoit le quart. Comme c'étoit un garçon toujours alerte, ayant aperçu trois lumieres au large, il vint en avertir le capitaine, qui dormoit pour lors, & qui fut si fâché qu'on interrompit son sommeil, qu'il traita le lieutenant de la façon du monde la plus outrageante. Celui-ci lui répliqua en bon garçon, & lui dit que s'il n'étoit pas son officier, il paieroit sur le champ ces propos impertinens. J'entendis leur dispute d'un bout à l'autre, car j'étois pour lors sentinelle au Cabestan. Le lendemain matin le capitaine proposa au lieutenant d'aller à terre pour vuidier leur différend. Le lieutenant accepta la proposition, & ils sortirent tous deux du vaisseau dans une pinasse. Ils firent rester les matelots, au nombre desquels j'étois, sur le rivage, & entrèrent un peu plus avant dans les terres. Au bout de quelques minutes nous entendîmes tirer deux coups de pistolet. Nous courûmes à l'endroit d'où partoient les coups, & trouvâmes le capitaine étendu par terre & blessé. Nous le remîmes dans la pinasse, & le conduisîmes au vaisseau, où le chirurgien le tira d'affaire en six semaines. Le lieutenant avoit pris le parti de

la fuite. Nous en fûmes charmés , parce que sans doute le capitaine n'auroit pas manqué de le sacrifier à son ressentiment ; puisque , dès qu'il fut en état de donner quelques ordres , le premier qu'il donna fut de rayer du registre le nom du lieutenant , ce qui le privoit de sa paie , & le mettoit dans le cas d'être traité comme déserteur s'il étoit attrapé. »

Le détail de cette histoire ne me fit pas concevoir une idée fort avantageuse du capitaine Oakum , & je ne pus m'empêcher de laisser échapper quelques larmes , que m'arrachoit le chagrin d'être obligé de servir sous ses ordres. Mais , faisant de nécessité vertu , j'affectai de la gaieté , & le lendemain je fus conduit avec mes malheureux compagnons , à bord du Tonnerre. Quand nous en fûmes près , l'officier qui nous y conduisoit ordonna de couper les cordes dont on m'avoit lié les mains. Jack-Ratteling s'empressa de me rendre ce service. Quelques-uns des matelots , qui étoient sur le tillac le regardoient faire. » Parle donc hai ! Jack , quel est donc ce voleur que tu nous amènes , n'en avons nous pas assez à bord ? Plusieurs impertinences de cette sorte circulerent de bouche en bouche , & tous les uns après les autres m'apostrophèrent à qui mieux mieux. On enrégistra cependant toute la recrue ; nous étions tous descendus dans l'entre-pont du vaisseau , qui étoit de

quatre-vingt piéces de canon , & je m'informois dans quel endroit étoit la chambre du chirurgien , pour l'engager à panser mes plaies , quand je vis venir à moi l'officier qui m'avoit maltraité si indignement dans la frégate. Il me demanda du ton le plus insolent , qui est-ce qui avoit été assez fou pour me faire délier ? Je ne pus contenir mon indignation. « Quel qu'il soit , lui répondis-je fierement , il a bien fait de ne pas vous consulter pour le faire. Comment , s'écria-t-il d'un ton furieux : misérable coquin , tu fais encore le rodomont , je t'apprendrai à répondre à ton officier. » Il m'appliqua en même tems plusieurs coups de canne , & fut sur le champ se plaindre à l'officier , qui pour lors faisoit le quart. Il me peignit si noir , qu'on me livra au capitaine-d'Armes , qui me fit mettre aux fers , & me donna un garde.

Le compatissant Ratteling ayant appris mon malheur , vint pour me consoler. Il alla lui-même chez le chirurgien pour le prier de faire panser mes plaies. Celui-ci envoya aussi-tôt un de ses garçons pour me saigner. Quel plaisir ne ressentis-je pas , lorsque je reconnus en lui mon ami Tomson , avec qui j'avois fait connoissance au bureau de la marine. J'étois si have & si défiguré par le sang dont j'étois couvert , qu'il ne me reconnut point du tout. Il ne m'en parut pas moins touché de l'état affreux dans le-

quel j'étois , & me pansa soigneusement. Quand son opération fut faite , & dans l'instant où il se disposoit à me quitter , je lui demandai si les malheurs que j'avois essuyé , & l'extrême misère à laquelle j'étois réduit , m'avoient tellement changé , qu'il ne put reconnoître en moi un de ses bons amis. Il m'envisagea d'après ce que je lui disois avec attention , sans pouvoir me reconnoître. Je me nommai , il se jetta sur le champ à mon cou , & me témoigna un vrai chagrin de me voir dans une situation si triste. Je lui contai mon aventure. Il me parut indigné de la façon inhumaine dont j'avois été traité , & sortit en me disant qu'il alloit bientôt revenir avec de bonnes nouvelles. Un demi quart-d'heure après , le capitaine-d'armes descendit ; il me fit ôter mes fers , & m'ordonna de le suivre sur le tillac , où je fus interrogé par le premier lieutenant qui commandoit le vaisseau , en l'absence du capitaine. Le Bosseman qui m'avoit si fort maltraité étoit présent. Je plaidai ma cause avec tant de vraisemblance , qu'il ne put rien répliquer. Jack-Ratteling & plusieurs autres matelots , qui n'étoient pas sans doute dans le parti de ce brutal , certifierent le fait , & déposerent à mon avantage. Je fus élargi , le Bosseman fut mis aux fers à ma place.

Et pour surcroît de bonheur , je fus exempt du service ; le chirurgien , à qui Tomson avoit

avoit fait de moi le portrait le plus avantageux, me demanda en qualité de troisieme garçon , pour en remplacer un qui étoit mort depuis peu. Mon ami Tomson vint me trouver sur le tillac pour m'annoncer cette bonne nouvelle. Il me mena ensuite au Cockpit, ou chambre des chirurgiens. J'eus assez de peine à m'imaginer, en voyant leur logement, qu'ils fussent du nombre de ceux qui étoient les mieux logés dans le vaisseau. Nous descendîmes ensuite dans une espèce de magasin qui étoit plus noir qu'un cachot, & infecté par l'odeur du beurre rance & du fromage pourri. Cet endroit n'étoit éclairé que par la foible lueur d'une lampe, à la faveur de laquelle on voyoit un homme pâle & maigre comme un fantôme, assis devant une espèce de bureau sur lequel étoit un registre. Il avoit le nez surchargé d'une paire de lunettes énormes, & tenoit une plume à la main. Tomson me dit que c'étoit le dépenfier du vaisseau, qu'il restoit toujours dans cette chambre, où il distribuoit à chacun son nécessaire. Tomson lui dit mon nom, & le pria de m'enrégistrer au nombre des garçons chirurgiens. Il me conduisit ensuite dans la chambre du premier garçon chirurgien, qui étoit environ de six pieds en quarré, mais assez proprement meublée. Nous repassâmes ensuite dans celle des garçons, dont les lits n'étoient séparés les uns des autres que par des

morceaux de toile à voile. La table commune des trois garçons étoit composée de deux bouts de planches, cloués autour du mât de misène. Il couvrit cette table d'une espèce de nape fort sale, & me régala dans ce triste domicile, avec un petit morceau de porc salé, & une pinte de bière, qu'il envoya chercher par un garçon qui les servoit.

Quand nous eûmes suffisamment mangé, & que j'eus réparé mes forces, je priai Tomson de m'instruire comment il étoit parvenu aux grades qu'il occupoit. Il me dit, qu'ayant espéré envain de trouver de l'argent pour faire un présent à l'avidé Secrétaire de l'amirauté, & ne pouvant plus subsister à Londres, faute de ressources, il avoit offert ses services au chirurgien d'un vaisseau marchand, destiné pour la traite des Nègres, sur la côte de Guinée; mais qu'un matin, un jeune homme de ses amis étoit accouru pour l'informer qu'il venoit d'être nommé au bureau de la marine, second chirurgien d'un vaisseau du troisième rang; qu'il avoit hésité beaucoup à le croire, n'ayant été jugé capable, au collège des chirurgiens, que d'une place de troisième garçon. Que, cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il s'étoit présenté au bureau; qu'il y avoit demandé ses provisions, qui lui avoient été délivrées, après avoir prêté serment, & que le lendemain il s'étoit rendu

à bord du Tonnerre , qui étoit pour lors à la rade de Chatham : que le même jour il avoit été enregistré par le greffier de l'Eschiquier , & que bien lui avoit pris d'avoir fait cette diligence , puisque , vingt - quatre heures après , un autre compétiteur , nommé John Tomson , s'étoit présenté , affirmant que les provisions avoient été expédiées pour lui ; & que celui à qui elles avoient été délivrées , étoit un imposteur.

„ Je craignois beaucoup , ajouta Tomson , la suite de cette aventure , d'autant plus que mon compétiteur disputoit ses droits avec beaucoup de fermeté & de vraisemblance ; & que , d'ailleurs , il étoit beaucoup mieux mis que moi , ce qui pouvoit faire pancher la balance en sa faveur. Heureusement pour moi , j'avois la plupart des lettres que j'avois reçues d'Ecosse , depuis que j'étois à Londres. J'avois outre cela mes attestations , & mon brevet d'apprentissage , en bonne forme , par lesquels je justifiois que je m'appelois effectivement Tomson. Mon compétiteur , qui s'imaginait apparemment qu'il suffisoit d'avoir raison pour gagner son procès , voyant qu'on résistoit à lui rendre justice , prit un ton si haut , garda si peu de mesures , que le capitaine & le chirurgien s'indisposèrent contre lui , le renvoyèrent pour faire ses preuves , & sollicitèrent si vivement en ma faveur , que je fus confirmé dans ma place , à l'exclusion

de mon concurrent. Je suis à bord de ce vaisseau depuis ce tems, & comme je suis fait à ce genre de vie, je suis assez content de mon sort. Le chirurgien est un fort honnête-homme, mais indolent. Le premier garçon est fier & emporté, comme le sont presque tous les Gallois; mais, au reste, il a le cœur bon, & peut passer pour un ami sûr. Je n'ai jamais eu affaire au Lieutenant; conséquemment, je ne puis rien vous dire de son caractère. Pour le capitaine, il se croit un si grand seigneur, qu'il est inaccessible pour nous: il ne daigne pas seulement regarder un garçon chirurgien. Ce qui me fait douter qu'il me connoisse même de vue.



CHAPITRE XXVI.

Conduite de M. MORGAN, premier garçon chirurgien. Son orgueil & sa générosité. Il explique à Roderik les fonctions de son emploi. Description de l'infirmierie du vaisseau.

Nous nous entretenions encore, mon ami Tomson & moi, lorsque nous entendîmes un homme qui cria à haute voix » que cent diables me fassent bouillir, si je vais voir ton camarade avant que j'aie diné, quand il auroit le nez aussi bleu que de l'indigo. » Bon, bon, répondit un autre homme, voilà un pauvre garçon bien loti. Le pauvre diable n'a qu'à se laisser dériver sur son cable, car il n'a plus de ressource. Le docteur a pourtant ordonné que vous vinssiez le voir tout-à-l'heure. Mais il me paroît que vous vous souciez fort peu de ses ordres. Vous devriez pourtant mieux obéir à votre maître. Va te faire pendre, hé ! gueux que tu es, répliqua le premier garçon chirurgien ; car c'étoit lui, ainsi que me l'apprit Tomson. Apprends que je n'ai point de maître ici. Dis au docteur que je me moque de lui, & qu'en naissance, ainsi qu'en savoir, je vauz tout autant que lui ; qu'il sache que je suis aussi bon gentilhomme que

qui que ce soit dans le royaume. S'imaginè-t-il que je sois un cheval , pour trotter de l'avant à l'arrière , du haut en bas du vaisseau. Va-t-en dire au docteur Atkins que je le prie d'avoir pitié de ton malheureux compagnon. Qu'il fasse une ordonnance , & je l'exécuterai dès que j'aurai dîné. Le matelot en se retirant menaça M. Morgan , c'étoit le nom du garçon chirurgien , de le faire endiabler dans l'autre monde , si jamais il se trouvoit dans le cas de son camarade , & qu'il eût aussi peu de soin de lui , quand il seroit à l'article de la mort. Tomson me dit que M. Morgan revenoit de l'hôpital , où il avoit conduit le matin plusieurs malades du vaisseau. Il entra en même-tems dans notre chambre. C'étoit un homme d'une moyenne taille , son visage étoit extrêmement bourgeonné. Il avoit le nez écrasé , les yeux petillans , le front très-ridé , & la bouche excessivement large. Tomson me présenta à lui ; il me regarda gracieusement sans me répondre ; se débarrassa d'un paquet qu'il portoit , & s'approchant de l'armoire , l'ouvrit & s'écria aussi-tôt : „ Que je sois débauché s'il me reste un scrupule du cochon salé que j'avois laissé là. „ Tomson lui fit entendre , que , comme j'étois venu à bord sans avoir mangé depuis long-tems , il n'avoit pu faire moins que de m'offrir ce qu'il avoit trouvé dans l'armoire , & que , d'ailleurs , il avoit engagé le dépensier à

m'enrégistrer pour la table comme troisième garçon chirurgien ; je ne fais si M. Morgan étoit de plus mauvaise humeur qu'à son ordinaire , ou s'il croyoit effectivement que son compagnon lui avoit manqué d'égards. „ Savez-vous bien , M. Tomson , lui dit-il , que vous ne vous conduisez pas avec moi comme vous le devriez ; que vous me devez de la complaisance & du respect , & qu'il étoit de votre devoir de me consulter. Apprenez que j'ai été un homme de considération , & que j'ai payé ma part de la taxe au roi ; que , quant-à-présent , quoique je sois bien déchu , je n'en suis pas moins votre aîné , votre ancien & votre supérieur.

» Pour mon aîné , j'en conviens , répliqua Tomson ; mais pour mon supérieur , néant. Dieu est mon sauveur , & je vous jure par lui , que... Dieu est votre sauveur , repartit Morgan , & moi je vous soutiens que Dieu a voulu aussi que vous me respectiez , puisqu'il m'a fait naître avant vous. „ Comme je craignois que cette dispute n'eût quelques suites fâcheuses , j'intervins , & je dis à M. Morgan , que je serois très-fâché d'être cause de la moindre altercation entre lui & son camarade , & que je souhaitois trop qu'ils véussent en bonne intelligence , pour ne pas me déterminer à manger à quelqu'autre table , puisqu'il ne se soucioit pas de me voir à la sienne. *Tomson* insista avec vivacité pour que je restasse à celle

des chirurgiens , & dit que , pour peu qu'on eût de générosité & de sentiment , on devoit respecter ma misere , puisque j'étois un garçon de famille , & que d'ailleurs j'étois un chirurgien fort adroit. Morgan me prenant alors par la main , me dit avec un air de franchise & de bonté , qu'il étoit bien éloigné de penser autrement ; que rien au-contraire ne lui feroit plus de plaisir , que de me voir à la table des chirurgiens ; mais qu'il se plaignoit seulement de ce qu'on n'avoit pas eu la politesse de lui en faire la moindre proposition. Qu'il étoit plus porté qu'un autre à soulager les malheureux , parce qu'il avoit lui-même essuyé beaucoup d'infortunes , & qu'il préféroit aussi de secourir les malheureux qui avoient de la naissance & de l'éducation , étant convaincu qu'ils l'étoient plus que d'autres ; enfin qu'il les aimoit autant que ses boyaux.

Morgan choquoit peut-être la modestie en faisant l'éloge de son cœur , mais au moins ne disoit-il rien qui ne fût véritable , car j'ai su depuis , qu'il s'étoit trouvé dans une situation fort avantageuse , mais qu'il avoit été ruiné pour avoir servi de caution à un négociant de ses amis , dont il avoit été obligé de payer les créanciers. La dispute étant calmée , il délia son paquet , qui contenoit trois bottes d'oignons avec une moitié de fromage ; il prit quelques

biscuits dans l'armoire, & mangea de fort bon appétit en m'invitant à partager son repas frugal. Il prit ensuite une large tasse de coco, qu'il remplit d'eau-de-vie, & nous dit, après l'avoir vidée d'un seul trait, que l'eau-de-vie étoit la liqueur la plus dissoluble dont on put faire usage quand on avoit mangé du fromage & des oignons. Il me fit ensuite, du ton le plus cordial & le plus affectueux, plusieurs questions sur ma naissance & sur mes infortunes. Je lui contai toutes mes aventures, sans restriction, & pour répondre à ma franchise, il me conta toute son histoire, en commençant par sa généalogie, qu'il fit remonter en ligne directe jusqu'à *Caractacus*, roi des Bretons, qui fut fait prisonnier dans une bataille par Claude César, & devint ensuite son allié & son ami.

S'étant apperçu que ma chemise étoit fort mauvaise, & se doutant apparemment que c'étoit la seule que j'eusse en ma possession, il m'en donna sur le champ deux assez fines & toutes neuves. Mon ami Tomson m'en avoit aussi donné deux de toile rayée, & je me trouvai ainsi en état de paroître un peu plus décemment. Le Matelot que Morgan avoit envoyé demander une ordonnance au docteur, revint alors lui en présenter une; il se mit à la préparer sur le champ, & fit pendant ce tems plusieurs questions à cet homme; il lui demanda

d'abord si son camarade étoit mort ou en vie. » Par St. Nicolas , répondit le matelot , s'il étoit mort , il n'auroit plus besoin de vous ; ce n'est pas cependant que le pauvre diable n'en soit bien près. Dieu lui fasse miséricorde. A-t-il encore les yeux ouverts , continua le chirurgien ? Son œil Stribord [*] est encore ouvert , repliqua le matelot , mais très-renfoncé dans sa tête. Ventresaint-gris , s'écria Morgan , cet homme est bien bas , s'il est en train d'aller en enfer , il doit avoir déjà chaud ; lui as-tu tâté le poulx ? Ce n'est pas mon métier , répondit l'autre. Va donc lui tenir compagnie , lui dit Morgan avec compassion , & tâche de l'empêcher de mourir jusqu'à ce que sa potion soit faite. Le matelot partit , mais il revint un instant après avec les larmes aux yeux , & nous dit que son camarade étoit coulé à fond. Que diable , repliqua Morgan , il étoit donc bien pressé , que ne l'empêchois-tu de partir. Je l'ai appelé deux ou trois fois , dit le matelot , mais son affaire étoit faite , il étoit déjà sourd. Hé bien , hé bien , reprit Morgan , tu vois Bélitre ce que c'est que de nous ; va-t-en pleurer ailleurs , profite de l'exemple &

[*] Stribord , le côté de la main droite du vaisseau , quand on fait face de la poupe vers la proue.

songe à te convertir. » Le matelot dit adieu en sanglottant & sortit.

La mort du matelot donna lieu entre nous à des réflexions très-édifiantes, qui furent interrompues par le Bosseman qui sonna le dîner. Le Garçon qui nous servoit, prit sur le champ dans l'armoire une grande jatte de bois, qu'il rapporta quelque-tems après pleine de pois bouillis; il mit la nape, qui étoit faite d'un vieux morceau de voile, & trois assiettes & trois cuillères, si noires qu'il étoit impossible de distinguer si elles étoient de fer, d'étain, ou de plomb. M. Morgan tira d'un pot un morceau de beurre salé, avec une poignée d'oignons hachés, qu'il assaisonna de beaucoup de poivre & de vinaigre. Je ne fus pas tenté de faire usage d'un tel ragoût; mes camarades cependant en mangeoient de grand appétit, & m'exhortoient à suivre leur exemple; j'en goûtai par complaisance; mais je me dispensai de retourner au plat, en leur protestant que je n'avois plus d'appétit. Après le dîner, Tomson me promena dans le vaisseau, & m'en fit observer les différentes manœuvres, leur distribution & leurs usages; il m'instruisit aussi de la police & des coutumes auxquelles les marins sont assujettis, & pria le Bosseman de me donner un *hamac*, que mon ami Jack Ratteling se chargea de m'ajuster & de tendre, & il obtint à crédit pour moi, du pourvoyeur

du vaisseau , deux couvertures avec un traversin.

Sur les sept heures du soir , Morgan s'en fut visiter les malades , & ordonna ce qui étoit propre pour chacun d'eux. J'aidai Tomson à préparer les médecines & je les portai avec lui dans l'infirmerie. L'état affreux , dans lequel étoient les malades , me fit horreur ; je fus moins surpris de ce que la plupart mouroient sur mer , que de ce qu'il en pouvoit réchapper quelques-uns. Je vis environ cinquante misérables , suspendus sur leurs hamacs , & si pressés les uns contre les autres , qu'il n'étoit pas possible de passer entre deux. Ils n'avoient d'autre lumière que celle de quelques lampes ; la vermine , le mauvais air , & le défaut de soulagement , se réunissant contre le retour de leur santé , je ne comprenois pas comment il y avoit des tempéramens assez forts pour résister à tant de maux à la fois , & encore moins pour les surmonter.



CHAPITRE XXVI.

Plusieurs accidens arrivent à Roderik.

JE suivois régulièrement Tomson dans toutes ses opérations, pour me mettre au fait, & je ne concevois pas comment il étoit possible de faire les pansemens & de soulager des malades, dont il ne me paroissoit pas même possible d'approcher tant ils étoient pressés. Je fus bientôt tiré de cette erreur. Tomson ôta sa perruque & la ferra dans sa poche. S'étant ensuite mis en chemise, il marchoit à quatre pattes sous les hamacs des malades; lorsqu'il étoit parvenu à celui auquel il avoit affaire, il élevoit les deux bras en l'air, pour se faciliter le passage de la tête, ensuite il se redressoit tout-à-fait, & soutenant l'un des deux, avec ses épaules, il achevoit son opération.

Comme j'avois extrêmement envie de me mettre au fait, je voulus imiter mon camarade; je me dépouillai comme lui, & me mis à marcher à quatre pattes sous les hamacs, jusqu'à celui du malade qui avoit besoin d'être pansé; mais malheureusement, le vaisseau étant venu à rouler subitement, je voulus m'arrêter à quelque chose pour me soutenir, & j'eus assez de guignon

pour porter la main sur une castolette de fort mauvaise odeur , que je renversai. L'exhalaison frappa subitement mon odorat & celui de tous les malades , qui se récrièrent beaucoup contre ma mal-adresse. Leurs reproches me mortifierent , mais je ne me déconcertai point , & pour prouver mon savoir faire , je me relevai lestement , & sans prendre la précaution d'étendre les bras , ainsi que mon camarade , je pouffai brusquement ma tête entre deux hamacs.

Comme j'étois dans le milieu du rang , & que je n'eus pas l'adresse de me servir de mon épaule , comme faisoit Tomson , je me trouvai de part & d'autre arrêté par un poids énorme ; de sorte que j'étois en danger d'être étouffé. Un malade , qui se trouva de mauvaise humeur , tant à cause de la mauvaise odeur que j'avois occasionnée , qu'à cause de la rude secousse que je lui avois donnée en me levant , m'accabla d'injures , & me prit par le nez , qu'il me ferra si fort , qu'il me fit faire des cris affreux. Tomson voyant mon embarras , courut à moi , & avec le secours du garçon il me tira d'affaire ; mais il eut beaucoup de peine à m'empêcher de me venger du malade , que son indisposition n'eût pas empêché d'éprouver ma colere.

Nous achevâmes le pansement , Tomson & moi , & retournâmes à notre chambre. Mon ami tâchoit de me consoler de son

mieux sur l'accident qui m'étoit arrivé. Lorsque Morgan entra, il ordonna au mousse de nous apporter un morceau de bœuf salé, qu'il coupa en petits morceaux; il y joignit deux ou trois morceaux d'oignons hachés, & plusieurs gouffes d'ail, fit bouillir le tout ensemble, avec force poivre, nous protestant qu'on ne pouvoit rien manger de plus exquis. Je ne pus refuser de goûter son ragoût, malgré la mauvaise opinion que j'en avois conçu. Je me sentis bientôt la bouche toute en feu, & je fus obligé d'appaîser l'ardeur qui m'enflammoit le gosier, avec cinq ou six grands coups de biere. Le souper fini, notre habile traîteur fuma deux pipes, & pour remplacer les sérosités qu'il avoit crachées, il fit apporter deux quartes de punch, que nous bumes avec lui.

Il fut ensuite question de nous coucher; nos hamacs furent descendus; mes camarades sauterent légèrement chacun dans le leur; j'en voulus faire autant, mais je le fis avec si peu de précaution & tant de mal-adresse, que je faillis me briser la cervelle, ce qui me seroit infailliblement arrivé, si je ne me fusse retenu au hamac de Tomson. Je parvins enfin à me coucher, mais le peu de solidité de mon lit m'inquiétoit si fort, que je me croyois en danger de la vie, toutes les fois que le vaisseau faisoit le moindre mouvement, ce qui m'em-

pêcha de dormir pendant toute la nuit. Vers les cinq heures du matin, j'étois si fort accablé, que, malgré mes craintes, je commençois à m'assoupir, lorsque je fus tout à coup réveillé par des cris perçans, auxquels on répondit par des hurlemens affreux. Je craignis pour lors tout de bon qu'il ne nous fût arrivé quelque accident sinistre, & je crus qu'apparemment nous étions sur le point de périr. Pendant que, tout tremblant, je délibérois en moi-même si j'éveillerois mon camarade, pour lui demander la raison de ce bruit, un des matelots qui faisoit le quart, vint à passer à côté de moi : je l'interrogeai là-dessus, il me dit que c'étoit les garçons du bosseman, qui relevoient la sentinelle du bas, & que je devois m'attendre d'être interrompu tous les matins à la même heure.

Un mouffe vint après sonner une cloche, en faisant le tour de tous les ponts, prescrivant aux blessés de se trouver dans une heure sur le tillac, pour y être pansés en présence du chirurgien.



CHAPITRE XXII.

Roderik acquiert l'estime & l'amitié du docteur ATKINS, qui le fait recevoir troisieme garçon, & lui fait quelques présens. Le docteur quitte le vaisseau. Un autre chirurgien prend sa place. L'inhumanité & l'ignorance de ce chirurgien sont fatales à plusieurs malades. Dispute de Morgan & du capitaine.

TOMSON se leva, & me dit d'en faire autant, pour l'aider à panser les malades. Je ne me fis pas tirer l'oreille, quoique j'eusse grande envie de dormir; pendant que j'étois occupé auprès des malades, le docteur vint à passer, & s'arrêta pour me voir opérer: il fut très-content de la manière dont je m'y prenois, & m'ordonna de le suivre dans sa chambre. Il m'examina scrupuleusement, & me trouva aussi-bien fondé en théorie, que j'avois de disposition pour la pratique. Je lui contai mon histoire; il fut charmé d'apprendre que j'avois été examiné au college des chirurgiens, & que l'on m'y avoit jugé capable de remplir une place pareille à la mienne; il prit part à mes peines, & me promit de faire de son mieux pour obtenir mon brevet. Son inclination pour moi s'accrut de moitié, lors-

qu'il eut appris que j'étois neveu du Lieutenant Bouling , pour qui il me parut avoir une estime toute particuliere. Il me fit entendre qu'il n'étoit pas dans la disposition de se rembarquer avec le capitaine Oakum , dont il avoit eu beaucoup lieu de se plaindre dans le dernier voyage.

J'attendis impatiemment mon brevet , & l'espérance de l'avoir par le crédit du docteur , me fit supporter avec résignation les insultes réitérées des matelots & des bas-officiers , qui m'apostrofoient toujours par des sobriquets outrageans. J'avois d'ailleurs beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de Morgan , qui , quoique fort obligeant dans le fond , exigeoit de ma reconnaissance que j'eusse une aveugle soumission à toutes ses volontés. Six semaines après mon arrivée à bord , le chirurgien vint me dire de le suivre dans sa chambre , & me mit dans la main un brevet , par lequel j'étois nommé troisieme garçon du vaisseau ; il m'en fit voir un autre en même-tems , qu'il avoit obtenu pour lui , par lequel il étoit nommé chirurgien d'un vaisseau du second rang. Je lui témoignai la reconnaissance que j'avois de ses bontés , dans les termes les plus expressifs , & lui marquai mon chagrin , sur ce que j'allois perdre , par sa retraite , un aussi généreux Protecteur. Le docteur fut flatté de la délicatesse de mes sentimens , & pour me donner une

nouvelle preuve de sa bonne volonté, il me donna quelques habits, du linge & son lit, ce qui me mit fort à mon aise, en comparaison de l'état dans lequel j'étois entré dans le vaisseau.

Mon bonheur me rendit ma première gaieté, & me fit prendre la résolution de soutenir l'honneur de ma place avec dignité, & de me venger fermement de tous les affronts qu'on me feroit essuyer. Je fus bien-tôt dans le cas. Mon ancien ennemi, qui se nommoit *Crampley*, avec qui je marchois pour lors de pair, ne pouvoit me pardonner la disgrâce qu'il avoit soufferte à mon sujet, & n'avoit jamais depuis laissé échapper la moindre occasion de me mortifier. Il s'avisa le lendemain de mon installation, de venir chanter une chanson insultante, pendant que j'étois occupé à panser la jambe d'un matelot. Cette chanson apostrophoit les Ecoffois en général. Je pris vivement les intérêts de ma patrie, & je lui dis qu'il n'étoit pas étonnant que les Ecoffois, étant gens d'esprit & d'honneur, eussent des invectives à essuyer parmi des lâches, des fots & des ignorans. Ma réplique le piqua extrêmement, il me porta sur l'oreille un coup de poing si violent, que je crus être assommé. Je me relevai cependant, &, quoique je fusse presque étourdi du coup, je ripostai vigoureusement, & nous commençames un combat formi-

dable de part & d'autre. Morgan & quelques autres personnes étant accourues au bruit, ils nous séparèrent : & s'étant informés de la cause de notre dispute, ils tâchèrent de nous reconcilier ; mais voyant bien que nous étions dans la disposition de revenir aux mains, ils nous conseillèrent d'attendre, pour vider notre différend, que nous eussions une occasion d'aller à terre, où nous pourrions nous battre en gens d'honneur ; sinon, qu'il falloit choisir sur le vaisseau un lieu propre pour satisfaire notre ressentiment & notre impatience.

Nous primes mon adversaire & moi le dernier parti proposé : nous nous déshabillâmes l'un & l'autre dans une minute, & recommençâmes notre combat avec une fureur inexprimable. Mon ennemi n'étoit ni plus fort, ni plus agile que moi, mais il étoit infiniment plus adroit ; il pâroit presque tous mes coups, & je recevois tous les siens. J'étois déjà très-fatigué, & l'avantage commençoit à tourner du côté de mon adversaire, lorsque le dépit me faisant ramasser toutes mes forces, je le poussai si vigoureusement, que je le précipitai par les écoutilles presque dans le fond de cale. Comme il étoit tombé la tête la première, on ne lui vit donner aucun signe de vie. » O parbleu, s'écria Morgan, qui étoit couru à son secours, je crois qu'il n'a plus

envie de se battre. Au reste , mes amis , je vous prends tous à témoins qu'il n'y a point eu de trahison, & que notre ami Roderik n'avoit point tort. »

Quant à moi, ma victoire ne me fit pas grand plaisir ; elle m'avoit coûté cher ; j'étois moulu de coups , & je craignois les suites de la mort de Crampley ; mais ma crainte s'évanouit heureusement , car mon camarade l'ayant saigné à la jugulaire , il revint à lui ; on le visita ensuite , après quoi mon camarade vint me dire qu'il n'avoit qu'une petite fracture à l'omoplate , & quelques contusions à la tête & en d'autres parties du corps. Tomson se munit de quelques bandages nécessaires au pansement du malade , dans lequel il retourna seconder Morgan ; l'appareil appliqué , mes deux confreres vinrent me féliciter sur le succès de ma bravoure. Ma victoire m'acquies une telle considération de tous les gens de l'équipage , qu'ils commencèrent à me craindre & à me respecter. Crampley cependant , dont le bras étoit en écharpe , me menaçoit de se venger , & de profiter de la première occasion , pour me faire repentir de l'accident qui lui étoit arrivé , moins par ma force & mon adresse , que par un malheur dont je n'avois aucun droit de tirer avantage.

Dans le même tems , le capitaine Oakum reçut ordre de mettre en mer , & il

revint à bord avec un autre chirurgien ; M. Atkins ayant quitté la veille le bâtiment, son successeur nous fit bientôt regretter sa perte. Il étoit d'une ignorance crasse, d'un orgueil insupportable, & en même-tems l'homme le plus fourbe & le plus vindicatif. Il étoit aussi insolent à l'égard de ses inférieurs, qu'il étoit bas & rampant envers ceux qui étoient au-dessus de lui. Le lendemain matin, Morgan, suivant la coutume ordinaire, alla présenter au capitaine la liste des malades ; il jeta les yeux dessus : » comment, morbleu, s'écria-t-il aussi-tôt, soixante-deux malades sur mon vaisseau. Ecoutez, M., continua-t-il en s'adressant à Morgan, je ne veux point de malades dans mon équipage. Je le voudrois de tout mon cœur, repliqua le Gallois, malheureusement cela n'est pas, comme vous voyez par cette liste. Allez-vous-en au diable avec votre liste, repliqua le capitaine, en la lui jettant au nez : je mettrai si bon ordre dans mon bâtiment, qu'il n'y en aura point à l'avenir, entendez-vous ? »

Morgan, indigné d'une pareille réception, dit fièrement au capitaine, qu'il n'avoit qu'à tourner sa mauvaise humeur contre dieu, à qui il plaisoit d'envoyer des maladies, & non pas contre lui qui faisoit de son mieux pour guérir les malades. Le capitaine, qui n'aimoit pas des répliques, sur-tout de ceux qui lui étoient subordon-

nés, traita le Gallois d'insolent, & le menaça de le faire attacher au mât, s'il osoit encore prononcer une syllabe. Le fier descendant de Caractacus fut piqué au vif, & pour justifier qu'il sortoit d'un sang illustre, il ne voulut point céder à l'arrogant Oakum. « Capitaine, lui dit-il, apprenez à connoître vos gens : je suis gentilhomme, & si quelque chose vous déplaît dans mes discours, je.... » Le domestique du capitaine, qui étoit du même pays que Morgan, & qui prévoyoit la fin de sa phrase, qui pouvoit avoir des suites désagréables, le prit entre ses bras, & l'emporta malgré lui hors de la chambre. Il eut mille peines à l'empêcher d'y rentrer, pour proposer un cartel au capitaine : enfin, à force de prières & de représentations, il se rendit, & s'en vint dans notre chambre : il nous y trouva, Tomson & moi, qui préparions quelques médecines. « Cessez votre travail, nous dit-il avec un rire amer, on n'a plus besoin ici de notre ministère, puisque le capitaine vient de donner tous les malades au diable. » Il but alors un demi-septier d'eau-de-vie, & se mit à chanter à tue-tête une chanson Galloise, comme s'il eût été de la meilleure humeur du monde.

Je ne savois à quoi attribuer son excès de gayté apparente ; mon camarade étoit dans le même embarras que moi. Nos yeux se rencontrèrent pour lors, & Tomson, se touchant le front du doigt, me fit entendre

par ce geste qu'il présuinoit que notre confrere étoit devenu fou. Morgan s'étant aperçu de notre embarras, nous expliqua tout le mystere. « J'ai été, me dit-il, garçon, marié & veuf; il y a plus de quarante ans que je suis au monde, & pendant tout ce tems j'en'ai pas rencontré un seul homme qui m'ait maltraité autant que le capitaine Oakum vient de le faire. » Il nous rendit compte en même tems de la petite conférence qu'ils venoient d'avoir ensemble. A peine eut-il achevé son récit, qu'il reçut un nouvel ordre du chirurgien, de rapporter la liste des malades, parce que le capitaine avoit ordonné qu'ils passeroient tous en revue sans exception. Cet ordre inhumain nous surprit extrêmement, sachant bien qu'il seroit impossible de les transporter sur le tillac, sans les faire périr. Nous fûmes cependant obligés d'obéir, & de venir sur le tillac faire cette revue extraordinaire, conjointement avec le docteur. Que de témoins contre lui, ce mauvais cœur ne vait-il pas envoyer dans l'autre monde, nous dit Morgan en y allant ? »

Nous parûmes les premiers sur le tillac, mon camarade & moi. « Voyez - vous ces deux gredins, dit le capitaine en s'adressant au docteur qui étoit à côté de lui, dans la contenance la plus respectueuse, ils ne sont bons qu'à faire manger le pain du roi à un tas de faineans, dont ils autorisent la paresse

resse. » Le docteur applaudit à l'impertinente apostrophe du capitaine , en haussant les épaules & nous honorant d'un regard dédaigneux. Il prit ensuite la liste , & exigea de tous ceux qui purent s'y traîner , qu'ils lui fissent un détail de leurs maladies. Celui qui se présenta le premier fut un convalescent , qui avoit eu une fièvre des plus violentes , qui l'avoit tellement affoibli , qu'il pouvoit à peine se soutenir. *M. Maxane* (c'étoit le nom du chirurgien) lui tâta le poulx , & protesta qu'il se portoit aussi bien que qui que ce fût au monde. Le capitaine le délivra aussi-tôt au garçon du Bosseman , avec ordre de lui donner une douzaine de coups de nerf de bœuf , parce que , disoit-il , il avoit contrefait le malade ; mais le supplice de ce malheureux n'étoit pas encore achevé , qu'il tomba sans sentiment sous les coups de l'exécuteur.

Le second qui fut examiné , étoit atteint d'une fièvre quarte ; comme , pour son malheur , l'accès étoit passé , & qu'il ne montra pour tout symptôme de maladie qu'un visage pâle , maigre & décharné comme le reste de ses membres ; le chirurgien protesta doctement qu'il étoit en état de servir ; & , pour justifier la capacité du docteur , le pauvre malheureux mourut le lendemain sur le gaillard d'avant , en s'efforçant de faire une manœuvre. Deux autres malheureux éprouverent le même sort , l'un étoit attaqué d'é-

d'éthisie , & l'autre étoit hydropique. M. Maxane jugea à-propos de leur ordonner à tous deux de travailler à la pompe, pour dissiper , disoit-il , leurs humeurs par l'exercice ; ils périrent l'un & l'autre sous les coups de cordes , en faisant de leur mieux pour exécuter l'ordonnance qu'on leur avoit prescrite. La plûpart des malades périrent ainsi par l'ignorance du docteur & par la barbarie du capitaine. Quelques-uns tombèrent en délire. Un de ces derniers , que M. Morgan avoit fait lier dans son hamac , protesta au premier chirurgien , lors de sa visite , qu'il étoit dans son bon sens , & que ce n'étoit que par mauvaise humeur que Morgan l'avoit ainsi privé de sa liberté.

Le capitaine , d'après le rapport du docteur , jeta sur Morgan un regard des plus terribles , & commanda à quelques matelots de lui amener cet homme. Morgan protesta que le malade étoit aussi fou qu'aucun qui fut à *Bedlam* , & demanda en grace au capitaine , de souffrir que cet homme eût au moins les mains liées pendant son examen , afin qu'il fut hors d'état de faire du mal à personne. Le capitaine y consentit , moins par complaisance pour Morgan , que parce qu'il craignoit pour lui-même. Le malade fut amené sur le pont , il répondit avec tant de justesse & de bon sens , que tout le monde commençoit à soupçonner Morgan de mauvaise foi. Celui-ci , cependant , s'efforçoit

de persuader à tout le monde, qu'il ne falloit pas s'en rapporter à l'apparence, que lui-même en avoit été la dupe, & que le fou avoit manqué de l'étrangler deux jours auparavant. Un des matelots assura que Morgan disoit la vérité, & que sans lui, qui l'avoit secouru fort à-propos, il seroit infailliblement péri entre les mains du plaignant; le fou repliqua que ce témoin étoit dans les intérêts de Morgan, qui l'avoit suborné, & qu'il avoit eu le malheur de déplaire à celui-ci, parce qu'il avoit dit à plusieurs matelots de l'équipage, que sa femme avoit tenu boutique d'eau-de-vie dans une foire.

Cette apostrophe attira une risée générale aux dépens du Gallois, qui ne pouvoit jamais se contenir quand une fois on choquoit sa vanité : « Bon, bon, dit-il, en secouant les oreilles, dieu le fait, on en croira tout ce qu'on voudra; mais ce n'en est pas moins un mensonge des plus impudens; mais on doit tout pardonner aux fous : Oui, oui, fou, reprit Oakum, qu'on le délie tout à l'heure; & vous M. Morgan, si pareille chose vous arrive de votre vie, je vous fais mettre pour six mois aux fers.

Le chirurgien voyant que le fou gagnoit ainsi son procès, & qu'on le délioit, courut aussi-tôt aux escoutilles du mât de misène, en nous criant à Tomson & à moi, de nous tenir au large, si nous voulions voir

de beaux tours ; que le diable alloit faire des siennes. A cet avis, nous courûmes à la poupe ; on délioit le maniaque, lorsque nous arrivâmes ; il n'en fut pas plutôt libre , qu'il sauta au collet du capitaine , & fit tous ses efforts pour l'étrangler, en lui disant, qu'il étoit un coquin, que c'étoit lui qui étoit le commandant du vaisseau , & qu'il alloit lui apprendre ce que c'étoit que d'usurper son autorité. Le premier chirurgien courut au secours du capitaine : le fou , en reconnoissance de ses bons offices, le traita de la même sorte , ainsi que beaucoup de ceux qui s'opposoient à sa fureur : on vint cependant à bout de s'en saisir , & de l'entraîner à fond de calle , où il fut garotté avec plus de soin que jamais.



CHAPITRE XXVIII.

Colere du capitaine. Départ du vaisseau pour Sainte-Helène. Tempête. Roderik se trouve à l'attaque de Cartagène. Il change de vaisseau.

LE capitaine étoit si fort en colere, qu'il ordonna de ramener le fou sur le tillac, afin d'avoir le plaisir, disoit-il, de lui passer son épée au travers du corps; mais son lieutenant le fit changer d'avis, en lui disant que cet homme n'étoit pas un fou, mais un désespéré, que quelques-uns de ses ennemis avoient suscité pour l'assassiner, qu'il falloit le mettre aux fers, jusqu'à ce qu'il pût être jugé suivant les formalités dans un conseil de guerre, & qu'en approfondissant cette affaire, on pourroit découvrir des circonstances de très-grande importance. Cet avis étant appuyé du suffrage du docteur Maxane, le capitaine s'y rendit.

Morgan, qui ne pouvoit contenir la joie que lui avoit causé cette scène, ne put s'empêcher de demander au docteur, en étuvant avec de l'eau vulnéraire la plaie qu'il avoit reçue, s'il étoit enfin persuadé qu'il y eût des fous sur le vaisseau. Il eut beaucoup mieux fait de contenir cette saillie, car le chirurgien s'en ressouvint toujours, & ne

négligea aucune des occasions de le chagriner qui purent se présenter dans la suite.

Nous levâmes enfin l'ancre, & nous partîmes pour Douvres. Le fou, que l'on gardoit à vue, prit son tems pendant que la Sentinelle tournoit la tête, & sautant la Tamise, prévint de cette sorte le ressentiment du capitaine. Nous ne demeurâmes pas long-tems à Douvres, & profitant du premier vent favorable, nous fîmes voile pour la Jamaïque, conjointement avec la flotte destinée pour le siège de Cartagène. Ce ne fut qu'avec une peine extrême que j'appris que j'allois être transporté dans un climat si différent de mon pays natal; je n'avois d'ailleurs aucun des moyens nécessaires pour m'en faire supporter plus patiemment l'intempérie.

Nous sortîmes du canal avec un vent favorable, mais il ne dura pas long-tems. A 50 lieues de la pointe du Lésard, du côté occidental, le vent tomba tout-à-coup, & il fit toute la journée un tems calme, qui fut suivi la nuit suivante d'une tempête affreuse. Je dormois profondément. Je fus éveillé par le bruit des canons, par le sifflement des cordages & des vitres, & par l'agitation des voiles, dont la plupart étoient déjà déchirées; l'équipage étoit en désordre, les cris des matelots & des officiers se confondoient avec le bruit des portes-voix & des trompettes. Morgan & Tomson, qui n'a-

voient jamais été en mer, non plus que moi, trembloient de peur, & jetoient des soupirs qui ne contribuoient point à me rassurer.

Je me levai cependant, pour aller me fortifier le cœur avec Morgan, & boire un coup d'eau-de-vie. Je montai sur le tillac. Quelle fut ma surprise ! De 150 vaisseaux, dont notre flotte étoit composée, nous n'en vîmes plus que douze, qui voguoient ainsi que le nôtre au gré des vents. L'un d'eux perdit son grand mât, qui tomba dans la mer avec un bruit horrible. Les officiers & les matelots de notre bord couroient çà & là, la frayeur peinte sur le visage : chacun donnoit son avis ; rien ne s'exécutoit ; quelques matelots, couchés sur les vergues, s'efforçoient de ferrer les voiles, d'autres tâchoient de rattacher celles qui étoient entières, chaque coup de vent faisoit plier les mâts comme des roseaux : je considérois tout cela avec autant d'étonnement que de crainte, lorsque, par une secousse, l'un des cordages amarrés au bout de la grande vergue se cassa, ce qui fit tomber à la mer deux matelots que l'on ne put secourir.

Le pauvre Jack-Ratteling, qui travailloit à côté d'eux, tomba sur le tillac & se cassa la jambe. Nous courumes aussi-tôt Morgan & moi à son secours, nous priames le docteur de venir le visiter ; mais nous ne pûmes

jamais l'y déterminer; nous le portâmes jusqu'à la porte de sa chambre, il vint le voir alors, & fut d'avis de lui couper la jambe. Nous voulûmes lui faire entendre mon compagnon & moi qu'on pouvoit éviter cette opération; mais le docteur, qui étoit opiniâtre comme le sont ordinairement les ignorans, ne voulut point entendre raison.

« Puisque vous êtes si habiles, nous dit-il tout en colère, vous n'avez qu'à vous charger de sa guérison à vos périls & risques, & vous me répondrez de sa vie. Morgan lui repliqua, que dieu seul dispoit des jours de tous les hommes, & qu'il y auroit autant de témérité à lui de répondre de la vie d'un seul, comme à lui docteur de répondre de celle de tous les malades qu'il traiteroit; que si le malade consentoit à se mettre entre nos mains, nous étions persuadés qu'on pouvoit fort bien le guérir sans lui couper la jambe.

Ratteling s'écria aussi-tôt qu'il ne demandoit pas mieux, & qu'il n'auroit de confiance qu'en nous. « Vas maraud, lui dit le docteur, si tu restes dans leurs mains, ce sera bien employé pour ton insolence. Si je meurs, dit Ratteling, ce ne sera pas la faute de ces honnêtes gens; mais aussi si je réchappe ma jambe, je ne vous en aurai point obligation. » J'en avois trop à ce pauvre homme pour ne lui pas donner tous les secours qui dépendoient de moi. Morgan m'a-

bandonna la conduite de son pansement, & je le tirai d'affaire en six semaines. Ce succès valut au docteur le mépris de tout l'équipage, & m'attira de sa part cent mauvais traitemens.

Nous arrivâmes à la Jamaïque, d'où nous partîmes peu de tems après, dans le dessein d'attaquer une flotte Françoisé, que l'on disoit être à la rade de l'isle de la Vache: nous ne la trouvâmes plus à notre arrivée, & nous nous amusâmes là à perdre bien du tems, au lieu de prévenir son arrivée en Europe, & les avis qu'elle pouvoit donner aux Espagnols à notre préjudice: enfin, nous nous remîmes en mer; mais le vent nous étant devenu contraire, nous perdîmes encore dix jours de tems.

On a beaucoup blâmé la conduite de nos généraux en cette occasion; mais je suis persuadé qu'elle est au contraire une preuve de leur bravoure & de leur générosité; puisque sans doute ils ne firent tant de délais, que pour triompher d'un ennemi qui avoit tout le tems de les bien recevoir. Quelle gloire en effet auroient-ils eue d'assujettir une poignée de monde, avec une flotte infiniment plus nombreuse & mieux équipée qu'aucune de celles qui eussent encore paru sur les mers du nouveau monde.

Nous jettâmes l'ancre le plus près que nous pûmes de terre, & nous tentâmes enfin une descente sous le canon même des enne-

mis ; ce que nous aurions pu faire en mille autres endroits sans aucun risque. Nos efforts furent vains. On nous tua beaucoup de monde , sans que nous pussions gagner un pouce de terrain.

On approuvera sans doute cette conduite des généraux , toute extraordinaire qu'elle soit , puisque c'étoit apparemment pour accoutumer leurs troupes au feu. Ces troupes , d'ailleurs , n'étoient que des milices , qui n'étoient point du tout aguerries , & qui avoient besoin de pareilles épreuves pour se mettre au fait. Les ministres , d'ailleurs , par une prévoyance dont on leur doit savoir gré , réservoient vraisemblablement nos meilleures troupes pour une occasion plus importante , & moins dangereuse pour eux. De leur côté , messieurs les officiers des vieux corps , qui pour la plûpart jouissent de leur commission , comme un chanoine de son bénéfice , ne sont pas disposés à se donner tant de peine pour le bien de la nation. Ils présument sans doute pour lors , qu'il n'y avoit que des coups à gagner dans une expédition de cette nature ; ce qui ne les engageoit pas à s'éloigner de leurs protecteurs. Il y auroit de l'injustice à ne point donner les éloges convenables à leur prudence.

Nous eumes cependant beaucoup plus de succès que nous n'en devions raisonnablement espérer , puisque nous parvînmes à nous emparer des Forts de *Bocca Chica* & de

Saint-Joseph, malgré tout ce que nous avions fait pour échouer dans cette entreprise. Si nous eussions su profiter de ces premiers avantages, & que nous nous fussions présentés tout de suite devant la ville, il n'est pas douteux que la consternation de ses habitans nous l'auroit livrée. Mais l'on s'amusoit à faire des revues; il falloit, disoit-on, reposer les soldats.

Nous tentâmes enfin l'attaque du fort de *Saint-Lazare*, avec quinze cent hommes. Les habitans, à qui nous avions donné le tems de reprendre haleine, nous reçurent si bien, que nous fûmes contraints de nous enfuir. Ce mauvais succès découragea totalement nos troupes, & força nos généraux de remonter sur leurs vaisseaux. Celui sur lequel j'étois, eut ordre de prendre des vivres pour retourner en Angleterre; mais notre capitaine, qui ne se soucioit pas d'y repasser si tôt, trouva moyen de permuter sa commission avec un autre capitaine, qui ne souhaitoit rien tant que d'y retourner.

J'eus dans ce tems-là le malheur de perdre mon ami Tomson, qui disparut sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu.



C H A P I T R E X X I X .

Portrait de son nouveau capitaine. Retour de Roderik en Angleterre.

LE Capitaine Oakum ayant quitté le vaisseau, & emmené avec lui son fidele Maxane, (ce qui me fit un véritable plaisir ainsi qu'à mon camarade) notre nouveau capitaine s'en vint à bord, dans une chaloupe conduite par dix rameurs. Un domestique portoit sur sa tête un grand parasol : autant son prédécesseur avoit l'air brutal & grossier, autant celui-ci avoit l'air coquet & efféminé ; il étoit extrêmement jeune, & l'on pouvoit juger de sa délicatesse par la finesse de sa taille & la blancheur de son teint : il portoit un chapeau blanc orné d'un plumet rouge ; de grands cheveux blonds, parfaitement frisés, & noués galamment par derriere avec un beau ruban, flottoient sur ses épaules ; son habit de taffetas couleur de rose, doublé de blanc, étoit si artistement taillé sur le devant, qu'il laissoit totalement à découvert une belle veste bleue galonnée d'un point d'Espagne d'or ; elle étoit déboutonnée par devant, & laissoit voir un jabot de superbe dentelle ; une culotte de velours cramoisi lui descendoit à fleur des genoux ; elle n'étoit point boutonnée sur les côtés, & ses bas de soie

blancs étoient de même passés négligemment sur ses jambes sans jarretières. Sa moleste eût été gênée dans ces entraves, & ce n'étoit qu'en faveur des diamans qui les composoient, qu'il avoit des boucles sur ses escarpins de maroquin rouge.

Il portoit une épée richement damasquinée, & ornée d'un nœud verd & or. La lame en étoit si courte, qu'on pouvoit aisément soupçonner qu'il n'en vouloit faire aucun usage, mais il avoit en récompense à la main un fort long roseau, à poignée d'ambre, sur lequel il s'appuyoit. Un masque de velours noir, dont il se couvroit le visage, & des gants blancs, dont chaque doigt étoit fixé sur les siens par des bagues d'un prix considérable, terminoient son ajustement. Je ne pouvois croire qu'un marin se trouvât sous un pareil accoutrement. A coup sûr, me disois-je, si mon oncle Bouling étoit ici, une pareille figure le feroit bien rire.

Monsieur Whiffle, [c'est le nom du capitaine] monta donc à bord du vaisseau, en prit possession, & se fit reconnoître de l'équipage. Il étoit environné d'une bande de domestiques, qui tous copioient les impertinences de leur maître, du ridicule duquel ils approchoient plus ou moins, à raison des emplois différens qu'ils remplissoient auprès de lui.

Morgan eut devoir saisir l'occasion de la vacance du premier chirurgien pour en

demander la place ; il se présenta dans la chambre du capitaine , habillé comme à son ordinaire , d'une grosse chemise , d'une veste de toile rayée , & d'un bonnet de même étoffe , fort enfumé. S'étant donc approché dans cet équipage jusqu'auprès de monsieur Whiffle , qui étoit étendu comme un Sibarite sur un canapé environné de coussins , & qui portoit dans cet instant un bonnet d'étoffe d'argent garni d'une fourrure de martre.

» Je vous demande bien pardon , lui dit-il , si j'entre ainsi sans façon dans votre chambre ; je suis persuadé , Monsieur , que quand vous me connoîtrez mieux , vous serez bien aise de m'avoir rendu service ; je suis un pauvre gentilhomme ; j'ai été bien malheureux ; mais ... le capitaine , qui n'avoit écouté patiemment cette éloquente exorde que parce qu'il étoit extrêmement occupé de la figure de mon pauvre camarade , las apparemment de l'examiner , l'interrompit tout-à-coup : » Qui diable es-tu , lui dit-il , d'un ton de colère & de surprise ?

Je suis , répondit Morgan , le premier garçon chirurgien de ce vaisseau , informez-vous de moi , je suis honnête-homme , Dieu merci , & tout l'équipage vous dira que je vaux bien pour la capacité le docteur Maxane , qui , graces au ciel , a quitté notre bord ; puisque sa place est vacante ,

faites-moi la grace de me l'accorder, & je vous jure foi d'honnête homme, que je....

Mon camarade alloit continuer, lorsque le capitaine portant tout-à-coup sa main à son nez, se mit à crier de toutes ses forces pour faire venir ses domestiques : marauds, » dit-il, dès qu'ils parurent, traîtres, scélérats, vous avez donc juré de me faire périr ; chassez-moi au plutôt ce bouc infect, dont l'odeur m'empoisonne, je me meurs... fors donc mon enfant, fors donc, tu m'excèdes, je m'évanouis. Ah!.. ah!.. je n'en puis plus..... Monsieur Whiffle se laissa tomber sur son canapé; son valet de chambre, qu'il appeloit Vergetta, courut à son secours, & lui appliqua un flacon d'eau de senteur sous le nez; un autre lui frottoit les tempes avec de l'eau de la Reine d'Hongrie, tandis qu'un troisième, après avoir mis brûler des pastilles d'ambre dans de petits réchauds d'argent, arrosoit le plancher d'eau de lavande. Les autres pendant ce tems-là mettoient Morgan à la porte.

Le Gallois disputa long-tems le terrain, tournant son bonnet gras sur sa tête, & demandant si un homme comme lui n'étoit pas en état de se présenter par-tout. Il seroit peut-être resté; mais le malade ayant ouvert les yeux, retomba à sa vue dans une nouvelle fincope, en disant: Ah! mon Dieu, Vergetta, il est là? Alors on ne garda plus aucun ménagement, & on le jeta dehors,

Ventre de chien , dit Morgan , en rentrant dans notre chambre , suis-je donc un diable ? N'allez - vous pas vous trouver mal aussi ? »

Il me raconta ensuite son aventure ; & , suivant sa coutume lorsqu'il étoit fâché , & qu'il ne pouvoit se venger , il se mit à marmotter entre les dents une chanson galloise. Quelques minutes après un domestique vint de la part du capitaine me donner ordre de me nettoyer , & de m'ajuster le plus proprement qu'il me seroit possible pour me rendre ensuite auprès de son maître. Je procédai le plus régulièrement qu'il me fut possible à ma toilette ; je mis du linge blanc , & me lavai les mains , la bouche & le visage avec de l'eau-rose que je pris dans l'apothicaire.

J'allai ensuite me présenter à la porte , où l'on m'arrêta jusqu'à ce que le capitaine m'eût envisagé avec une lorgnette ; il m'ordonna ensuite de n'avancer vers lui que peu-à-peu , afin que si je sentoís aussi mauvais que mon camarade , l'odeur ne pût parvenir à lui que par degrés , & qu'il eût le tems de me faire retirer dès qu'il en sentiroit la première impression. La précaution que j'avois prise de m'aromatiser avec de l'eau-rose , me servit à merveille ; j'eus le bonheur d'arriver auprès du capitaine , sans qu'il eût à me reprocher aucune exhalaison désagréable : j'eus aussi le plaisir de

lui entendre dire que j'étois au moins supportable.

Il étoit couché sur son lit ; là , il promenoit & rouloit languissamment sa tête sur un oreiller des plus molets ; son valet de chambre lui portoit de tems en tems des odeurs sous le nez. » Vergetta , lui disoit-il d'un ton mourant , crois-tu que ce malheureux-ci [il parloit de moi] , ne me fera point de mal ? Me conseilles-tu de me confier à lui ? Mais.... ce jeune homme , répondit le valet de chambre , n'a pas mauvaise mine , & je conclus de-là qu'il n'est pas mal-adroit. Hé bien , dit le maître , il faut donc s'y résoudre. Dis-moi , mon ami , n'as-tu jamais saigné que des chevaux , tu vas sans doute bien mentir. Moi , M. , saigner des chevaux , lui dis-je en lui prenant le poignet pour lui tâter le poulx , jamais de ma vie cela ne m'est arrivé ; pour des hommes passe. Ah ! malheureux , s'écria le capitaine tout d'un coup , as-tu donc résolu de me tordre le bras : ô ciel , à qui me suis-je fié ! il m'a démis le coude & l'épaule. »

J'étois tout stupéfait , je demandai pardon au capitaine du ton le plus humble & le plus contrit ; je pris ensuite un ruban bien large pour lui servir de ligature. Combien vas-tu me tirer de sang , me dit-il ? Je crois , monsieur , lui dis-je , qu'il suffira de vous en tirer douze onces. O ciel ! s'écria-t-il

d'un ton effrayé, tu veux donc m'affaïner ; misérable, retires-toi. . . » Le fidèle Vergetta fit de son mieux pour appaïser son maître. » Apprenez, dit-il en s'adressant à moi, qu'on n'a jamais tiré plus de sang à monsieur qu'une once & trois dragmes. » Il prit alors dans une petite cassette une paire de balances, avec une petite soucoupe d'argent, qu'il me dit devoir être la juste mesure de la saignée que j'avois à faire.

J'allois appliquer la lancette, lorsqu'on vit entrer dans la chambre un jeune homme à-peu-près de la taille & de l'extérieur du capitaine. » Ah ! te voilà, mon cher Franquin, lui dit-il, en lui tendant les bras ; » je suis malade à la mort, mes animaux » de laquais ont laissé entrer ici une espece » d'ours, dont la mauvaise odeur m'a pres- » que suffoqué. »

Franquin prit aussi-tôt un air alarmé, qui me le fit soupçonner [& je ne me trompois pas] d'être un de ces charlatans rusés ; qui trouvent des malades où il n'y en a point, afin de se rendre nécessaires. Celui-ci lamenta d'abord longtems sur la mauvaise santé du capitaine, qu'un rien étoit capable de déranger, il lui toucha ensuite le poulx de l'extrémité de l'index [seule précaution que je n'avois pas eue] & conclut, en disant que ce ne seroit rien que cette indisposition ; qu'il étoit fort aise cependant d'être arrivé assez à tems pour prévenir les suites

sérieuses qu'elle auroit eue inmanquablement, venant d'un vice dans le genre nerveux ; qu'il falloit en conséquence supprimer la saignée, & avaler quelques gouttes de teinture de castor & de Laudanum, pour calmer l'effervescence du sang. J'eus ordre d'aller préparer cette potion, qui fut présentée à notre malade avec un verre plein de Sack-Poffet. (*) Le capitaine se mit ensuite dans son lit, & les officiers eurent ordre d'empêcher que qui que ce soit ne vînt troubler son repos.

Le capitaine dormoit & le chirurgien veilloit ; il se fit même préparer un lit dans un cabinet attenant la chambre du capitaine, pour être à portée de lui, au cas qu'il lui arrivât quelque accident pendant la nuit. Le lendemain, comme M. Wihffle se portoit mieux, il parut sur le tillac, & donna des ordres très-sévères pour que tous les Officiers supérieurs parussent toujours proprement habillés, l'épée au côté, & des gants aux mains, toutes les fois qu'il viendrait sur le pont. Les bas officiers eurent ordre aussi d'être toujours en linge blanc & poudrés ; il défendit à tout le monde, excepté ses domestiques & le chirurgien, d'entrer dans sa chambre, sans

[*] Liqueur composée de vin de Canarie, de crème, de muscade, d'œufs & de sucre.

en avoir obtenu , préalablement la permission.

Quelques jours après , le capitaine reçut ordre de mettre à la voile pour retourner en Angleterre ; je goûtois déjà par anticipation le plaisir de revoir ma patrie. Quand le chirurgien de l'amiral se présenta sur notre bord , il nous fit entendre que la disette des chirurgiens dans les Indes lui avoit fait donner ordre de retenir un garçon chirurgien de chacun des navires qui retournoient en Angleterre , qu'ainsi nous n'avions qu'à délibérer entre nous lequel des deux resteroit. Morgan consentit à rester , pourvu qu'on lui donnât un brevet de premier chirurgien ; mais le docteur lui répondit qu'on ne manquoit pas de premiers chirurgiens , & qu'il falloit qu'il se contentât de la place de premier garçon , jusqu'à ce qu'il pût être avancé. Morgan jura pour lors qu'il ne quitteroit point le vaisseau ; l'autre lui repartit qu'il nous donnoit jusqu'au lendemain pour décider la chose à l'amiable , sans quoi il nous feroit tirer au sort.

J'avois bien moins d'intérêt que mon camarade à retourner en Angleterre , puisque je n'y avois aucun ami ; j'étois fort & robuste , conséquemment en état de supporter l'intempérie du climat. Comme elle se faisoit sentir aussi-bien aux chirurgiens qu'aux autres , j'avois tout lieu d'espérer que j'avancerois bientôt. Lors donc que le

chirurgien de l'amiral se présenta le lendemain pour nous faire tirer au sort , je dis à Morgan qu'il étoit inutile qu'il se disposât à tirer , que j'acceptois la proposition du chirurgien major de la flotte , qui pour me récompenser de ma bonne volonté , me fit nommer premier garçon chirurgien de la frégate le Lézard.

Je quittai avec beaucoup de regret le pauvre & généreux Ratteling, qui avoit obtenu, pour toutes récompenses de ses services, d'être reçu aux invalides de Greenwich. Nous ne pûmes de même nous séparer, Morgan & moi, sans répandre des larmes, & nous troquâmes nos boutons de manche, pour avoir quelque chose qui nous fît souvenir l'un de l'autre. Je m'embarquai dans une Yolle , qui me transporta à bord du Lézard, dont je reconnus le premier chirurgien pour l'un de ces jeunes gens avec qui j'avois eu cette aventure nocturne , dont j'ai déjà fait part au lecteur , & dont Jackson avoit été cause.

La maniere polie avec laquelle il me reçut , m'en fit bien augurer pour l'avenir. Mais quelle fut ma surprise , lorsqu'en nous promenant sur le tillac , j'y rencontrai le farouche Crampley , qui se donnoit des airs d'autorité ; mon camarade m'apprit , qu'à force de présens , il avoit obtenu une place de lieutenant sur la frégate : je sentis bien que j'avois pour lors tout à craindre

de son ressentiment ; je résolus cependant de m'en mettre à couvert, en me conciliant les bonnes grâces des autres officiers.

Nous croîsâmes pendant quelque tems le long des côtes de l'Amérique, pour voir si nous ne trouverions point de vaisseaux Espagnols ; nous fîmes plusieurs prises, j'eus le malheur de perdre dans la dernière mon camarade, qui eut une jambe emportée d'un coup de canon, pendant qu'il pansoit les blessés sur le tillac. Le pauvre garçon eut cependant le tems de faire son testament, par lequel il me fit son héritier ; ce qu'il me laissoit montoit à plus de cinq cent livres. De plus, il parla de moi si favorablement aux officiers, que malgré la mauvaise volonté de Crampley, ils me nommèrent tout d'une voix pour lui succéder. Comme notre frégate avoit été extrêmement maltraitée dans les combats que nous avions effuyés, nous fûmes obligés de faire voile pour l'Angleterre.

Il y avoit environ sept semaines que nous en tenions la route, lorsque le canonier vint dire à Crampley, qui commandoit à la place du capitaine, qui étoit extrêmement malade, que le Navire faisoit eau de toutes parts, & qu'il seroit bon de jeter la sonde, & d'examiner dans quel parage nous nous trouvions, pour tâcher de gagner le premier port & de nous y radoubier. Crampley, sans s'embarrasser d'un avis si important,

répondit que nous aborderions le lendemain en Angleterre, & le canonier fut mis aux arrêts, pour avoir osé insister & contredire l'entêtement du lieutenant. Nous fîmes route encore pendant cinq à six jours sans voir les côtes d'Angleterre, & même sans nous flatter de pouvoir les voir de long-tems. Nous apperçûmes cependant un soir que le vaisseau panchoit extrêmement d'un côté; Crampley fit couper le grand mâât sous prétexte de soulager le vaisseau, & les Matelots, désespérant pour lors de se sauver, s'ameutèrent, & commencèrent, suivant leur coutume, à briser les coffres des officiers. Je m'habillai moi-même de ce que j'avois de meilleur, & après avoir mis mes effets les plus précieux dans mes poches, je pris mon épée & mes pistolets.

L'état dans lequel le vaisseau se trouva peu de tems après, déterminâ le lieutenant à l'abandonner. Il se jeta dans la chaloupe, & fut suivi de presque tout l'équipage : elle se trouva par-là si surchargée, qu'elle étoit prête à couler bas. Je n'y étois cependant pas encore entré; le lieutenant s'opposoit obstinément à ce que j'y entrasse, & l'on avoit déjà coupé la corde. Je pris alors un de mes pistolets, & jurai que je brûlerois la cervelle à quiconque feroit le moindre mouvement pour l'éloigner, avant que je fusse entré dedans. J'y sautai aussi-tôt : la secousse m'ayant fait trébucher, je tombai

sur Crampley , que je renverfai , ainfi que plusieurs autres. Il prioit tout le monde de me jeter dans la mer , mais perfonne n'ofa fe mettre en devoir de lui obéir. Nous prîmes terre une heure après. J'infultai pour lors Crampley , & lui préfentai un piftolet ; mais à peine l'eut-il dans la main , que , fans me donner le tems de bander le mien , il me tira fon coup fi près du vifage , que je crus avoir la tête caffée ; cependant , je me sentis encore affez de force pour tirer mon coup à tout hazard , car j'étois aveuglé & ne voyois plus perfonne ; je reçus alors un coup fur la tête , qui me jeta par terre fans fentiment.

Quel fut l'excès de ma douleur , lorsqu'étant revenu de mon évanouiffement , je me trouvai feul dans une efpèce de défert , fans armes , fans habits & fans argent ; on ne m'avoit laiffé que ma chemife , mes fouliers & mes bas. J'étois dans un défefpoir inexprimable , je maudis mille fois l'heure de ma naiffance & la cruauté de mes parens. J'aurois plutôt dû m'en prendre au defir infenfé de vengeance qui étoit venu me faifir fi mal-à-propos. Mais telle eft la folie des hommes , ils ne regardent prefque jamais leurs paffions comme la fource de leurs malheurs , c'eft ce qui fait qu'ils travaillent fi peu à les détruire , & qu'ils font prefque toujours malheureux.

CHAPITRE

CHAPITRE XXX.

Roderik se traîne dans une grange. Effroi qu'il cause à quelques paysans. Secours inespéré qu'il reçoit d'une prétendue Sorciere, dans le tems qu'il est abandonné de tout le monde.

QUELQUES idées plus tranquilles & plus sages succédèrent enfin à mes premières résolutions, & je me déterminai, après bien des combats, à me traîner dans quelqu'endroit habité, où je trouverois du secours ; j'étois extrêmement foible, & j'eus toutes les peines du monde à me relever ; je me tâtai par tout le corps, & je ne m'y trouvai aucune blessure ; mais j'avois reçus deux coups sur la tête, qui me l'avoient entamée en deux endroits différens. Autant que j'en pus juger, ils m'avoient été donnés avec la crosse d'un pistolet. Je tournai les yeux vers la mer, je ne vis plus le vaisseau, ce qui me persuada pour lors qu'il s'étoit brisé contre la côte, & que tous ceux qui étoient dedans auroient péri. Mais, comme je l'appris dans la suite, le canonier, qui avoit beaucoup plus d'expérience que Crampley, s'étant apperçu que le vaisseau flotloit encore lorsque nous l'eûmes abandonné & déchargé d'une partie de sa cargaison, crut qu'il étoit

possible de le conduire jusqu'en Angleterre ; & ne s'embarassa plus de se mettre à terre , à l'exemple du capitaine , espérant pouvoir le conduire dans un port pour le faire radoubber & ragréer. Il y réussit en effet. l'Amiral lui promit une gratification considérable , qu'il méritoit assurément bien pour avoir sauvé un des vaisseaux de Sa Majesté ; mais je n'ai jamais oui dire qu'on lui ait tenu parole.

Je dirigeai mes pas vers un petit village ; que j'aperçus à quelque distance du rivage ; je m'étois couvert d'une mauvaise veste rouge de matelot , qui m'avoit été laissée à la place de mes habits , par le coquin qui m'avoit dépouillé. Ce fut encore un bonheur pour moi dans mon infortune ; j'étois transi de froid , je ne balançai donc point à la mettre. Le mouvement de la marche m'ayant réchauffé , mes plaies , dont le froid avoit arrêté le sang , se r'ouvrirent , & je perdis encore beaucoup de sang ; j'étois tellement affoibli , que j'eus toutes les peines du monde à gagner une grange. La porte en étoit ouverte , & je n'y vis personne ; mais comme je présumoais qu'il pourroit y venir bientôt quelqu'un , je me jetai sur une botte de paille. Effectivement , au bout de quelques minutes , je vis entrer un paysan avec une fourche , qu'il alloit darder sur une botte de paille qui me cachoit à ses yeux ; il m'auroit infailliblement enfour-

ché, si je n'eusse poussé un profond soupir ; le bruit que je fis allarma le paysan, il s'arrêta au milieu de son coup, & ayant apperçu mon visage & mes habits tout couverts de sang, il me présenta sa fourche en tremblant comme la feuille. il me la tenoit à six pouces du corps ; ses cheveux étoient hérissés de crainte, il avoit le regard égaré, les narines dilatées comme les nazeaux d'un cheval effrayé, & il ouvroit la bouche à moitié, sans pouvoir articuler une parole.

Dans une autre situation, je serois étouffé de rire à l'aspect de cette figure. Il fut plus de dix minutes dans la même attitude : pendant ce tems, comme la voix me manquoit absolument, je ne pus lui faire entendre que quelques soupirs qui redoublèrent sa frayeur : je lui fis envain quelques signes, pour lui faire entendre que j'avois besoin d'un prompt secours ; j'entendis un autre paysan, qui, du fond de la cour, crioit : Blaise, Blaise ; » à quoi t'amuses - tu donc dans cette » grange ? » Blaise, aussi-bien que moi, ne pouvoit plus parler, & n'osoit faire le moindre mouvement ; l'autre paysan, qui l'appeloit, vint pour le chercher, & le trouvant la bouche béante, le regard fixé & planté comme un terme, il s'écria aussitôt avec effroi : » Miséricorde ! mon garçon » est enforcé. Haie ! Blaise, mon pauvre » Blaise, qui t'a donc planté-là de la » sorte ? Blaise, sans oser remuer, ni me

quitter de vue , répondit : » Mon pere ;
» voici le diable , ou bien un revenant , par
» ma fy , je ne fais comment vous dire ce
» que c'est.

Le pere de Blaise , qui ne voyoit rien sans
lesecours de ses lunettes , les tira de sa
poche , se les appliqua sur le nez , & se pla-
çant prudemment derriere son fils , se mit à
me regarder de son mieux. Mais le pauvre
bon homme ne raisonnoit pas mieux que
Blaise : il ne m'eût pas plutôt un peu mieux
apperçu , qu'il se mit à trembler encore
plus fort que son fils , & s'adressant à moi
avec une voix entrecoupée : » Au nom du
» pere , du fils & du saint-esprit , me dit-il ,
» si t'es un satan je te conjure de t'en aller
» dans la mar du feu , mais si t'es un mort
» tu n'as qu'à dire , je te ferons enterrer
» comme un chréquien. » Je ne répondois
point , il me répéta une seconde fois son
imbécile exorcisme. Son fils , à qui un second
donnoit un peu d'assurance , en fit autant ,
sans que je leur répondisse. Je ne fais ce
qu'ils seroient devenus tous deux , si je
l'eusse fait , mais je n'en avois pas la force.

Cependant le pere , qui commençoit à
s'aguerrir , voulut persuader à son fils d'ap-
procher de plus près le fantôme : » Nan-
» nin , nannin , répondit Blaise , je n'en fe-
» rai rien , approchez-vous en vous , mon
» pere ; si c'est le diable & qu'il veuille
» étrangler queuqu'un , vaut bien mieux

» que c'eü soit vous qu'avez fait votre
 » tiems , que moi qui peut vous faire de
 » petits enfans & donner des chréquiens au
 » monde. »

Des représentations si bien fondées ne déterminèrent cependant point le pere à s'exposer le premier : il tenoit toujours soigneusement son fils Blaise entre lui & moi , & se contentoit de m'observer par dessus son épaule. Je fis un effort pour lever le bras & leur faire signe de me secourir ; j'étois si affoibli par la quantité de sang que j'avois perdu , que je ne fis que remuer un tant soit peu la botte de paille qui me couvroit à moitié. Ce mouvement les effraya si fort , que Blaise s'enfuit , sans s'embarrasser de ce que deviendrait son pere , qu'il renversa sur le nez en prenant la fuite. Le vieillard , qui se croyoit perdu , n'osant ni se relever , ni même se retourner tout-à-fait , & se contentant de me regarder de côté , se mit à reculer à quatre pattes comme une écrivisse , jusque sur le seuil de la porte , en répétant d'un ton de voix étouffée par la peur , les mêmes conjurations qu'il avoit déjà préférées contre moi.

La fuite de ces deux imbéciles m'allarma beaucoup ; je craignis de rester sans secours ; & je commençois à perdre le sentiment , lorsque je les vis rentrer dans la grange , accompagnés d'une vieille femme , qui leur disoit résolument , que quand ce

feroit le diable , elle vouloit le voir ; que si c'étoit quelqu'un qui fût mort , il ne pouvoit lui faire aucun mal : elle s'avança donc vers moi avec intrépidité ; dès qu'elle m'eut vu & touché ; » que vous êtes fots ! dit-elle , en s'adressant aux payfans , de vous imaginer que c'étoit-là le diable , ne voyez-vous pas bien que c'est un pauvre misérable que l'on vient d'affaffiner , & qu'il s'est réfugié dans votre grange , dans l'espoir d'y trouver du secours ; mais s'il meurt ici tout-à-fait , il n'est pas douteux que vous serez chargés de le faire enterrer , ainsi travaillez au plutôt si vous en débarrasser.

Cet avis parut trop intéressant aux payans , pour qu'ils négligeassent de le suivre ; ils allèrent chercher sur le champ une civière , & après avoir encore reculé quelques pas tout en m'approchant , ils me placèrent dessus. La vieille leur conseilla de me porter à la porte de leur compere Mathurin , parce que , disoit-elle , étant plus riche qu'eux , il seroit plus en état de me secourir. Je fus donc roulé à la porte de Mathurin , près de laquelle je fus misérablement abandonné sur un tas de fumier. Je serois devenu la proie des chiens pendant la nuit , si par mes soupirs réitérés je n'eusse mis l'alarme dans la maison , la curiosité fit sortir quelques domestiques , qui avertirent leur maître de l'état dans lequel j'étois ; mais ce rustre ressembloit au lévite mieux qu'au samaritain :

il ordonna donc qu'on me portât jusqu'au près du presbitère du recteur de la paroisse, présumant qu'il se chargeroit volontiers de faire en ma faveur un acte de charité, lui qui leur prônoit cette vertu si régulièrement tous les dimanches : » d'ailleurs, disoit-il pour s'excuser, je paie régulièrement ma taxe pour les pauvres, je ne suis pas obligé d'en faire davantage. »

Je fus donc transporté à la porte du ministre : toutes ces différentes agitations m'avoient été avantageuses, en ce qu'elles m'avoient rendu le sentiment ; mes soupirs & mes plaintes firent sortir de chez lui l'ecclésiastique ; à mon aspect, il entra dans une furieuse colere contre ceux qui m'apportoient à sa porte ; il menaça de les d'arrêter, parce que, disoit-il, ils vouloient le faire soupçonner d'un assassinat ; les propos du ministre m'inspirèrent tant d'horreur pour lui, que je perdis une seconde fois connoissance : on me promena de portes en portes sans que je m'en apperçusse, & je serois infailliblement péri dans les mains de ceux qui me transportoient de la sorte, si une vieille dame, qui passoit pour sorciere dans le village, ne m'eût reçu dans sa maison : elle lava mes plaies avec du vin chaud, les banda soigneusement, & me fit revenir de mon évanouissement par le moyen de quelques cordiaux qu'elle me fit avaler, & qu'elle composoit elle-même pour le soula-

gement des pauvres du village : cette bonne femme me traitoit avec autant de douceur que de soin ; elle m'exhortoit à prendre courage. Quand j'eus un peu recouvré mes forces , & qu'elle me crut en état de parler , elle me pria de l'instruire de la cause de mon accident. C'étoit la moindre satisfaction que je pusse accorder à une personne qui m'avoit sauvé la vie. Je lui racontai mes aventures , sans en omettre aucune circonstance : elle fut surprise de toutes les vicissitudes de mon histoire : elle en conjectura l'avenir le plus heureux ; elle me fit tant d'éloges de l'adversité ; elle en parla d'une façon si sensée & si délicate, qu'il me fut aisé de comprendre qu'elle avoit été dans une situation beaucoup plus heureuse que celle dans laquelle je la voyois alors ; cela me fit naître le desir de savoir aussi son histoire. Elle s'en apperçut aisément aux questions différentes que je lui faisois , & sans attendre que je le lui proposasse nettement , elle me parla de cette sorte.



CHAPITRE XXXI.

Histoire de SOPHIE ; conseils que Random reçoit de cette dame. Elle le place en qualité de domestique chez une folle savante.

» VOUS me paroissez avoir envie de savoir qui je suis , & la confiance que vous semblez avoir en moi , exige que je vous satisfasse : j'ai pris le nom de Sophie , depuis que je demeure dans ce village : des raisons de bienséance m'engagent à vous cacher le nom de mes parens , il suffit de vous dire qu'ils étoient riches , qu'ils n'avoient que moi d'enfant , & que le bien dont je devois hériter , plutôt peut-être que les agrémens dont la nature m'avoit partagée , m'avoit acquis un grand nombre de galans , du nombre desquels étoit un jeune officier qui n'avoit pour tout bien que le grade qu'il occupoit dans l'état militaire ; sa figure & plus encore son mérite le firent triompher de mon cœur ; après quelques années de combats & de persévérance je me rendis à ses desirs , & , sans considérer la médiocrité de sa fortune , je l'épousai secrètement.

Il y avoit fort peu de tems que nous étions mariés , lorsque son devoir vint l'ar-

racher de mes bras ; il reçut ordre d'aller rejoindre son régiment en Flandres : Nous jugeâmes à-propos avant son départ de déclarer notre union , suivant ce dont nous étions convenus ensemble ; il écrivit donc une lettre à mon pere , qu'il lui fit porter pendant le tems que j'étois sortie du logis , sous prétexte d'aller rendre quelques visites ; il le prioit par cette lettre de vouloir bien lui pardonner , ainsi qu'à moi , d'avoir osé nous unir sans son consentement : il lui protestoit en même-tems , que , par son respect & son attachement inviolable , il feroit en sorte de lui faire oublier cette irrégularité dans notre conduite.

Cette lettre produisit un effet tout contraire à ce que nous en avions espéré , car mon pere m'en écrivit une après , qui me fut portée chez la personne que j'étois allée voir. Il me marquoit que , puisque j'avois eu assez peu de déférence pour lui , pour osé me marier sans son consentement , & choisir pour époux celui de tous mes amans qui me convenoit le moins , il m'abandonnoit à mon malheureux sort , & m'enjoignoit de ne jamais remettre les pieds chez lui. Ma mere confirmoit cet arrêt , par une apostille au bas de la lettre , par laquelle elle me marquoit , qu'elle étoit dans les mêmes sentimens que mon pere , & qu'il seroit inutile que je fisse aucune démarche pour les fléchir l'un ou l'autre , que leur

parti là-dessus étoit pris irrévocablement.

Je pris sur le champ un carosse, je me fis conduire chez mon époux ; il attendoit la réponse de sa lettre ; le désespoir l'avoit écrite sur mon visage, & je n'eus pas besoin de parler, pour qu'il fût au fait de notre malheur, dont je ne l'instruisis pendant quelque tems que par un torrent de larmes. Il reçut cependant cette nouvelle avec beaucoup de fermeté ; & m'embrassant plus tendrement qu'il l'eût jamais fait, il me dit du ton le plus consolant : » Calmez-vous, ma chere Sophie, il faut renoncer à voir vos amis dans un équipage, jusqu'à ce que la fortune & mes protecteurs m'aient fait Colonel ; le peu que j'ai suffira pour tous les deux ; nos sentimens doivent nous mettre l'un & l'autre au dessus des caprices de la fortune, votre bonne mere auroit cependant dû se dispenser de vous écrire une apostille si chagrinante ; mais que voulez-vous, elle nous refuse des secours légitimes ; il faut savoir nous suffire à nous-mêmes, & nous contenter du peu qui nous reste.

Une conduite si noble, & désintéressée de la part de mon époux, m'aida à supporter mes revers avec plus de fermeté ; je ne regrettois plus le bien de mes parens, que parce qu'il m'eût servi à faire le bonheur du plus estimable des hommes ; je pris le parti de me mettre en pension chez l'épouse d'un autre officier, qui étoit l'ami intime de mon

mari : cette dame, par économie, s'étoit retirée dans un village près de Londres ; son époux & le mien partirent ensemble, après nous avoir donné les témoignages de la tendresse la plus vive. Ils furent tués tous deux un mois après leur arrivée en Flandres, à côté l'un de l'autre ; je ne puis vous exprimer quel fut notre désespoir lorsque nous apprîmes cette nouvelle : indépendamment de tout l'amour que nous portions à nos époux, nous perdions encore l'une & l'autre, en les perdant, l'unique ressource que nous eussions pour vivre : à force de sollicitations, nous obtinmes chacune une pension très-modique ; nous vendîmes ensuite ce que nous avions de plus précieux, & nous convinmes ensemble de nous retirer dans ce petit village du comté de Suffex, pour y cacher notre douleur & notre pauvreté ; nous achetâmes cette maison-ci, & nous y avons vécu ensemble extrêmement retirées, en nous consolant mutuellement de notre perte ; & nous y vivrions encore dans cette consolation mutuelle, mais j'ai eu le malheur de perdre, il y a deux ans, cette digne amie. Je traîne depuis lors une vie languissante ; le tems, qui rend tout supportable, ne fait qu'augmenter ma douleur, & la mort, que j'appelle chaque jour, pourra seule terminer mes regrets.

Une chose, continua-t-elle, qui vous paroîtra aussi risible que singulière ; c'est

que la pureté de mon langage, mon goût pour la solitude, & le talent que j'ai de guérir plusieurs maladies par des spécifiques dont je fais la composition, & dont j'use en faveur des pauvres, m'ont acquis la réputation de forciere dans l'esprit des paysans de ce village. Le recteur de la paroisse, dont je me suis peu embarrassée de cultiver les bonnes grâces, a contribué, par ses propos charitables, à les affermir dans cette opinion. Toutes mes actions les allarment; ils frémissent toutes les fois qu'ils me voient badiner avec ce chat d'Espagne que vous voyez, & qui faisoit l'unique amusement de mon amie lorsqu'elle vivoit, ainsi qu'il fait le mien aujourd'hui: l'intègre pasteur leur a sans-doute persuadé que c'est un démon familier que je tiens à mes gages pour me divertir.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette fin du récit de Sophie; cependant, son histoire me pénétra de vénération pour elle. Sa manière de narrer étoit élégante, mais en même tems simple; on voyoit qu'elle sentoit bien tout ce qu'elle disoit sentir, & qu'elle pensoit effectivement ce qu'elle disoit penser.

Avec autant de solidité dant l'esprit, elle étoit en état de donner de très-bons conseils, & je la priai de m'honorer de ses avis, sur ce que j'avois à faire lorsque je serois une fois en état d'agir. Elle me dissuada d'aller à Londres, où j'avois projeté de retourner, pour

recouvrer mes hardes & ma paie : elle m'apprit aussi que les gazettes marquoient que le vaisseau que je montois étoit heureusement entré dans la Tamise : » Vous courez risque, me dit elle , d'être traité , non-seulement comme un déserteur pour avoir abandonné votre vaisseau , mais encore comme un mutin pour avoir insulté votre officier , qui ne manqueroit pas de vous dénoncer ; je vous conseille , ajouta-t-elle , de vous soumettre pour un tems aux caprices de la destinée : je vais faire ensorte de vous faire recevoir en qualité de domestique chez une Demoiselle de ma connoissance , qui est sur le retour de l'âge , & qui a toujours vécu dans le célibat : elle demeure ici près , dans une espece de château , avec son neveu , qui ne fait autre chose que de boire , manger , dormir , & chasser le renard. Vous serez heureux si vous pouvez prendre sur vous de vous accommoder au caractère de cette femme , qui est des plus singuliers ; cachez sur-tout votre histoire & votre naissance ; c'est un motif qui s'opposeroit peut-être à votre réception ; car c'est une maxime parmi les gens de condition , qu'on ne doit jamais prendre pour domestique quelqu'un qui soit d'une naissance distinguée , parce qu'il devient communément indocile , orgueilleux & paresseux. » Malgré ma répugnance , je sentis bien que je n'avois point d'autre parti à prendre , & j'acceptai la pro-

position de la généreuse Sophie : elle alla voir sa voisine, & sur sa recommandation j'eus ordre de me présenter.

Suivant ce dont nous étions convenus ; madame Sophie avoit dit à ma future maîtresse que j'étois le fils d'un riche marchand Ecoissois, qui, contre mon inclination, m'avoit obligé de prendre le parti de la mer ; & qu'ayant fait naufrage, j'aimois beaucoup mieux me faire domestique que de m'embarquer de nouveau : Madame Sophie eut l'attention de me faire le portrait de ma maîtresse, avant que je me présentasse devant elle.

» Mademoiselle Sapho, me dit-elle, est une fille de quarante ans ; elle est moins partagée des dons extérieurs de la nature, que des avantages de l'esprit ; cette personne est ce qu'on appelle une *Virtuose* ; le desir d'acquérir les connoissances les plus sublimes est l'unique objet qui l'occupe ; elle est, comme la plupart des gens de son goût, d'une négligence qui va jusqu'à la mal-propreté ; elle paroît mépriser généralement tous les hommes, & son neveu, quoiqu'il soit envelopé dans ce mépris, n'en paroît pas plus fâché. Cette antipathie lui fait espérer qu'elle ne se mariera jamais, & qu'il fera son légataire universel ; vous pouvez juger par-là qu'il se soucie peu de donner à sa tante une meilleure idée de son sexe. L'appartement de mademoiselle Sapho est

féparé de tous les autres; il est composé d'une chambre, d'une salle, d'un cabinet & d'une cuifine; elle ne permet point à fes domestiques d'être en connoiffance avec les autres de la maifon. Elle vit elle-même éloignée de tout le monde; à peine une fois en un an converse-t-elle avec quelqu'un de fa famille, fi ce n'est avec fa nièce, qui est très-aimable, & fi complaifante, qu'elle paffe des nuits entieres auprès de fa tante pour fatisfaire fes caprices, quoique cela foit extrêmement préjudiciable à fa fanté. Mademoifelle Sapho croiroit s'avilir fi elle s'affujettiffoit au régime ordinaire; elle ne boit, ne mange & ne dort jamais aux heures où tout le monde le fait. Les fciences occultes font fon étude favorite. Sans-ceffe occupée à les approfondir, elle médite jour & nuit fur les aphorifmes de Becker, d'Agrippa, & d'un tas d'autres vifionnaires. Elle est très-persuadée que la terre, l'air & la mer font habités par des Etres invifibles, avec lesquels les hommes peuvent cependant entretenir correfpondance, pouver qu'ils ne portent aucune atteinte à leur chaftefé; cette raifon feule mettroit la fienne à l'abri de toute attaque.

« Comme elle meurt d'envie de faire connoiffance avec quelques-uns de ces efprits, & qu'elle fe flatte de parvenir quelque jour à cet honneur fuprême; fur les bruits fcandaleux qui s'étoient répandus fur mon

compte & sur celui de mon chat, elle est venue me rendre visite, pour tâcher, à ce qu'elle m'a dit depuis, de participer au commerce que j'avois avec un démon familier. Elle fut extrêmement mortifiée de s'être trompée dans son attente. Son imagination est quelquefois si fort en proie à ses visions, qu'on ne comprend rien à ses discours : elle est si préoccupée de ses idées, qu'elle ne fait pas seulement attention à ses besoins. Ces distractions lui seroient extrêmement préjudiciables, si les gens qui lui sont attachés ne la veilloient de près, & ne prévenoient les accidens auxquels elle s'expose. Ainsi je vous avertis d'avoir une extrême attention, & de prendre contre ses visions, toutes les précautions que votre prudence pourra vous suggérer. Que l'on est malheureux ! dit en finissant Madame Sophie, lorsqu'on emploie son tems & son esprit à la recherche des choses qui n'existent point, ou qui, quand même elles existeroient, sont entièrement inutiles. Nées parmi les hommes, & pour leur sociétés ; n'est-ce pas à savoir vivre avec eux, comme on le dit, que consiste la vraie philosophie ?



C H A P I T R E X X X I I .

De quelle façon Roderik fut reçu de mademoiselle Sapho. Il devient amoureux de Narcissa sa niece ; il lui conte ses aventures , & se fait estimer de sa maîtresse. Portrait du chevalier son neveu & du sieur Timothy , ou du gentilhomme rival de Roderik. Description de la bibliothèque de mademoiselle Sapho ; extravagance de cette dame.

JE remerciai Madame Sophie des bons avis qu'elle me donnoit , & j'allai quelques jours après me présenter ; une femme de chambre m'introduisit dans le cabinet de mademoiselle Sapho ; elle étoit assise sur une espece de trône , ayant un de ses poerrrs t sur un escabeau & l'aupidéEeer étoit sans coëffure ; de grosses touffes de cheveux , plus roux que blonds , tout en désordre & mal peignés , lui flottoient sur les épaules ; elle tenoit sa plume d'une main & se grattoit de l'autre le front , qu'elle avoit extrêmement élevé & plein de rides ; ses deux gros yeux lui sortoient de la tête , presque au niveau d'un grand nez en bec de corbin ; son visage étoit maigre , son menton , qui excédoit de beaucoup la mesure ordinaire , cachoit la levre supérieure , qui étoit inondée d'une rosée dégoûtante de tabac

d'Espagne, qui, tombant comme par cascade de son nez sur sa bouche sur son menton, alloit enfin se confondre parmi les taches de rousseur dont sa gorge étoit couverte. Tout son ajustement avoit quelque chose de poétique, c'est-à-dire, que sa robe, quoique d'une étoffe fort belle, étoit mal-propre & décousue en différens endroits, & que son linge, quoique très-fin & travaillé soigneusement, étoit extrêmement sale; on ne voyoit autour d'elle que des globes, des quarts de cercle, des sphères, des astrolabes, des télescopes, & tous les autres instrumens utiles aux sciences; à sa main droite étoit sa tabatière, & à sa gauche un grand crachoir.

Elle révoit sans doute lorsque nous entrâmes, à la solution de quelque problème; sa femme de chambre ne jugea pas à-propos de l'interrompre, de sorte qu'il y avoit déjà quelque-tems que nous étions devant elle sans qu'elle s'en fut aperçue; elle faisoit mille contorsions, prononça tout-à-coup ce vers avec une espèce de ravissement :

Oui les Dieux immortels redoutent ma fureur !

Elle écrivit sur le champ, après quoi, tournant les yeux vers la porte, elle nous demanda brusquement ce que nous voulions :
 « Voici, répondit la femme de chambre, le

jeune homme dont vous a parlé Madame Sophie ; il se présente pour entrer à votre service. Madame Sapho m'examina quelque tems , ensuite elle me demanda mon nom. Je jugeai à-propos de le déguiser , & de lui dire que je m'appelois *John Brouun* ; après qu'elle m'eût bien parcouru des yeux : » Vous avez donc fait naufrage , me dit-elle , auriez-vous , comme Amphion , été porté sur le rivage par un Dauphin , ou par une Baleine ? Je lui répondis que j'avois gagné le bord par le moyen d'une chaloupe & sans aucun autre secours. » Elle me fit quelques autres questions , après quoi elle chargea sa femme de chambre du soin de me faire habiller ; en lui donnant cet ordre , elle cracha par distraction dans sa tabatiere , & se servit de sa coëffe , qui étoit sur la table , au lieu de mouchoir.

Je sortis du cabinet pour aller à la cuisine , où les servantes semblèrent disputer à qui me feroit paroître plus d'égard ; l'une m'offroit à déjeuner , l'autre à boire , & quoique peu flatté de pareilles conquêtes , leur empressement ne laissa pas de flatter ma vanité. Il y avoit un habit complet , presque neuf , que feu mon prédécesseur avoit porté ; on me le fit essayer , il se trouva juste à ma taille ; je demandai quelles étoient mes fonctions , on me dit qu'elles se bornoient à mettre le couvert , servir à table , & suivre ma

maîtresse lorsqu'elle sortiroit, ce qui n'arrivoit pas souvent.

J'avois à peine endossé l'uniforme de la maison, que j'entendis la sonnette; je montai aussi-tôt à son appartement; je la trouvai qui se promenoit en chemise & en petit jupon; je crus qu'il étoit de la bienséance de me retirer, mais elle me rappela & me dit de lui chauffer une chemise; cet ordre me parut si singulier que j'en fus tout stupéfait; je m'acquittai de la commission sans oser lever les yeux. Elle mit sans façon sa chemise devant moi.

Sur les quatre heures après midi, on me dit de mettre la table avec deux couverts, l'un pour ma maîtresse, & l'autre pour mademoiselle Narcissa sa niece: quand le dîné fut servi, mademoiselle Sapho entra dans la salle avec sa niece; c'étoit une jeune personne d'environ seize ans; la douceur étoit peinte dans ses yeux, le son de sa voix l'annonçoit encore plus, jamais femme ne m'avoit paru si aimable, & je me sentis le cœur pris dès ce premier instant; je ne cessai de la regarder pendant le dîner: que d'agréments ne lui trouvais-je pas! Elle étoit d'une taille parfaite, quoiqu'elle ne fût pas formée. Ses cheveux étoient aussi noirs que l'ébène, & en grosses boucles, sur un col blanc comme l'ivoire; ses sourcils étoient parfaitement bien fendus, mais tendres & languissans, annonçoient un cœur sensible.

& généreux ; un embonpoint charmant régnait sur toute sa personne, des couleurs vives animoient son teint, & elle n'ouvrait la plus belle bouche du monde, que pour dire les choses les plus spirituelles.

Je suis né sensible, il me fut impossible de me défendre de l'aimer aussi-tôt que je la vis. Combien de fois ne maudis-je pas alors le caprice de la fortune, qui m'avoit réduit à une condition si basse & si fort au-dessous de celle de Narcissa ? Combien de fois, aussi, ne bénis-je pas mon destin, qui me mettoit à chaque instant à portée de jouir de sa vue ? Je faisissois avec avidité, j'admirois tous ses discours, mon ame nâgeoit dans des torrens de plaisirs, quand elle m'adressoit la parole ; je fus bientôt l'objet de sa conversation, car Narcissa m'ayant remarqué, dit à sa tante : voilà donc votre nouveau domestique ? Ensuite m'adressant la parole, elle me demanda, avec une douceur charmante, si j'étois la personne que des voleurs avoient si cruellement maltraité ? Quand j'eus répondu à cette question que c'étoit moi-même, elle me pria de lui faire le récit de mes aventures, soit avant, soit après mon naufrage.

Je lui répondis conformément aux avis de Madame Sophie, que j'avois été envoyé en mer en qualité de Pilotin, malgré la répugnance que j'avois pour ce genre de vie ; que le vaisseau dans lequel j'étois ayant été

endommagé par une tempête , avoit coulé à fond , & que je m'étois sauvé à la nage avec quatre autres , qui s'étoient ainsi que moi trouvés sur le tillac quand le navire enfonça ; qu'étant abordé heureusement au rivage , mes compagnons m'avoient assassiné , volé & laissé pour mort : je lui comptai ensuite ce qui m'étoit arrivé depuis mon naufrage , l'inhumanité avec laquelle les payfans du village m'avoient traîné de porte en porte , autorisés en cela par l'indigne exemple que leur en avoit donné le ministre. Je peignis ma situation dans cette instant d'une façon si pathétique , que j'arrachai des larmes à la sensible Narcissa ; quand mon histoire fut finie , Madame Sapho dit en François (j'ai déjà dit ailleurs , que j'entendois cette langue) à sa niece , que j'étois un garçon bien fait , & que je lui paroissais plein d'honneur ; Narcissa eut la bonté d'applaudir à cette opinion , & d'assurer dans la même langue à sa tante , qu'elle me trouvoit beaucoup d'esprit : on juge assez combien cet éloge flattoit mon cœur & ma vanité.

La conversation changea d'objet , madame Sapho demanda à sa niece , comment se portoit le sauvage ; elle entendoit parler de son neveu. Narcissa lui répondit qu'il étoit au lit , où ils se repoisoient des fatigues de sa dernière débauche , & que le lendemain il devoit aller chasser le renard avec le chevalier M. Timo-

thy-tiek & l'écuyer *Boumper*, & plusieurs autres jeunes gens de même goût, qu'il avoit invités pour cette partie ; de sorte que, dès la pointe du jour, tout le logis seroit en alerte. Cette nouvelle mit Madame Sapho de mauvaise humeur ; elle protesta qu'elle se boucheroit les oreilles avec du coton, quand elle se mettroit au lit, & qu'elle prendroit une dose d'opium pour dormir plus profondément, & n'être point réveillée à l'avenir par le bruit des chiens, des chasseurs, & de tous ces animaux-là.

J'appris en dînant que le Chevalier *Timothy-tiek* étoit un riche gentilhomme du voisinage, avec qui le frere de Narcissa se proposoit de la marier, & que Timothy, réciproquement, lui avoit promis de lui faire épouser la sienne, ce qui leur paroissoit d'autant plus convenable, que leur bien étant à-peu-près égal de part & d'autre, ils pouvoient conclure leur affaire sans le diviser ; mais que les deux demoiselles ne paroissent point-du-tout disposées à entrer dans les vues de leurs freres, chacune ayant un souverain mépris pour l'époux qu'on lui destinoit : cette information m'inspira une haine mortelle pour le sieur Timothy ; je le regardois comme mon rival, & le maudissois très-cordialement. Le lendemain matin, ayant été éveillé à la pointe du jour par le bruit des cors, l'aboiement des chiens, & les cris des chasseurs, je me levai pour voir leur cavalcade,

ou

ou plutôt pour examiner Timothy, m'assurer par moi-même si la répugnance de Narcissa étoit bien fondée, & si je pouvois espérer qu'elle en étoit toujours de même sur le compte de mon rival.

Ses dégoûts me parurent plus que fondés, mais j'étois trop amoureux pour ne rien craindre; mon rival me parut être un fat insupportable; mais j'aurois bien voulu qu'il le fût cent fois davantage. Cependant ma maîtresse, quelques précautions qu'elle eut prises, fut réveillée par les chasseurs, de façon que, pour réparer l'interruption de son sommeil, elle jugea à-propos de rester au lit jusqu'à cinq heures après midi.

Je profitai de ce tems pour entrer dans son cabinet, j'examinai curieusement tout ce qui se présenta sous ma main, j'y trouvai un million de papiers volans, contenant un million de fragmens de vers outrés & des plus extravagans; mais ce qui m'étonna, c'est que, dans tous ces vers, il n'y en avoit pas un seul en l'honneur de l'amour; je lui trouvai cinq tragédies commencées, dont les titres étoient le *philosophe sévère*, le *double homicide*, l'*imposteur sacrilège*, la *chute de Lucifer* & le *jugement dernier*.

Je jugeai par-là que Madame Sapho étoit d'un tempérament sombre & mélancolique, & que son imagination enchérissoit sur le goût Anglois, quant aux idées sanguinaires. Sa bibliothèque étoit composée des meil-

leurs Historiens , poètes & philosophes Anglois ; de tous les critiques & poètes François , & de quelques poètes Italiens , à la tête desquels étoient le Tasse & l'Arioste. Ce qui m'étonna , c'est qu'elle n'avoit pas un seul livre Grec ou Latin ; ce qui me fit présumer qu'elle ne savoit ni l'une ni l'autre de ces deux langues.

Après avoir pleinement satisfait ma curiosité , je sortis du cabinet pour entrer dans la salle , & pour y mettre le couvert à l'heure accoutumée ; mais la femme de chambre vint me dire qu'il n'étoit pas encore tems , que sa maîtresse étoit au lit , & que le bruit des chasseurs lui avoit tant fait d'impression , qu'elle s'imaginoit être un lièvre poursuivi ; que , pleine de cette idée , elle avoit absolument voulu qu'elle lui apportât des herbes crues pour son déjeûné ; je fus extrêmement surpris de ce que me disoit cette fille , qui m'assura que sa maîtresse étoit très-sujette à de pareilles visions ; qu'elle s'imaginoit tantôt être un animal , tantôt une plante , tantôt une statue ; qu'il étoit quelquefois très-dangereux de l'approcher quand elle étoit dans ces accès , puisqu'un jour , s'étant imaginé être une chatte , elle lui avoit sauté à la face & l'avoit cruellement égratignée ; quelques mois auparavant elle avoit prédit qu'il devoit y avoir un incendie universel , & qu'il n'y auroit que son urine seule qui pût l'éteindre ; en consé-

quence, elle s'étoit abstenue de pisser pendant si long-tems, qu'elle en avoit été dangereusement malade, sans qu'on pût l'engager à se laisser évacuer, jusqu'à ce qu'on se fût avisé d'allumer un grand feu de paille sous sa fenêtre; alors, comptant que l'incendie qu'elle avoit prédit étoit arrivé, & qu'il étoit tems de sauver l'univers, elle ne fit plus aucune difficulté de répandre à grands flots une urine, de l'abondance de laquelle dépendoit le salut des humains.

La femme de chambre m'apprit aussi que la musique étoit l'unique remède qui pût dissiper ses vapeurs frénétiques, & qu'elle alloit avertir Narcissa de venir jouer un air de clavecin pour guérir sa tante de son nouvel accès.

J'entendis au même instant sonner la clochette de ma maîtresse; j'entrai dans sa chambre, où je la trouvai effectivement accroupie comme un lièvre; dès qu'elle me vit, elle sembla tressaillir de crainte, & courut se tapir dans la ruelle de son lit; elle me prit sans doute pour quelque basset qu'on avoit mis à ses trousses; je me retirai sur le champ, & je rencontrai sur l'escalier l'aimable Narcissa; je lui marquai l'étonnement où j'étois de voir ma maîtresse dans une situation si singulière, elle sourit gracieusement sans me répondre; je rentrai avec elle dans l'appartement, & je l'entendis toucher son clavecin & chanter un air avec tant de

grace , de précision & de goût , que je ne fus point du tout surpris de voir Madame Sapho revenir à elle-même , & reprendre sa tranquillité & son phlegme philosophique.

Sur les sept heures du soir , les chasseurs arrivèrent avec les peaux de deux renards & celle d'un blaireau ; ils étoient plus fiers du succès de leur chasse , qu'un général d'armée ne le seroit d'avoir remporté une victoire : quand ils furent prêts de se mettre à table , M. Timothy-tiek pria Narcissa de les honorer de sa présence , mais elle le refusa , malgré les instances & les ordres réitérés de son frere , sous prétexte d'aller tenir compagnie à sa tante qui étoit indisposée. Que j'eus de plaisir à voir mortifier mon rival ! Il se consola cependant bientôt de ce refus par le secours de la bouteille ; il but tant , aussi-bien que le reste de la compagnie , qu'il fallut le porter au lit ; on en fit autant des autres , après qu'ils eurent suffisamment bu , juré & danté , & qu'ils se furent réciproquement bien gourmés à coups de poing.

Quant à moi , comme je n'appartenois point au chevalier , & qu'il n'y avoit rien de commun entre sa tante & lui , je menois un train de vie fort doux & fort tranquille , qui contribuoit à me rendre plus amoureux. L'oisiveté amene les réflexions ; & , quand on aime , l'amour n'en permet point auxquelles

il n'ait part. Mon penchant se fortifioit tous les jours ; & , malgré la bassesse de mon état, j'osois me flatter que je pourrois parvenir à me faire aimer de la charmante Narcissa ; le ton affable & gracieux avec lequel elle me traitoit , entretenoit dans mon cœur cette espérance présomptueuse.



C H A P I T R E X X X I I I .

Roderik laisse voir une partie de ses connoissances , ce qui engage Madame Sapho à lui faire part de ses ouvrages. Il lui montre quelques-uns des siens. Louanges peu flatteuses qu'il en reçoit. Narcissa voit aussi ses productions avec plaisir , & les applaudit. Roderik fait involontairement la conquête de la cuisiniere & d'une laitiere de sa maîtresse. Jalousie de ces deux femmes. Elles lui font des avances , ce qui occasionne contre lui la mauvaise humeur d'un rival.

J'AVOIS oublié déjà toutes mes infortunes ; & malgré l'abaissement où j'étois , je me croyois le plus heureux des hommes ; ma Muse , qui depuis long-tems n'avoit pas daigné m'honorer de la moindre faveur , se ranima tout-à-coup , c'est-à-dire , que je fis quelques petites pieces de vers , les plus délicates qu'il me fut possible ; j'y réussis assez bien ; ma passion sécondoit ma verve , & je fus convaincu pour lors qu'un cœur sensible est extrêmement utile à l'esprit. Une chose manquoit cependant à ma satisfaction ; je n'osois produire mes vers à la personne qui en étoit l'objet. Je les lisois sans cesse tout seul , pour me remplir des idées char-

mantes que me fournissoient le mérite & les charmes de la charmante Narcissa. J'avois gagné par mes prévenances & mes assiduités les bonnes grâces de ma maîtresse ; j'entendois sans-cesse Narcissa faire mon éloge en François ou en Italien ; elle étoit surprise , disoit-elle , de la noblesse de mes actions , & elle s'efforçoit de persuader à sa tante que j'étois un enfant de famille ; elle ne pouvoit , ajoutoit-elle , se résoudre à croire que je fusse né pour être domestique : des complimens si flatteurs triomphèrent bientôt de ma prudence & de ma modestie.

Un jour, pendant le dîné, la conversation roula sur un passage difficile de la Jérusalem du Tasse ; après bien des conjectures , ni Madame Sapho , ni son aimable niece ne purent parvenir à trouver une interprétation juste & qui put les satisfaire ; ma maîtresse alors s'adressa à moi. Ecoute Bruno , me dit-elle , voyons si le hasard ne pourroit pas te suggérer la pensée que nous cherchons ; je vais t'expliquer ce qui précède & ce qui suit le passage qui nous embarrasse ; je t'en expliquerai aussi chaque terme en particulier ; tâche , en combinant le tout ensemble , de découvrir ce qui nous inquiète.

J'étois trop vain pour laisser échapper une occasion si favorable de faire connoître mes talens ; je leur expliquai sur le champ , & sans hésiter , le passage qui les embarrass-

soit. Elles furent toutes deux fort étonnées. Narcissa rougit en me regardant, & j'en conçus un augure favorable ; sa tante ne pouvoit revenir de son étonnement ; enfin , après s'être lassée de me considérer en silence , elle s'écria tout-à-coup : « Au nom de dieu ! dites-moi qui vous êtes ? » Je lui dis , qu'ayant fait un voyage en Italie , il n'étoit pas étonnant que j'en fusse la langue. Elle secoua la tête , & me repliqua que je ne lui avois pas répondu en voyageur , mais en homme de lettres : elle me demanda si je savois le François : je lui dis que je l'entendois un peu. « Je vous pénètre , ajouta-t-elle , vous savez sûrement le Latin & le Grec ; je lui dis qu'oui. Oh ! je m'en étois bien doutée. Vous n'ignorez rien non plus de la philosophie , ni des mathématiques , je le vois à votre physionomie ? J'avouai que je savois un peu de chacune de ces sciences ; elle me marqua encore son étonnement , sur ce qu'ayant étudié aussi bien que je l'avois fait , je me déterminois à être domestique ; & qu'elle vouloit absolument savoir le véritable motif qui m'y avoit engagé.

Je sentis pour lors que j'avois fait une sottise , & je cherchai à la réparer ; je lui dis , qu'elle ne devoit pas s'étonner de ce que je lui paroissais avoir quelque éducation ; que les savans étoient si communs dans mon pays , & qu'il en coûtoit si peu pour étudier , que chaque payfan y faisoit ses études :

« Dieu me préserve de vous croire , me pit Mademoiselle Sapho ; vous m'avez trompé , Bruno , mais je garderai désormais avec vous les mesures convenables. »

Ma maîtresse me tint parole , & sa nièce l'imita : l'une & l'autre n'agirent plus avec moi qu'avec beaucoup de circonspection. Ce changement m'inquiéta ; je passai la nuit sans dormir , faisant mille réflexions affligeantes , & me reprochant ma vanité. Cela ne m'empêcha pas cependant de succomber le lendemain à de nouvelles tentations.

Après le déjeuner , ma maîtresse m'ordonna de la suivre dans son cabinet. « Avec autant de science que vous en avez , me dit-elle , vous ne pouvez manquer d'avoir du goût ; c'est pourquoi je veux que vous me disiez votre avis sur un ouvrage de poésie de ma composition. Il faut que vous sachiez que je fais des tragédies , & que celle que je vais vous montrer est un sujet des plus hardis qui ait été encore traité. La catastrophe de ce drame sera le meurtre d'un prince , au pied des autels , dans le tems qu'il fait ses dévotions. Après que le crime sera commis , le Régicide haranguera le peuple , le poignard à la main. Voici la harangue que j'ai faite , qui , je crois , ne vous déplaira pas , & vous paroîtra très-analogue au sujet. »

Quoiqu'il m'en coûtât beaucoup pour applaudir à cette rapsodie , je ne laissai pas que de m'étendre sur la facilité , l'énergie ,

la noblesse, le feu de la poésie de Mademoiselle Sapho. Je la pressai de continuer sa tragédie, & de faire part au public d'une aussi rare production. Elle sourit, & me regarda d'un œil qui me dit combien son amour propre étoit flatté de mes louanges. J'applaudis à tous ses ouvrages, les uns après les autres, avec un enthousiasme imposteur qui la ravissoit : le lecteur ne m'en saura peut-être pas mauvais gré ; l'intérêt de mon cœur me défendoit d'être sincère. Ma maîtresse voulut me flatter à son tour, pour me récompenser des louanges dont je l'avois accablée : elle me dit que j'avois trop bien saisi les beautés de ses ouvrages, pour n'avoir pas moi-même fait quelquefois d'excellentes pièces de poésie, & qu'elle exigeoit de moi que je lui en fisse part. Je ne pus résister à la bonne opinion de ma maîtresse, ni me refuser à la vanité qu'elle m'inspiroit. Pour la convaincre de mon mérite, je lui dis que j'avois fait pour un ami, pendant que j'étois au collège, quelques petites pièces de vers qu'il avoit adressées à sa maîtresse, & dont j'allois lui faire la lecture ; non pas que je les crusse dignes de lui être présentées, mais parce que le respect que j'avois pour ses ordres, exigeoit que je le fisse. Je lui lus donc quelques vers que j'avois composés pour ma chère Narcissa.

Sur Célie jouant du Clavecin & chantant.

Lorsque Sapho touchoit sa lyre ,
 Elle enflammoit beaucoup de cœurs ;
 Mais quel mortel pouvoit résister au délire ,
 Quand sa voix se joignoit à ses sons enchanteurs !
 Si , comme vous , cette Nymphé plus sage ,
 De l'art de tout charmer eut eu l'heureux talent :
 Si l'on eut vu sur son visage ,
 Une noble candeur , avec un ris charmant ,
 Se mêler à l'éclat que donne le jeune âge ;
 Le souci n'eût jamais approché de son ame ,
 Elle n'eût pas brûlé d'un amour sans espoir ,
 Et , sur d'affreux rochers , pour éteindre sa flamme ,
 On ne l'auroit pas vu mourir de désespoir.

Ma maîtresse me fit un compliment assez froid sur ma versification ; elle la trouva pourtant assez belle , mais le sujet ne lui parut pas digne de la plume d'un bon poète. Son indifférence me piqua ; & Narcissa étant venue nous joindre , je la regardai pour découvrir ce qu'elle en pensoit ; mais elle refusa de dire son avis , sous prétexte qu'elle n'étoit pas bon juge sur cette matière : ainsi je fus obligé de me retirer , & de rabattre beaucoup de mes prétentions , qui , à la vérité , étoient portées un peu trop loin. Cependant , la femme de chambre m'assura l'après-midi , que Narcissa s'étoit fort étendue surmes louanges , & qu'elle l'avoit chargée de me demander une copie de mes vers comme d'elle-même , afin qu'elle pût les lire à son aise , & quand elle en auroit le

tems. Cette nouvelle me transporta de joie. Je courus aussi-tôt écrire une copie de mon ode, & ie la fis donner à Narcissa, avec quelques autres pieces de vers sur le même sujet.

Je ne vis rien dans la conduite de Narcissa qui put m'éclaircir si elle avoit découvert ma passion ou non ; car, quoiqu'elle eût toujours des bontés pour moi, elle me parut les jours suivans plus réservée & moins attentive. Tandis que je formois des projets si fort au-dessus de mon état, je fis, sans le vouloir, deux conquêtes peu flattantes ; je captivai la cuisiniere & la femme de charge de la maison, qui concurent tant de jalousie l'une contre l'autre, que si elles eussent reçu dans leur enfance une éducation & des sentimens plus relevés, il y a toute apparence qu'elles auroient eu recours à des moyens violens pour se venger l'une de l'autre ; mais, comme leur façon de penser se trouva heureusement conforme à la bassesse de leur état, leur inimitié se borna à des querelles, & à quelques coups de poings, dont l'usage leur étoit assez familier. Ma bonne fortune ne fut pas long-tems ignorée. Toute la maison en fut informée par les fréquentes brouilleries de ces héroïnes, qui ne choisissoient pas leurs momens pour se harceler. Le cocher & le Jardinier, qui avoient adressé leurs vœux

à chacune de ces deux belles, furent alarmés du succès que je remportois à leur préjudice. Ils se liguerent ensemble, & concerterent entr'eux les moyens de se venger de moi. Le premier, qui avoit été élevé à l'académie de Tottenham-court, entreprit de me défier en combat singulier. En effet, il m'accabla d'invectives & d'impertinences, me proposa de faire le coup de poing avec moi, & voulut gager vingt guinées qu'il remporteroit la victoire. Je lui dis que je me croyois en état de lui prêter le collet même à ce jeu, mais que je ne voulois pas me dégrader jusqu'au point de me battre comme un porteur de chaise; que pour la coulevrine, le canon, le mousquet, le pistolet, l'épée, la hache, la broche, le couperet, la fourche ou l'aiguille, j'étois son homme, qu'il n'avoit qu'à choisir, & que je lui tiendrois tête. Je lui dis de plus, que s'il lui arrivoit davantage d'exercer sa langue impertinente à mes dépens, je lui couperois les oreilles sans autre forme de procès. Cette rodomontade, prononcée d'un ton ferme & d'un air imposant, produisit sur mon ennemi l'effet que j'en avois attendu. Il se retira confus, & alla dire à son ami de quelle façon je l'avois reçu. Cette aventure s'étant répandue dans la maison, me fit donner le nom de gentilhomme Jean. Ma Maîtresse & Narcissa, qui avoient appris toute mon histoire de la femme de cham-

bre , me le donnerent quelquefois en badinant. Cependant les deux rivales ne laissoient échapper aucune occasion de me marquer leur passion. La cuisiniere me fournissoit des mets délicats. La femme de charge me faisoit mille agaceries. La premiere , pour me faire parler , me félicitoit sur mon courage & sur mon savoir , & ajoutoit , que si elle avoit un mari comme moi , pour mettre tout en regle & tenir les comptes , elle seroit sûre de gagner beaucoup d'argent en tenant une petite auberge à Londres. L'autre , pour gagner mon affection , se faisoit valoir , & me disoit que beaucoup de riches fermiers du voisinage seroient charmés de l'épouser , mais que si jamais elle faisoit la folie de se marier , elle vouloit un mari de bonne mine & qui lui plût : ensuite , elle faisoit sans ménagement mon éloge , & disoit que j'avois le cœur si bon , qu'elle gagneroit bien qu'une femme ne pourroit être qu'heureuse avec moi.

Je commençai à me lasser des importunités de ces deux folles : peut-être que dans un autre tems j'aurois pu m'en amuser , s'il n'eût pas été question de mariage. Mais alors Narcissa remplissoit toute mon ame , & je ne pouvois supporter l'idée de faire aucune démarche qui pût déroger à la passion que j'avois prise pour elle.

F I N.

627154

Sbn



